



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





6000711450





Fables de Gay :

TRADUITES EN VERS FRANÇAIS

PAR

LE CHEVALIER DE CHATELAIN :

*Auteur des "Glorieuses," des "Rambles through
Rome," traducteur des "International
Ballads," de M. F. Tupper, &c.*

"La Fable est le miroir de l'humanité."

DEUXIEME EDITION.



LONDON :

WHITTAKER AND CO., AVE MARIA LANE.

1855.

280. N. 252.



À LA PRESSE ANGLAISE.

NOTRE première édition a été par nous dédiée, *avec permission*, à sa Grâce le Duc de Wellington, fils du grand Duc. Cette dédicace était pour nous l'hommage du professeur à son ancien élève, ou plutôt, *per dire la verità*, à la mémoire de feu son excellente mère, à la mémoire de feu sa Grâce la Duchesse de Wellington, qui fut toujours pour nous ce qu'elle était d'ailleurs pour chacun et pour tous, NOBLE ET BONNE.

Notre dédicace à notre ancien élève nous a convaincu d'une vérité dont nous nous doutions déjà, c'est que la devise "Noblesse oblige" n'a plus cours dans les temps dont nous vivons la vie. De nos jours Gay, l'immortel auteur des fables que nous publions, ne trouverait pas dans toute la noblesse Anglaise la menue monnaie du Duc de Queensberry d'illustre et généreuse mémoire. C'est fâcheux à constater, mais c'est le devoir de l'écrivain d'enregistrer ce fait tel prosaïque qu'il puisse être, mais qui donne la mesure des encouragements accordés aux lettres par l'aristocratie anglaise, gorgée d'or cependant.

Aujourd'hui donc, et *sans permission*, nous dédions cette seconde édition du chef-d'œuvre de Gay à

la Presse Anglaise *at large*. Etranger dans ce pays, devenu notre pays d'adoption, il est impossible d'avoir été accueilli avec plus d'indulgence que nous ne l'avons été par la presse en 1852, à une époque où l'alliance de la France avec l'Angleterre n'était encore qu'une espérance, et non comme à l'heure où nous écrivons ces lignes une heureuse réalité.

Que la Presse Anglaise daigne donc accepter l'hommage de cette seconde édition comme une faible marque de la gratitude du traducteur de Gay : si cette seconde édition a le succès de la première, nous espérons publier plus tard *les Fables de Gay complètes*, c'est à dire, renfermer dans un seul et même volume et le premier livre des Fables de Gay, et le second livre qui contient les fables politiques du charmant fabuliste.

LE CHEVALIER DE CHATELAIN.

27, Grafton Place,
Euston Square.

CONTENTS.

	Page
A U Lecteur	1
Introduction.—The Shepherd and the Philosopher	2
Le Berger et le Philosophe	3
FABLE I. The Lion, the Tiger, and the Traveller. (To his Royal Highness, William, Duke of Cumberland)	8
Le Lion, Le Tigre, et le Voyageur. (A son Alteſſe Royale, Guillaume, Duc de Cumberland)	9
II. The Spaniel and the Chameleon	14
L'Épagneul et le Caméléon	15
III. The Mother, the Nurse, and the Fairy	18
La Mère, la Bonne, et la Fée	19
IV. The Eagle and the Assembly of Animals	20
L'Aigle et l'Assemblée des Animaux	21
V. The Wild Boar and the Ram	24
Le Sanglier et le Bélier	25
VI. The Miser and Plutus	28
L'Avare et Plutus	29
VII. The Lion, the Fox, and the Geese	32
Le Lion, le Renard, et l'Oie	33
VIII. The Lady and the Wasp	36
La Belle et le Frélon	37
IX. The Bull and the Mastiff	40
Le Taureau et le Mâtin	41
X. The Elephant and the Bookſeller	44
L'Eléphant et le Libraire	45
XI. The Peacock, the Turkey, and the Goose	50
Le Paon, le Dindon, et l'Oie	51
XII. Cupid, Hymen, and Plutus	54
Cupidon, l'Hymen, et Plutus	55

	Page
FABLE XIII. The Tame Stag	58
Le Cerf Apprivoisé	59
XIV. The Monkey who had seen the World	62
Le Singe qui a voyagé de par le Monde	63
XV. The Philosopher and the Pheafants	66
Le Philosophe et les Faifans	67
XVI. The Pin and the Needle	70
L'Epingle et l'Aiguille	71
XVII. The Shepherd's Dog and the Wolf	74
Le Chien de Berger, et le Loup	75
XVIII. The Painter who pleased nobody and every- body	76
Le Peintre qui ne contentait perfonne, et qui contenta tout le monde	77
XIX. The Lion and the Cub	82
Le Lion et le Lionceau	83
XX. The Old Hen and the Cock	86
La Vieille Poule et le Coq	87
XXI. The Rat-catcher and Cats	90
Le Ratier et les Chats	91
XXII. The Goat without a Beard	94
Le Bouc fans Barbe	95
XXIII. The Old Woman and her Cats	100
La Vieille et fes Chats	101
XXIV. The Butterfly and the Snail	104
Le Papillon et le Limaçon	105
XXV. The Scold and the Parrot	108
La Mégère et le Perroquet	109
XXVI. The Cur and the Mastiff	112
Le Roquet et le Mâtin	113
XXVII. The fick Man and the Angel	114
Le Malade et l'Ange	115
XXVIII. The Perfian, the Sun, and the Cloud	118
Le Perfian, le Soleil, et le Nuage	119
XXIX. The Fox at the Point of Death	122
Le Renard <i>in Extremis</i>	123
XXX. The Setting-Dog and the Partridge	126
Le Chien-couchant et la Perdrix	127
XXXI. The Univerfal Apparition	130
L'Eternel Fantôme	131
XXXII. The two Owls and the Sparrow	134
Les deux Hiboux et le Pierrot	135

CONTENTS.

vii

	Page
FABLE XXXIII. The Courtier and Proteus	138
Le Courtifan et Protée	139
XXXIV. The Mastiffs	142
Les Mâtins	143
XXXV. The Barley-Mow and the Dunghill	146
Le Tas d'Orge et le Fumier	147
XXXVI. Pythagoras and the Countryman	148
Pythagore et le Campagnard	149
XXXVII. The Farmer's Wife and the Raven	152
La Femme du Fermier et le Corbeau	153
XXXVIII. The Turkey and the Ant	156
La Dinde et la Fourmi	157
XXXIX. The Father and Jupiter	160
Le Père et Jupiter	161
XL. The two Monkeys	164
Les deux Singes	165
XLI. The Owl and the Farmer	168
Le Hibou et le Fermier	169
XLII. The Jugglers	172
Les Prestidigitateurs	173
XLIII. The Council of Horses	178
Le Conseil des Chevaux	179
XLIV. The Hound and the Huntsman	182
Le Chien de Chasse et le Chasseur	183
XLV. The Poet and the Rose	186
Le Poète et la Rose	187
XLVI. The Cur, the Horse, and the Shepherd's Dog	190
Le Roquet, le Cheval, et le Chien de Chasse	191
XLVII. The Court of Death	192
La Cour de la Mort	193
XLVIII. The Gardener and the Hog	196
L'Amateur de Fleurs, et le Pourceau	197
XLIX. The Man and the Flea	202
L'Homme et la Puce	203
L. The Hare and many Friends	206
Le Lièvre et ses nombreux Amis	207



L'ELOGE d'un auteur n'est jamais tout-à-fait impartial sous la plume de son traducteur ; en effet le traducteur s'identifie tellement avec l'auteur traduit qu'il devient plutôt son admirateur que son juge. Pour nous, nous ne pouvons cacher qu'à la première lecture des Fables de Gay, nous avons regretté qu'elles fussent lettres mortes pour tous ceux qui ne sont point initiés à la langue dans laquelle elles ont été écrites ; et que notre résolution a été prise immédiatement d'essayer la traduction en vers français, de toutes les fables non politiques de ce charmant conteur. Nous avons cherché dans notre travail à rendre plutôt la pensée que la lettre même du vers ; nous avons cru même quelquefois devoir substituer des expressions empruntées au langage moderne pour mieux faire comprendre aux lecteurs de la présente génération l'esprit de l'original ; nous avons enfin adopté le mélange de vers de différents mètres, ce qui, à notre avis du moins, dans la langue française, donne plus de naturel à la narration d'une fable. Nous nous estimerons heureux, si notre traduction toute défectueuse qu'elle puisse être, a pour effet d'inspirer à nos lecteurs le désir de connaître la langue anglaise, afin de pouvoir lire Gay lui-même, et non pas l'ombre de Gay ; car toute traduction n'est que l'ombre de l'auteur qu'elle prétend faire revivre. Dans le monde moral, comme dans le monde physique, on ne vit de sa vie réelle qu'une seule fois.

LE TRADUCTEUR.



INTRODUCTION.

The Shepherd and the Philosopher.

REMOTE from cities, liv'd a Swain,
Unvex'd with all the cares of gain ;
His head was silver'd o'er with age,
And long experience made him sage :
In summer's heat and winter's cold,
He fed his flock, and penn'd the fold :
His hours in cheerful labour flew,
Nor envy nor ambition knew :
His wisdom and his honest fame
Through all the country rais'd his name.

A deep Philosopher (whose rules
Of moral life were drawn from schools)
The Shepherd's homely cottage sought,
And thus explor'd his reach of thought :

Whence is thy learning? Hath thy toil
O'er books consum'd the midnight oil?
Hast thou old Greece and Rome survey'd,
And the vast sense of Plato weigh'd?
Hath Socrates thy soul refin'd,
And hast thou fathom'd Tully's mind?
Or, like the wise Ulysses, thrown,



INTRODUCTION.

Le Berger et le Philosophe.

LOIN des cités vivait à part
Sans nul souci de gain un brave campag-
nard, [l'âge
Ses cheveux jadis noirs avaient pris avec
La teinte de l'argent—c'était vraiment un sage ;
Dans l'été, dans l'hiver, il soignait son bétail,
Le promenait, ou bien l'enfermait au bercail :
Dans un travail riant, ainsi passaient ses heures,
Point n'en désirait de meilleures,
Sa sagesse et son bon renom
En avaient fait l'oracle du canton.

Un Philosophe (dont toutes les habitudes
Se formulaient d'après les classiques études),
Se mit un jour en quête du berger,
Et pour le mieux connaître il fut l'interroger.

Ton érudition, lui dit-il, ta science,
Dis, quelle en est la source ? As-tu pris ton favior
Dans les livres, à l'huile examinés le soir ?
De Rome et de la Grèce as-tu sucé l'essence ?
As-tu pesé le sens profond
Du vieux Platon, ce puits sans fond ?
Dis-moi, de sa divine flamme,

By various fates, on realms unknown,
 Haft thou through many cities stray'd,
 Their customs, laws, and manners weigh'd ?

The Shepherd modestly reply'd—
 I ne'er the paths of learning try'd ;
 Nor have I roam'd in foreign parts,
 To read mankind, their laws, and arts :
 For man is practis'd in disguise ;
 He cheats the most discerning eyes.
 Who by that search shall wiser grow,
 When we ourselves can never know ?
 The little knowledge I have gain'd,
 Was all from simple Nature drain'd :
 Hence my life's maxims took their rise,
 Hence grew my settled hate to vice.

The daily labours of the bee
 Awake my soul to industry.
 Who can observe the careful ant,
 And not provide for future want ?
 My dog (the truest of his kind)
 With gratitude inflames my mind :
 I mark his true, his faithful way,
 And in my service copy Tray.
 In constancy and nuptial love,
 I learn my duty from the dove.

Socrate a-t-il illuminé ton âme ?
 As-tu fondé l' esprit de Cicéron ?
 Ou bien avec ou sans patron,
 Comme Ulyssé le Roi d' Itaque,
 Ou comme son fils Télémaque,
 As-tu, parcourant les cités

Surpris tous les secrets dignes d'être cités ?

A ce discours saupoudré de jactance
 Le berger répondit modestement :—Par chance
 J'appris ce que je fais—Jamais à l' étranger
 Je n'ai porté mes pas—A quoi sert voyager
 Serait-ce pour connaître l'homme ?
 Ainsi que moi vous savez comme
 L'homme est habile à tromper l'œil,
 Ce ferait bonnement tomber dans un écueil,
 Que recourir à ces extrêmes,
 Nous ne pouvons jamais nous connaître nous-mêmes.
 Je dois mon peu d'acquit à l' observation,
 Nature a seule fait mon éducation,
 Elle me fut toujours propice,
 Et par elle j'appris à détester le vice.

L'abeille m'apprit le travail,
 Et la Fourmi l' économie,
 Mon chien, du Loup l'épouvantail,
 Et pour moi plein de bonhomie,
 M'apprit par sa fidélité
 Les doux charmes de l'amitié ;
 Ma voisine la Tourterelle
 M'apprit la constance en amour ;
 La Poule abritant de son aile

The hen, who from the chilly air,
 With pious wing, protects her care ;
 And ev'ry fowl that flies at large,
 Instructs me in a parent's charge.

From Nature, too, I take my rule,
 To shun contempt and ridicule.
 I never, with important air,
 In conversation overbear.

Can grave and formal pass for wise
 When men the solemn owl despise ?
 My tongue within my lips I rein ;
 For who talks much, must talk in vain.

We from the wordy torrent fly :
 Who listens to the chattering pie ?
 Nor would I, with felonious flight,
 By stealth invade my neighbour's right.

Rapacious animals we hate :
 Kites, hawks, and wolves deserve their fate.

Do not we just abhorrence find
 Against the toad and serpent kind ?
 But envy, calumny, and spite,
 Bear stronger venom in their bite.

Thus ev'ry object of creation
 Can furnish hints to contemplation ;
 And from the most minute and mean,
 A virtuous mind can morals glean.

Thy fame is just, the Sage replies ;
 Thy virtue proves thee truly wise.
 Pride often guides the author's pen :
 Books as affected are as men :
 But he who studies Nature's laws,
 From certain truth his maxims draws ;
 And those, without our schools, suffice
 To make men moral, good, and wise.

Tous ses petits la nuit, le jour,
Par ces soins touchants d'une mère
M'instruisit des devoirs d'un père.

De la nature encor j'ai pris d'autres leçons,
Pour éviter mépris ou ridicule.
Je n'irais certes pas me hissant sur arçons,
Discuter gravement un point une virgule ;
Vouloir passer pour sage, est-ce se montrer tel ?
Ne nous moquons-nous pas du Hibou solennel ?
Je fais mettre un frein à ma langue,
Toujours vide de sens est trop longue harangue,
Et la Pie, oiseau babillard,
Nous dit assez l'ennui que produit un bavard.
Je ne voudrais non plus de façon clandestine
De mon prochain méditer la ruine ;
Ne détestons-nous pas l'animal carnassier,
Le Loup, le Milan, l'Epervier ?
N'avons-nous pas dégoût de Serpent, de Vipère,
De tout animal à venin,
Et cependant calomnie et colère
Exhalent-ils un poison plus bénin ?
Ainsi pour qui fait lire au livre de nature,
Il n'est aucun objet dans la création
D'où ne découle une morale pure,
Et qui ne soit fujet de contemplation.

Ta renommée est juste, a répondu le sage,
L'orgueil guide souvent la plume des auteurs,
Et leurs livres comme eux sont diffus et menteurs ;
Au livre de Nature, il n'est point d'alliage,
Sans l'aide de l'école, en suivant ses leçons,
Les hommes feraient tous et vertueux et bons.



FABLES.

FABLE I.

The Lion, the Tiger, and the Traveller.

TO HIS ROYAL HIGHNESS
WILLIAM, DUKE OF CUMBERLAND.



ACCEPT, young Prince, the moral lay,
And in these tales mankind survey ;
With early virtues plant your breast,
The specious arts of vice detest.

Princes, like beauties, from their youth,
Are strangers to the voice of truth.
Learn to contemn all praise betimes,
For flattery's the nurse of crimes :
Friendship by sweet reproof is shewn,
(A virtue never near a throne) ;
In Courts such freedom must offend ;
There none presumes to be a friend.
To those of your exalted station,
Each courtier is a dedication.



FABLES.

FABLE I.

Le Lion, le Tigre et le Voyageur.

A SON ALTESSE ROYALE
GUILLAUME, DUC DE CUMBERLAND.



ACCEPTÉZ, jeune Prince, acceptez la
leçon

Que dans ces contes bleus vous donne à
l'unisson

L'espèce humaine et l'espèce animale ;
Dans votre jeune cœur germera la vertu,
Et le vice fera battu
Si vous en suivez la morale.

Les Princes comme les beautés
Par un fade encens sont gâtés ;
La vérité chez eux conignée à la porte,
Ne peut jamais pénétrer leur escorte.
Sachez à temps mépriser les fadeurs
Des nombreux aspirants à vos moindres faveurs.
La flatterie, ici ce n'est pas pour la rime,
Est la bonne d'enfants, la nourrice du crime ;
Or, l'amitié se donne, et ne s'impose pas,
Elle avertit, elle empêche un faux pas,

Must I too flatter like the rest,
And turn my morals to a jest?
The Muse disdains to steal from those
Who thrive in Courts by fulsome prose.

But shall I hide your real praise,
Or tell you what a nation says?
They in your infant bosom trace
The virtues of your royal race;
In the fair dawning of your mind,
Discern you gen'rous, mild, and kind:
They see you grieve to hear distress,
And pant already to redress.
Go on, the height of good attain,
Nor let a nation hope in vain:
For hence we justly may presage
The virtues of a riper age.
True courage shall your bosom fire,
And future actions own your fire.
Cowards are cruel; but the brave
Love mercy, and delight to save.

A Tiger, roaming for his prey,
Sprung on a Traveller in the way:
The prostrate game a Lion spies,
And on the greedy tyrant flies.
With mingled roar resounds the wood;

Mais près d'un trône on en voit peu l'audace,
Si grande liberté risquerait d'offenser :
Prince, dans votre sphère, il n'y faut pas penser,
Là chaque courtifan est une dédicace !

Me faut-il donc vous flatter à mon tour,
Selon l'usage de la cour ?
Faut-il absolument que ma plume vous loue,
Que mes moralités, pour vous, je les bafoue ?
La Muse n'aime pas voler
Les beaux de Cour dont l'art est de cabrioler.

Est-ce à dire pourtant qu'en un caprice étrange
Je doive m'interdire une simple louange ?
Non certes ; cependant j'aime mieux, entre nous,
Vous raconter ce que le peuple dit de vous.
Dans votre jeune cœur il retrouve la trace
Des royales vertus de votre noble race,

Et dans l'aube de votre esprit
Il voit que vous ferez doux, aimable, érudit ;
Il vous voit, sympathique à la moindre souffrance,
Pour calmer la douleur éveiller l'espérance.
Poursuivez votre route, et marchez d'un pas sûr,
La vertu du jeune âge arrive à l'âge mûr ;

Le vrai courage enflamme un cœur sincère,
Et vos hauts faits futurs réjouiront votre père :
Les poltrons sont cruels, mais les braves toujours
Faciles au pardon, à tous portent secours.

Un Tigre en quête d'une proie,
Ayant rencontré sur sa voie
Un voyageur, le terrassa ;
Mais soudain sur le Tigre un Lion s'élança.
Le combat fut terrible,

Their teeth, their claws, distil with blood ;
 Till, vanquish'd by the Lion's strength,
 The spotted foe extends his length.
 The Man besought the shaggy Lord,
 And on his knees for life implor'd.
 His life the gen'rous hero gave.
 Together walking to his cave,
 The Lion thus bespoke his guest :—
 What hardy beast shall dare contest
 My matchless strength ? you saw the fight,
 And must attest my power and right.
 Forc'd to forego their native home,
 My starving slaves at distance roam.
 Within these woods I reign alone ;
 The boundless forest is my own.
 Bears, wolves, and all the savage brood,
 Have dy'd the regal den with blood !
 These carcases on either hand,
 Those bones that whiten all the land,
 My former deeds and triumphs tell,
 Beneath these jaws what numbers fell !

True, says the Man, the strength I saw
 Might well the brutal nation awe :
 But shall a monarch, brave like you,
 Place glory in so false a view ?
 Robbers invade their neighbour's right.
 Be lov'd : let justice bound your might.
 Mean are ambitious heroes' boasts
 Of wasted lands, and slaughter'd hosts.
 Pirates their power by murders gain ;
 Wise Kings by love and mercy reign.
 To me your clemency hath shown

D'affreux rugissements la forêt retentit,
 Mais enfin le calme se fit,
 Le Tigre rendait l'âme après un râle horrible.
 L'homme demanda grâce au superbe vainqueur,
 Le héros généreux l'accorda de tout cœur,
 Et côte à côte
 Le Lion conduisit son hôte
 Vers son repaire—Or, tout en cheminant :
 Avouez, lui dit-il, que mon pouvoir est grand,
 Et que ma force est sans égale ?
 Vous vîtes le débat,
 Ma patte colossale
 D'un seul coup mit fin au combat.
 Dans la forêt moi seul je règne en maître,
 Les Ours, les Loups, toute la race traître
 Ont dû fuir leur pays natal
 Sinon teindre de sang mon repaire royal.
 De tous côtés, voyez ossements et carcasses
 Disent assez quels furent mes hauts faits,
 Et le nombre de ces voraces,
 Qui sous ma dent royale ont payé leurs méfaits.

Il est bien vrai, dit l'homme,
 Votre force a de quoi mater
 Les animaux . . . et j'ai vu comme
 Vous avez dignement lutter, et puis dompter.
 Mais comme vous, un monarque aussi brave
 Doit-il placer sa gloire en un aussi faux jour ?
 Au pirate à parler d'esclave ;
 Moi je vous le dis sans détour,
 Je suis bien dégoûté des gloires pitoyables
 De ces gredins titrés, tel haut que soit leur rang,
 Qui font jabot, les misérables

The virtue worthy of a throne.
 Heav'n gives you pow'r above the rest,
 Like Heav'n to succour the distrest.

The case is plain, the monarch said :
 False glory hath my youth misled :
 For beasts of prey, a servile train,
 Have been the flatt'ers of my reign.
 You reason well ; yet tell me, friend,
 Did ever you in Courts attend ?
 For all my fawning rogues agree
 That human heroes rule like me.

FABLE II.

The Spaniel and the Chameleon.

SPANIEL, bred with all the care
 That waits upon a favourite heir,
 Ne'er felt correction's rigid hand :
 Indulg'd to disobey command,
 In pamper'd ease his hours were spent ;
 He never knew what learning meant.
 Such forward airs, so pert, so smart,
 Were sure to win his lady's heart :

De pays ravagés par le glaive et le fang.
 Que brigands éhontés volent l'omnipotence
 Par le parjure et par la violence
 Cela peut-être . . . Mais les véritables rois,
 Eux ne règnent que par les lois.
 Aujourd'hui par votre clémence
 Vous vous êtes montré noblement généreux,
 Ah! croyez-moi, le ciel donne aux trônants puissance
 Pour qu'ils puissent donner secours aux malheureux.

La fausse gloire a leurré ma jeunesse,
 D'animaux carnassiers j'avais formé ma cour,
 Dit le Lion, aussi servilité, bassesse
 Étaient-ils à l'ordre du jour.
 Mais, dites-moi, l'ami, du vrai si je m'écarte :
 Avez-vous mis jamais
 Le pied dans les Palais ?
 Tous ces vils courtisans qui me lèchent la patte
 Me disent que chez vous
 Les Rois gouvernent comme nous !

FABLE II.

L'Espagneul et le Caméléon.



UN Espagneul bijou de sa maîtresse
 Avait reçu cette éducation
 Que l'on donne à plus d'une Altesse,
 Luxe de soins—nulle correction.
 Les heures s'écoulaient dans une douce aïfance,
 Il ne savait rien—Mais, il était de naissance.
 Du reste fort impertinent,
 On le trouvait charmant quand il montrait la dent ;

Each little mischief gain'd him praise ;
How pretty were his fawning ways !

The wind was fouth, the morning fair ;
He ventures forth to take the air ;
He ranges all the meadow round,
And rolls upon the fofteft ground ;
When near him a Chameleon feen,
Was scarce diftinguifh'd from the green.

Dear emblem of the flatt'ring hoft,
What, live with clowns ! a genius loft !
To cities and the Court repair ;
A fortune cannot fail thee there :
Preferment fhall thy talents crown ;
Believe me, friend ; I know the town.

Sir, fays the Sycophant, like you,
Of old, politer life I knew :
Like you a courtier born and bred ;
Kings lean'd their ear to what I faid :
My whifper always met fuccefs ;
The ladies prais'd me for addrefs.
I knew to hit each courtier's paffion,
And flatter'd ev'ry vice in fafhion.
But Jove, who hates the liar's ways,
At once cut fhort my profp'rous days.
And, fentenc'd to retain my nature,
Transform'd me to this crawling creature :
Doom'd to a life obfcure and mean,
I wander in the fylvan fcene :
For Jove the heart alone regards ;
He punifhes what man rewards.

Tout était de sa part gentilleffes étranges,
Et chaque méchant tour lui valait des louanges.

Le vent était au sud, et le matin fort beau,
Notre Epagneul fort du château,
A prendre l'air il s'aventure,
Erre dans la prairie et puis dans le vallon ;
Sur l'herbette il roulait sa longue chevelure
Quand il vit un Caméléon
Dont à peine on pouvait distinguer l'encolure.

En ces lieux que fais-tu cher cœur !
Vivre avec des manants, est-ce là le bonheur !
Quel amour bucolique as-tu pour la campagne ?
Pour toi la cour est pays de cocagne,
Vas-y, mon cher, empoigner le succès !

Ah ! dit le flagorneur, un jour j'y fis florès,
Monfieur, car autrefois, je vivais dans sa sphère,
Né comme vous pour être courtisan
J'avais des rois l'oreille toute entière,
Et de moi le beau sexe était fort partisan ;
Je maniais le vers du quatrain jusqu' à l'ode,
Et je savais flatter chaque vice à la mode :
Mais Jupiter le roi des Dieux
Qui trouve les menteurs des êtres dangereux,
Me condamnant à garder ma nature,
Coupa court tout à coup à ma longue imposture :
Transformé comme je le suis,
Je me cache sous l'herbe et vis comme je puis ;
Car Jupiter estime l'âme,
Et pour lui plaire il faut que soit pure sa flamme.
Que votre sort est préférable au mien !

How diff'rent is thy case and mine!
 With men, at least, you sup and dine;
 While I, condemn'd to thinnest fare,
 Like those I flatter'd, feed on air.

FABLE III.

The Mother, the Nurse, and the Fairy.



GIVE me a son! The blessing sent,
 Were ever parents more content?
 How partial are their doting eyes!
 No child is half so fair and wife.

Wak'd to the morning's pleasing care,
 The Mother rose, and sought her heir.
 She saw the Nurse, like one possess'd,
 With wringing hands, and sobbing breast.

Sure some disaster has befall!
 Speak, Nurse! I hope the boy is well!

Dear Madam, think not me to blame;
 Invisible the Fairy came:
 Your precious babe is hence convey'd,
 And in the place a changeling laid.
 Where are the father's mouth and nose—
 The mother's eyes, as black as flocs?
 See here a shocking awkward creature,
 That speaks a fool in ev'ry feature!

Vous mangez avec l'homme, et cela quoique chien,
Tandis que moi réduit au menu le plus mince,
Je me nourris de l'air . . . que j'offrais à *mon Prince* !

FABLE III.

La Mère, la Bonne, et la Fée.



ACCORDEZ-nous un fils—Le don fuit
le souhait,
Et père et mère ont le cœur fatif-
fait ;

Et tous deux d'exalter leur primogéniture,
Ce chef-d'œuvre de la nature.

Eveillée aux doux soins de la maternité,
La maman s'est levée avec célérité,
Pour donner à têter au marmot dans sa joie,
Quand elle voit la bonne à la douleur en proie.

Parlez, bonne, pourquoi cette douleur, ces cris,
Serait-il arrivé quelque chose à mon fils ?

Oh ! je le jure sur mon âme,
Ne suis point à blâmer, Madame,
La Fée elle est venue, invisible, elle a pris
Votre si bel enfant, et l' horrible voleuse
Nous a laissé créature hideuse
En échange de votre fils.
Où font la bouche et le nez de son père,
Et les beaux yeux noirs de sa mère ?
Dans cette créature il n'est en vérité
Que bêtise et stupidité !

The woman's blind, the Mother cries ;
I see wit sparkle in his eyes.

Lord, Madam, what a squinting leer !
No doubt the Fairy hath been here.

Just as she spoke, a pigmy Sprite
Pops through the keyhole, swift as light ;
Perch'd on the cradle's top he stands,
And thus her folly reprimands :—

Whence sprung the vain conceited lie,
That we the world with fools supply ?
What ! give our sprightly race away
For the dull helpless sons of clay !
Besides, by partial fondness shown,
Like you, we dote upon our own.
Where yet was ever found a mother,
Who'd give her booby for another ?
And should we change with human breed,
Well might we pass for fools indeed.

FABLE IV.

The Eagle and the Assembly of Animals.



Jupiter's all-seeing eye
Survey'd the worlds beneath the sky ;
From this small speck of earth were sent
Murmurs and sounds of discontent :

Cette femme est aveugle, ah ! la gentille bouche ;
Dit la maman, et quels beaux yeux voilà !

Madame, voyez donc quel vilain regard louche ?
Bien fût la Fée a dû passer par là.

Pendant qu'elle parlait un Lutin miniature
Glisse à travers le trou de la ferrure,
Il se perche debout sur le haut du berceau
Et puis en ôtant son chapeau :—

D'où vient, dit-il, cette erreur sans seconde
Que nous autres esprits peuplons de fots le monde ?
Bien mieux que le Français nous sommes nés malins,
Et nous serions assez bénins
Pour échanger les fils de notre race
Contre de vos enfants la vile populace !
Et d'ailleurs nous aussi nous aimons nos lutins,
Bien mieux, soyez en sûrs, que vos affreux gamins.
Et trouverait-on une mère
Qui troquât son nigaud, fut-ce contre un Voltaire ?
Si nous échangeions avec vous,
Vertu choux ! . . . Nous serions des fous !

FABLE IV.

L'Aigle et l'Assemblée des Animaux.



QUAND l'œil de Jupiter cet inspecteur des
mondes,
Qui voit tout, est partout,
Des astres eut fondé les cavités profondes,
Il s'éleva debout

For ev'ry thing alive complain'd,
That he the hardest life sustain'd.

Jove calls his Eagle. At the word
Before him stands the Royal bird.
The bird, obedient, from Heav'n's height,
Downward directs his rapid flight;
Then cited ev'ry living thing
To hear the mandates of his King.
Ungrateful creatures! whence arise
These murmurs, which offend the skies?
Why this disorder? Say the cause;
For just are Jove's eternal laws.
Let each his discontent reveal:
To yon four dog I first appeal.

Hard is my lot, the Hound replies;
On what fleet nerves the Greyhound flies!
While I, with weary step and flow,
O'er plains, and vales, and mountains, go.
The morning sees my chace begun,
Nor ends it till the setting sun.
When, says the Greyhound, I pursue,
My game is lost, or caught in view;
Beyond my sight the prey's secure:
The Hound is slow, but always sure;
And had I his sagacious scent,
Jove ne'er had heard my discontent.

Du petit point de notre terre,
 Un immense murmure, une immense prière :
 Les uns se plaignaient très peu bas
 D'avoir ce qu'ils avaient—d'autres de n'avoir pas,
 Ce qui formait l'essence d'un confrère.

Viens-ça, mon Aigle, a dit Jupin.
 L'oiseau Royal est déjà sur sa main.
 D'un signe il a compris le céleste message,
 Et le voilà descendant du nuage.
 Turbulents de vivants, a dit l'oiseau des cieux,
 Pourquoi tout ce désordre et ce tapage affreux ?
 De vos injustes cris, dites, quelle est la cause ?
 Allons vite qu'on me l'expose.

A commencer par toi vilain chien rechigné
 Qu'as-tu?—Mon sort est dur, répond le chien de chasse,
 Et j'ai lieu d'en être indigné ;
 Voyez le Levrier, il dévore l'espace,
 Tandis que moi d'un pas lent, fatiguant,
 Et par monts et par vaux à trotter je me lasse,
 Et cela tout le jour durant.
 —Moi, dit le Levrier, je me plains de ma vue :
 Quand à chasser je m'évertue,
 Mon gibier je le perds, faute de mieux y voir ;
 Le chien de chasse est lent, mais il a si bon flair,
 Que sans peine il fait son devoir
 D'une façon toute exemplaire.

The Lion crav'd the Fox's art;
 The Fox the Lion's force and heart.
 The Cock implor'd the Pigeon's flight,
 Whose wings were rapid, strong, and light:
 The Pigeon strength of wing despis'd,
 And the Cock's matchless valour priz'd:
 The Fishes wish'd to graze the plain;
 The Beasts to skim beneath the main:
 Thus, envious of another's state,
 Each blam'd the partial hand of Fate.

The Bird of Heav'n then cry'd aloud,
 Jove bids disperse the murm'ring crowd;
 The God rejects your idle pray'rs.
 Would ye, rebellious mutineers!
 Entirely change your name and nature,
 And be the very envy'd creature?
 What! silent all, and none consent!
 Be happy then, and learn content;
 Nor imitate the restless mind,
 And proud ambition of mankind.

FABLE V.

The Wild Boar and the Ram.



AGAINST an elm a sheep was tied;
 The butcher's knife in blood was dy'd:
 The patient flock, in silent fright,
 From far beheld the horrid fight.

Le Lion demandait l'astuce du Renard,
 Du Lion le Renard demandait le courage,
 Et qui plus est la force ; et le Coq sans retard
 Demandait du Pigeon le vol et le plumage,
 Tandis que le Pigeon, malgré son apanage,
 Demandait *ab hâc* et *ab hoc*
 Subito la valeur du Coq :
 Les Poissons désiraient raser l'air et la plaine,
 La quadrupède espèce aller nager sous l'eau
 Pour voir le dessous d'un vaisseau,
 Et lutter à la course avec dame Baleine.
 Bref, envieux du fort d'autrui,
 Chacun voulait avoir ce qui n'était à lui.

Il parle par ma voix Jupiter, a dit l'Aigle :
 Taifez-vous, mirmidons, et surtout à sa règle
 Sachez-vous conformer ; il rejette vos vœux :
 Imbéciles et factieux,
 Voudriez-vous changer de nom et de nature,
 Et chacun revêtir de l'autre l'encolure ?
 Vous vous taifez ! c'est bien ! je vous quitte à présent :
 Que chacun soit heureux ! que chacun soit content !
 Point n'imitiez l'orgueil de la famille humaine,
 Vous succomberiez à la peine !

FABLE V.

Le Sanglier et le Bélier.

LE troupeau patient attendait le couteau
 Du boucher, de ce froid bourreau ;
 De sang la terre était tachée,
 Une brebis bêlait près d'un orme attachée,
 Se consolant par fois en broutant le gazon.

A savage Boar, who near them stood,
Thus mock'd to scorn the fleecy brood.

All cowards should be serv'd like you ;
See, see, your murd'rer is in view !
With purple hands, and reeking knife,
He strips the skin yet warm with life.
Your quarter'd fires, your bleeding dams,
The dying bleat of harmless lambs,
Call for revenge. Oh, stupid race !
The heart that wants revenge is base.

I grant, an ancient Ram replies,
We bear no terror in our eyes ;
Yet think us not of soul so tame,
Which no repeated wrongs inflame ;
Insensible of ev'ry ill,
Because we want thy tusks to kill.
Know, those who violence pursue
Give to themselves the vengeance due ;
For in these massacres they find
The two chief plagues that waste mankind.
Our skin supplies the wrangling bar ;
It wakes their slumb'ring sons to war ;
And well revenge may rest contented,
Since drums and parchment were invented.

Témoin de ce spectacle, un Sanglier sauvage
 Caché sous le prochain feuillage,
 Ainsi railla la gent porte-toison :

Lâches ! voyez, avez-vous la berlue,
 Votre meurtrier est en vue,
 Sa main, rouge de votre sang,
 De son couteau fumant,
 Racle une peau chaude encore de vie,
 Et vous race affervie
 Vous regardez stupidement
 Vos pères dépecés—et vos mères saignantes ;
 De vos agneaux le piteux bêlement
 Et les plaintes poignantes,
 Vous laissent froids. Vous méritez crétins
 Comme tous les poltrons d'avoir de tels destins !

Un vieux béliet répondit : Je l'accorde
 Notre peuple n'a pas tout comme votre horde,
 L'air menaçant et la foudre au regard,
 Mais bien que privé de défenses
 Pour venger ses offenses,
 Il les fait ressentir : pour n'être pas vantard
 Ne croyez pas qu'il soit couard.
 Sachez le donc notre vengeance
 Suit notre assassinat, car nos vils massacreurs
 En nous mettant à mort, malgré notre innocence,
 Ramassent deux fléaux qui déciment les leurs ;
 Notre peau qui tantôt fournit à la chicane
 Le moyen fort coûteux d'allonger un procès,
 Et qui tantôt éveille au combat tout exprès
 Le riche en son palais, le pauvre en sa cabane.
 Nous trouvons en un mot vengeance chaque jour
 Par le dur parchemin, par le bruyant tambour.

FABLE VI.

The Miser and Plutus.

HE wind was high, the window shakes,
 With sudden start the Miser wakes ;
 Along the silent room he stalks,
 Looks back, and trembles as he walks !

Each lock and ev'ry bolt he tries,
 In ev'ry creek and corner pries ;
 Then opes the chest with treasure stor'd,
 And stands in rapture o'er his hoard.
 But now, with sudden qualms possess'd,
 He wrings his hands, he beats his breast :
 By conscience stung, he wildly stares,
 And thus his guilty soul declares :—

Had the deep earth her stores confin'd,
 This heart had known sweet peace of mind.
 But virtue's sold. Good Gods ! what price
 Can recompense the pangs of vice ?
 Oh, bane of good ! seducing cheat !
 Can man, weak man, thy pow'r defeat ?
 Gold banish'd honour from the mind,
 And only left the name behind ;
 Gold sow'd the world with ev'ry ill ;
 Gold taught the murd'rer's sword to kill :
 'Twas gold instructed coward hearts
 In treach'ry's more pernicious arts.
 Who can recount the mischiefs o'er ?
 Virtue resides on earth no more !

FABLE VI.

L'Avare et Plutus.

Le vent mugit, la fenêtre s'agite,
 L'Avare s'éveille en sursaut,
 Ses yeux sortent de leur orbite,
 Il parcourt sa maison du bas jusques en
 haut.

Il tremble en marchant, examine
 Serrures, verroux, cadenas,
 Flaire dans chaque coin, puis ouvre à la sourdine
 La caisse qui contient son magot, ses ducats,
 Et les yeux ébaubis il demeure en extase.
 Mais voilà qu'en son cœur s'éveille le remords,
 Voilà que le remords l'écrase,
 L'œil égaré voilà qu'il confesse ses torts.

La douce paix de l'âme eut été ma devise,
 Si la terre en son sein eut gardé ses trésors ;
 Mais la vertu c'est marchandise,
 On l'achète--dût-on la payer d'un remords.
 Fléau du bien, séduisante chimère,
 Or, vil métal, c'est ton affreux pouvoir
 Qui bannit des esprits l'honneur et le devoir,
 Et fème tous les maux qui germent sur la terre ;
 Tantôt armant le bras d'un affassin,
 Tantôt celui d'un traître spadassin,
 Or, vil métal, auteur de tous les crimes,
 Qui pourrait nombrer tes victimes ?
 Il dit, un pleur déjà roulait sur ses écus,
 Quand devant lui parut son Dieu, Plutus :
 L'Avare d'une main discrète

He spoke, and sigh'd. In angry mood,
Plutus, his god, before him stood.
The Miser, trembling, lock'd his chest;
The vision frown'd, and thus address'd:—

Whence is this vile, ungrateful rant,
Each fordid rascal's daily cant?
Did I, base wretch, corrupt mankind?
The fault's in thy rapacious mind.
Because my blessings are abus'd,
Must I be censured, curst, accused?
E'en Virtue's self by knaves is made
A cloak to carry on the trade;
And pow'r, when lodg'd in their possession,
Grows tyranny and rank oppression.
Thus, when the villain crams his chest,
Gold is the canker of the breast;
'Tis avarice, insolence, and pride,
And ev'ry shocking vice beside.
But when to virtuous hands 'tis giv'n,
It blesses, like the dews of heav'n:
Like Heav'n, it hears the orphan's cries,
And wipes the tears from widow's eyes.
Their crimes on gold shall misers lay,
Who pawn'd their fordid souls for pay?
Let bravoës then (when blood is spilt)
Upbraid the passive sword with guilt!

Soudain à double tour a fermé sa cassette ;
Alors ainsi l'interpelle le Dieu :—

Est-ce de la frayeur que naît cette sortie,
Miserable argutie,
D'un cancre et d'un fesse-Mathieu ?
Si l'homme se corrompt, c'est par l'esprit rapace
De tous les usuriers, de ton ignoble race ;
Si le monde est dévergondé
Dois-je être pour cela honni, vilipendé ?
Pour mieux cacher ton jeu, dépister la justice,
Du court manteau de la vertu
Tu voudrais bien draper ta hideuse avarice,
Par moi fais enfin dévêtu.
Quand un avare empile, empile, empile,
L'or selon lui, c'est le cancer du cœur,
Mais ce cancer du cœur n'est autre que la file
Des vices que l'Avare encaisse avec l'honneur :
Mais quand l'or est remis en des mains vertueuses,
Il est béni comme un bienfait des cieux,
Il fait les soulager vos peines douloureuses
Veuves et orphelins, et fait sécher vos yeux.
Avarès qui de l'or vous dites les victimes,
Sur son dos, qui n'en peut, ne mettez pas vos crimes,
Après avoir troqué vos âmes pour du gain,
Vous répondrez du sang versé par l'assassin.

FABLE VII.

The Lion, the Fox, and the Geese.



LION, tir'd with state affairs,
Quite sick of pomp, and worn with cares,
Resolv'd (remote from noise and strife)
In peace to pass his latter life.

It was proclaim'd ; the day was set :
Behold the gen'ral council met.
The Fox was viceroy nam'd. The crowd
To the new regent humbly bow'd.
Wolves, Bears, and mighty Tigers bend,
And strive who most shall condescend.
He straight assumes a solemn grace,
Collects his wisdom in his face.
The crowd admire his wit, his sense ;
Each word hath weight and consequence.
The flatt'rer all his art displays :
He who hath pow'r is sure of praise.
A Fox stepp'd forth before the rest,
And thus the servile throng address'd :—

How vast his talents, born to rule,
And train'd in virtue's honest school !
What clemency his temper sways !

FABLE VII.

Le Lion, le Renard, et l'Oie.

UN Lion fatigué des affaires d'état,
 Dégoûté des grandeurs, et de leur vain
 éclat,
 Résoluit loin du bruit, des soucis, de l'envie,
 D'aller finir en paix les vieux jours de sa vie.

Son dessein arrêté, fut soudain proclamé ;
 Au jour fixé voilà que le conseil s'assemble
 A point nommé ;
 Et tous d'élire avec un rare ensemble
 Pour vice-roi maître Renard.
 Le Loup, le Tigre, et l'Ours, le fourbe Léopard,
 Personnages puissants firent au nouveau maître,
 Des courbettes sans nombre en tâchant de paraître
 Enchantés de l'élection ;
 Pendant que mons Renard s'efforçait sur sa face
 De mettre en action,
 Un sourire à la fois gracieux et bonasse,
 Car c'est avec du miel qu'on attrape les gens.
 La foule d'admirer son esprit, son bon sens,
 Chaque mot de sa bouche est rempli d'importance,
 Et s'il se tait chacun de vanter son silence :
 Toutefois ce silence un Renard y met fin
 En adressant à tous ce discours d'aigrefin :

Dieux ! quels vastes talents, et combien la nature
 De rares qualités l'a pourvu largement ?
 Certes il était bien né pour trôner, je vous jure ;

How uncorrupt are all his ways !
Beneath his conduct and command,
Rapine shall cease to waste the land.
His brain hath stratagem and art ;
Prudence and mercy rule his heart.
What blessings must attend the nation
Under this good administration !

He said. A Goose, who distant stood,
Harangu'd apart the cackling brood :—

Whene'er I hear a knave commend,
He bids me shun his worthy friend.
What praise ! what mighty commendation !
But 'twas a Fox who spoke th' oration.
Foxes this government may prize,
As gentle, plentiful, and wise :
If they enjoy the sweets, 'tis plain
We Geese must feel a tyrant reign.
What havoc now shall thin our race,
When ev'ry petty clerk in place,
To prove his taste, and seem polite,
Will feed on Geese both noon and night !

Sous sa conduite et son gouvernement,
 Dans le pays plus de rapine,
 De guet-apens à la fourdine,
 Il possède à la fois le stratagème et l'art ;
 Il est fin et prudent, bref ! c'est un être à part ;
 Nul doute aussi que sous son règne
 A son *nec plus ultra* la nation n'atteigne !

Il dit. Pendant ce temps une Oie au peuple Oïson
 Faisait cette harangue en guise de leçon :

Toutes et quantes fois j'entends un mauvais ange
 Faire d'un scélérat l'impudique louange,
 J'évite le héros autant que l'orateur :
 Le discours était beau, mais c'était un voleur,
 Un Renard, en un mot, qui dorait l'hyperbole ;
 Que ce gouvernement soit doux et benévole
 Pour ces Messieurs, cela je le conçois,
 Ils auront l'agréable et l'utile à la fois ;
 Mais nous, mes chers amis, y ferons triste mine,
 Nous ferons chaque jour les frais de leur cuisine ;
 Sous ce gouvernement, chaque petit commis
 Croira prouver son goût, paraître bien appris
 En mettant son plaisir, sa joie,
 A diner, à souper sur l'Oie.

FABLE VIII.

The Lady and the Wasp.

WHAT whispers must the Beauty bear!
 What hourly nonsense haunts her ear!
 Where'er her eyes dispense their charms,
 Impertinence around her swarms.

Did not the tender nonsense strike,
 Contempt and scorn might look dislike;
 Forbidding airs might thin the place;
 The slightest flap a fly can chase.
 But who can drive the num'rous breed?
 Chase one, another will succeed.
 Who knows a fool, must know his brother;
 One fop will recommend another:
 And with this plague she's rightly curst,
 Because she listen'd to the first.

As Doris, at her toilet's duty,
 Sat meditating on her beauty,
 She now was pensive, now was gay,
 And loll'd the fultry hours away.

As thus in indolence she lies,
 A giddy Wasp around her flies.

FABLE VIII.

La Belle et le Frélon.

QUELS fots chuchotements femme coquette
 et belle
 N'a-t-elle pas à supporter ?
 Partout où de ses yeux s'agite la prunelle
 L'impertinence est là prête à la convoiter !
 Si ces doux riens n'étaient du quelque chose,
 Le dédain, le mépris armeraient son regard,
 Et balayeraient sans pitié, sans égard
 Tous ces non sens, quelle qu'en fut la dose :
 Une mouche est chassée au jeu de l'éventail ;
 Mais la mouche est un peuple ou plutôt un bétail
 Dont il n'est pas aisé souvent de se défaire ;
 Chassez en une, une autre vient. Que faire ?
 On ne le fait parfois. Faut-il dire le mot,
 Qui connaît un niais, devra connaître un sot,
 Ils sont cousins germains d'une même famille,
 Un fat connaît un fat, un Gille un autre Gille :
 Et tous par un commun accord
 De se donner à l'un à l'autre un passeport ;
 Du reste c'est bien fait que femme qui muguette
 Soit en butte au fléau qu'elle appelle en cachette.

A sa toilette était Doris,
 Fort occupée, essayant un fouris ;
 A se créer grâces extérieures,
 Ainsi de la chaleur elle égrenait les heures.

Pendant qu'à ces doux soins se complaisaient ses yeux
 Une Guêpe, ou plutôt, un Frélon, j'imagine,

He now advances, now retires,
 Now to her neck and cheek aspires.
 Her fan in vain defends her charms :
 Swift he returns, again alarms ;
 For by repulse he bolder grew,
 Perch'd on her lip, and sipp'd the dew.

She frowns, she frets. Good Gods ! she cries,
 Protect me from these teasing flies !
 Of all the plagues that Heav'n hath sent,
 A Wasp is most impertinent.
 The hov'ring insect thus complain'd :—
 Am I then slighted, scorn'd, disdain'd ?
 Can such offence your anger wake ?
 'Twas beauty caus'd the bold mistake.
 Those cherry lips that breathe perfume,
 That cheek so ripe with youthful bloom,
 Made me with strong desire pursue
 The fairest peach that ever grew.

Strike him not, Jenny, Doris cries,
 Nor murder wasps like vulgar flies ;
 For though he's free (to do him right),
 The creature's civil and polite.

In ecstasies away he posts ;
 Where'er he came, the favour boasts ;
 Brags how her sweetest tea he sips,
 And shows the sugar on his lips.

Vint voltiger d'un air audacieux
 Tout près de sa blanche poitrine.
 Il avance d'abord, se retire aussitôt,
 Il aspire à son sein, il aspire à sa joue,
 Son éventail il le bafoue,
 Il revient à la charge, et se perche bientôt
 Au beau milieu de ses lèvres charmantes,
 Et boit l'audacieux ! leurs faveurs énivrantes !

Des fléaux encaissés sous notre firmament
 Un Frélon est, je crois, le plus impertinent,
 A dit la belle en son humeur farouche,
 Et c'est pour nos péchés que Dieu créa la mouche.
 Ah ! dit soudain l'insecte voltigeant,
 Devez-vous me traiter comme un être outrageant,
 Parceque par innocente méprise
 J'ai bu sur votre lèvre un parfum de cerise ;
 Ce duvet de jeunesse empreint sur votre peau
 M'a fait rêver d'un beau fruit tout nouveau.


Indulgence à la pauvre bête,
 A dit Doris : Jenny, ne l'assassinez pas,
 Elle a son franc parler, est un peu trouble—fête,
 Mais au moins elle est fort honnête,
 C'est qualité dont je fais cas.

Voilà le Frélon en goguette
 Qui va conter partout sa nouvelle amourette,
 Se vantant d'avoir coqueté
 De ses lèvres le plus doux thé.

The hint alarm'd the forward crew :
 Sure of success, away they flew.
 They share the dainties of the day,
 Round her with airy music play ;
 And now they flutter, now they rest,
 Now soar again, and skim her breast ;
 Nor were they banish'd, till she found
 That Wasps have stings, and felt the wound !

FABLE IX.

The Bull and the Mastiff.

EEK you to train your fav'rite boy ?
 Each caution, ev'ry care employ :
 And ere you venture to confide,
 Let his preceptor's heart be try'd :
 Weigh well his manners, life, and scope ;
 On these depends thy future hope.

As on a time, in peaceful reign,
 A Bull enjoy'd the flow'ry plain,
 A Mastiff pass'd ; inflam'd with ire,
 His eyeballs shot indignant fire ;
 He foam'd, he rag'd with thirst of blood.

Ce fut mot d'ordre pour la race
 Des Frélons d'alentour, tous viennent sur sa trace
 L'énivrer de douceurs, s'énivrer de succès.
 Folâtrant autour de la belle,
 S'en allant, voltigeant, puis un instant après
 Bourdonnant leur musique, et revenant près d'elle,
 Tant et si bien que les fripons
 Mirent à sac la rose et les boutons ;
 Jusqu'à ce qu'à la fin la Belle d'aventure
 Découvrit que Frélons, ainsi que Papillons
 Sont comme ces derniers des héros d'imposture,
 Et que de plus ils portent aiguillons. . . .
 Car elle en fentit la piqûre.

FABLE IX.

Le Taureau et le Mâtin.

'UN enfant favori voulez-vous faire un
 homme ?
 Ayez grand soin de favoir comme
 Fut élevé son précepteur :
 Afin de n'avoir pas mille déconvenues,
 Sachez quels sont ses mœurs, et sa vie, et ses vues,
 De votre enfant, enfin s'il peut former le cœur,
 Car de cet examen dépendra son bonheur.

Une fois que, sous un règne paisible,
 Un Taureau jouissait de l'air pur d'un vallon,
 Un énorme Mâtin à l'allure terrible
 Vint à passer. De son talon
 Avec rage il faisait voltiger la poussière,

Spurning the ground, the Monarch stood,
 And roar'd aloud—Suspend the fight;
 In a whole skin go sleep to-night:
 Or tell me, ere the battle rage,
 What wrongs provok'd thee to engage?
 Is it ambition fires thy breast,
 Or avarice, that ne'er can rest?
 From these alone unjustly springs
 The world-destroying wrath of Kings.

The furlly Mastiff thus returns:—
 Within my bosom glory burns.
 Like heroes of eternal name,
 Whom poets sing, I fight for fame.
 The butcher's spirit-stirring mind
 To daily war my youth inclin'd;
 He train'd me to heroic deed,
 Taught me to conquer, or to bleed.

Curst dog! the Bull reply'd, no more
 I wonder at thy thirst of gore;
 For thou (beneath a butcher train'd,
 Whose hands with cruelty are stain'd;
 His daily murders in thy view)
 Must, like thy tutor, blood pursue.
 Take, then, thy fate. With goring wound,
 At once he lifts him from the ground:
 Aloft the sprawling hero flies;
 Mangled he falls, he howls, and dies!

Et ses yeux furibonds s'éclairaient de colère.


Le Monarque se dresse et mugit fortement,
 Il foule avec dédain la terre;
 Suspendons le combat, dit-il, en ce moment,
 Va dormir pour ce soir dans ta peau toute entière,
 Ou bien, dis-moi d'abord
 Avant de commencer la danse
 Pour te battre avec moi, quelle fut mon offense ?
 T'ai-je causé le moindre tort ?
 L'ambition est-elle dans ton âme,
 Ou l'avarice infâme ?
 La colère des rois, fléau des nations,
 Nait bien injustement de ces deux passions.

Le Mâtin grognard de répondre :
 Un tel discours a droit de me confondre.
 De la gloire, en mon cœur, brûle l'ardent désir,
 Me battre pour la gloire est mon plus grand plaisir,
 J'ai soif d'être chanté par l'immortel poète ;
 N'est-ce pas par le sang que la gloire s'achète ?
 A mon esprit guerrier connais mon précepteur,
 Un boucher m'inculqua ces préceptes d'honneur !

Maudit Mâtin ! répondit le Monarque,
 Avec un boucher pour Plutarque
 Je ne m'étonne plus de ton goût pour le sang ;
 Accomplis donc ton sort ; et lui perçant le flanc
 D'un seul coup de sa corne il l'enlève de terre,
 Et dans les airs soudain pendille le héros ;
 Il pousse un hurlement effrayant de colère,
 Et puis comme une masse il retombe en lambeaux.

FABLE X.

The Elephant and the Bookseller.

 HE man who, with undaunted toils,
Sails unknown seas to unknown foils,
With various wonders feasts his fight :
What stranger wonders does he write !

We read, and, in description, view
Creatures which Adam never knew ;
For, when we risk no contradiction,
It prompts the tongue to deal in fiction.
Those things that startle me or you,
I grant, are strange, yet may be true.
Who doubts that Elephants are found,
For science and for sense renown'd ?
Borri records their strength of parts,
Extent of thought, and skill in arts :
How they perform the law's decrees,
And save the state the hangman's fees ;
And how, by travel, understand
The language of another land.
Let those who question this report,
To Pliny's ancient page resort.
How learn'd was that sagacious breed !
Who now (like them) the Greek can read !

FABLE X.

L'Eléphant et le Libraire.

L'HOMME ardent, au cœur intrépide,
 Qui sur un frêle esquif va chercher l'At-
 lantide,
 De merveilles sans nombre est certes le
 témoin,

Mais à combien d'erreurs ne lâche-t-il pas bride. . .

A beau mentir qui vient de loin!

Nous lisons, nous voyons par lui cent de ces choses

Qu' Ovide n'eut osé dans ses métamorphoses ;

Mais qui ne risque pas la contradiction,

Peut vraiment à cœur joie user la fiction ;

User et abuser n'est-ce pas même chose ?

Et cependant, ici point je ne glose,

Ce qui paraît étrange est quelque fois très vrai,

Cela vint-il du Paraguay !

Qui, par exemple, met en doute

Des Eléphants le savoir, le bon sens,

Borri les loue, et quelque part ajoute

Qu'ils sont intelligents, que mieux que bien des gens

Ils sont profonds penseurs, que même d'aventure

En accomplissant à la fois

Les droits et de l'homme et des lois,

Ils font gagner à la législature,

Quoi de plus beau !

Les honoraires d'un bourreau !!!

Et comme enfin instruits par les voyages

Des pays étrangers, ils parlent les langages,

As one of these, in days of yore,
Rummag'd a shop of learning o'er,
(Not, like our modern dealers, minding
Only the margin's breadth, and binding)
A book his curious eye detains,
Where, with exactest care and pains,
Were ev'ry beast and bird pourtray'd,
That e'er the search of man survey'd ;
Their natures and their pow'rs were writ
With all the pride of human wit.
The page he with attention spread,
And thus remark'd on what he read :—
Man with strong reason is endow'd ;
A beast scarce instinct is allow'd :
But let this author's worth be try'd,
'Tis plain that neither was his guide.
Can he discern the diff'rent natures,
And weigh the pow'r of other creatures,
Who, by the partial work, hath shown
He knows so little of his own ?
How falsely is the spaniel drawn !
Did man from him first learn to fawn ?
A dog proficient in the trade !
He the chief flatt'rer Nature made.
Go Man, the ways of Courts discern ;
You'll find a Spaniel still might learn.

Et de l'humanité font le vivant flambeau !
 Que si l'affertion semble par trop badine,
 Tous mes contradicteurs je les réferre . . . à Pline :
 Que cette race était donc favante . . . Bon Dieu !
 Qui mieux qu'elle aujourd'hui lirait le Grec, l'Hé-
 breu !

Un jour, en ce temps là—c'était chez un libraire
 Qui ne s'inquiétait pas, comme en ce temps vulgaire,
 De la marge d'un livre et de son épaisseur,
 Comme fait aujourd'hui maint et maint éditeur ;
 Un éléphant vit par chance un ouvrage,
 Où l'on trouvait à chaque page,
 Les mœurs, le caractère et l'illustration
 De tous les animaux de la création.

L'Eléphant lit. Tout pensif examine,
 Tourne la page, observe, et puis long-temps rumine :
 L'homme à ce qu'il parait est de haute raison
 Se dit-il. Sans comparaison
 A peine accorde-t-il de l'instinct à la bête,
 Et cependant qu'on jauge la valeur
 De cet auteur,
 Et l'on verra, soit dit, sans être deshonnête,
 Qu'instinct et que raison ont chez lui fait défaut,
 Comme à la cour du roi Pétaud.
 Selon lui l'Espagne fut en l'art des Courbettes
 Son professeur unique. Admirez ces fornettes !
 Un chien couchant, maître flatteur !
 Est-il donc à la cour plus vil adulateur

How can the fox's theft and plunder
Provoke his censure or his wonder?
From courtiers' tricks, and lawyers' arts,
The fox might well improve his parts.
The lion, wolf, and tiger's brood,
He curses for their thirst of blood.
But is not man to man a prey?
Beasts kill for hunger—men for pay!

The Bookseller, who heard him speak,
And saw him turn a page of Greek,
Thought, what a genius have I found!
Then thus address'd with how profound:—

Learn'd Sir, if you'd employ your pen
Against the senseless sons of men,
Or write the History of Siam,
No man is better pay than I am;
Or, since you're learn'd in Greek, let's see
Something against the Trinity.

When wrinkling with a sneer his trunk,
Friend, quoth the Elephant, you're drunk;
Ev'n keep your money, and be wise—
Leave man on man to criticise:
For that you ne'er can want a pen
Among the senseless sons of men.

Que l'homme. Et que de chiens en lui trouvent
leur maître ?
Selon lui le Renard est le roi des voleurs,
Sciemment il oublie avocats, procureurs,
Gens d'affaires, courtiers, en un mot la gent traître ;
Selon lui Tigres, Loups, Lions et Léopards
Sont altérés de sang, font tous de vrais pendards,
Mais l'homme quel est-il ? . . . L'affassin volontaire
De l'homme. Et notez bien que c'est pour un falaire,
Qu'il tuera son semblable,—et non pas pour la faim.

De ce discours en entendant la fin,
Quel génie ai-je là, se dit notre libraire,
Il lit l'Hébreu, le Grec, et le Latin
Pour moi que ne pourrait-il faire ?
Ah ! Monsieur l'Erudit, poursuivit-il tout haut,
Si pour moi vous vouliez employer votre plume
Et me faire un petit volume
Contre l'homme et ses fils, et cela ferve chaud,
Ou bien m'écrire encor la véridique histoire
Et de Siam et de sa gloire ;
Ou me tirer du Grec un tout petit traité
Contre la Trinité ?
J'ai de l'esprit, bien que je sois libraire,
Et si l'argent vous plaît, en vérité,
Nul mieux que moi ne peut vous satisfaire.

Vous êtes gris l'ami, repartit l'Eléphant,
D'un ris moqueur, en recroquevillant
Sa trompe,
Conservez votre argent ; car si je ne me trompe,
Et ceci soit dit entre nous ;
L'homme saura toujours houspiller son semblable :

They, unprovok'd, will court the fray ;
 Envy's a sharper spur than pay.
 No author ever spar'd a brother ;
 Wits are game-cocks to one another.

FABLE XI.

The Peacock, the Turkey, and the Goose.



N beauty faults conspicuous grow ;
 The smallest speck is seen on snow.

As near a barn, by hunger led,
 A Peacock with the poultry fed,
 All view'd him with an envious eye,
 And mock'd his gaudy pageantry ;
 He, conscious of superior merit,
 Contemns their base reviling spirit,
 His state and dignity assumes,
 And to the sun displays his plumes,
 Which, like the heav'n's o'erarching skies,
 Are spangled with a thousand eyes.
 The circling rays, and varied light,
 At once confound their dazzled sight.
 On every tongue detraction burns,
 And malice prompts their spleen by turns.
 Mark with what insolence and pride
 The creature takes his haughty stride !

L'envie est une encre admirable,
 Indélébile, alors qu'entre des doigts jaloux,
 Elle démolit d'un confrère,
 Ou l'œuvre, ou bien le caractère.

FABLE XI.

Le Paon, le Dindon, et l'Oie.



BEAUTÉ n'a pas talisman qui protège,
 Pour rendre invisible un défaut :
 Non, bien s'en faut, car le plus lourd
 pataud
 Apperçoit un point sur la neige.

Près d'une grange, en un basse cour
 Amené par la faim, un Paon piquait grenaille,
 Avec poules, poulets, et toute la volaille
 Qui de la ferme habitait le séjour.
 Tous le voyaient avec un œil d'envie,
 Et se moquaient de son royal manteau.
 Lui, sachant sa valeur, en son âme ravie
 Trouvait plaisir plus grand à se poser en beau.
 Aussi tandis qu'ils font la moue,
 Majestueusement lui de faire la roue.
 Son plumage au soleil resplendit radieux,
 Et leur éblouit l'œil comme un rayon des cieux.
 Mais l'œil hors de combat, il leur reste la langue . . .
 Maître Dindon ainsi commence la harangue :
 Dieu qu'il est vain, dit-il, quel orgueilleux oiseau !
 C'est à vous échauffer la bile !

The Turkey cries. Can spleen contain?
 Sure never bird was half so vain!
 But were intrinsic merit seen,
 We Turkeys have the whiter skin.
 From tongue to tongue they caught abuse;
 And next was heard the hissing Goose.
 What hideous legs! what filthy claws!
 I scorn to censure little flaws.
 Then what a horrid squalling throat!
 Ev'n owls are frightened at the note.

True, those are faults, the Peacock cries—
 My scream, my thanks, you may despise;
 But such blind critics rail in vain:
 What! overlook my radiant train!
 Know, did my legs (your scorn and sport)
 The Turkey or the Goose support,
 And did ye scream with harsher sound,
 Those faults in you had ne'er been found:
 To all apparent beauties blind,
 Each blemish strikes an envious mind.
 Thus, in assemblies, have I seen
 A nymph, of brightest charms and mien,
 Wake envy in each ugly face;
 And buzzing scandal fills the place.

Etale ton habit ! La doublure, imbécile,
Est, et restera noire . . . et blanche est notre peau !

A ce méchant propos dame Oie
D'ajouter en sifflant : voyez donc, mes amis,
Et sa jambe et son pied ; au tour on les a mis,
Mais patatras, fans doute la courroie
S'est cassée en courant, il est resté pied-bot ;
Puis écoutez le son qui sort de son goulot !
Est-il rien de plus laid, de plus abominable ?
Le hibou même a peur de ce cri déplorable.

Ce sont là des défauts, c'est vrai, reprit le Paon,
Je livre à vos dédains mes fuseaux et ma patte,
Et ma voix qui ressemble assez au cri de chatte,
Mais pourquoi mépriser mon magnifique écran ?
Mes jambes, sachez-le, soutiendraient Dindon, Oie,
Vous feriez tous les deux ces cris d'oiseau de proie ;

Que ces défauts, en vérité,
Vous pourriez les porter avec impunité.
Aveugle à la beauté, même la plus visible
L'esprit d'un envieux met son attention
A mettre au jour chaque imperfection,
Jamais à la justice il ne fera sensible.

Ainsi j'ai vu dans les salons
Une nymphe à la fois modeste et gracieuse,
De la laideur éveiller les frélons,
Et passer tour-à-tour sous leur langue moqueuse.

FABLE XII.

Cupid, Hymen, and Plutus.

AS Cupid, in Cythera's grove,
 Employ'd the leffer powers of love,
 Some shape the bow, or fit the string;
 Some give the taper shaft its wing,
 Or turn the polish'd quiver's mould,
 Or head the darts with temper'd gold.

Amidst their toil and various care,
 Thus Hymen, with assuming air,
 Address'd the God:—Thou purblind chit,
 Of awkward and ill-judging wit,
 If matches are not better made,
 At once I must forswear my trade.
 You send me such ill-coupled folks,
 That 'tis a shame to sell them yokes.
 They squabble for a pin, a feather,
 And wonder how they came together.
 The husband's fullen, dogged, shy;
 The wife grows flippant in reply.
 He loves command and due restriction,
 And she as well likes contradiction:
 She never slavishly submits—
 She'll have her will, or have her fits.
 He this way tugs, she t'other draws:
 The man grows jealous, and with cause.

FABLE XII.

Cupidon, l'Hymen, et Plutus.

DANS les frais bosquets de Cythère,
 Tandis que Cupidon enseignait aux amours
 Aux uns à former l'arc, aux autres à
 parfaire

La flèche ou le carquois, ses dards et ses atours,
 Survint l'Hymen, qui, jaune de colère,
 Au Dieu d'un ton tranchant adressa ce discours :—

Holà ! petit babouin de myope,
 Bambin des Dieux, Dieu des bam-
 bins,

Vite laisse là ton échoppe
 Et tes maudits petits gamins,

Et puis caufons. Sais-tu vraiment, dis, petit drôle,

Que je joue un si triste rôle,
 Que je renonce à mon métier
 S'il ne fort de ton atelier
 Marchandise mieux outillée ?
 Parmi l'espèce corbeillée

Que tu me fais passer, il se trouve des gens
 Accouplés, assortis en dépit du bon sens ;
 Ils se chamaillent pour une épingle, une plume,
 Et puis de s'étonner que sur si laide enclume
 On ait rivé leurs fers, on ait forgé leurs nœuds.
 Le mari c'est bourru, têtù, capricieux,

• La femme donne de la langue,

Nothing can save him but divorce ;
And here the wife complies of course.

When, says the Boy, had I to do
With either your affairs or you ?
I never idly spend my darts ;
You trade in mercenary hearts.
For settlements the lawyer's fee'd :
Is my hand witness to the deed ?
If they like cat and dog agree,
Go rail at Plutus, not at me !

Plutus appear'd, and said, 'Tis true,
In marriage gold is all their view :
They seek not beauty, wit, or sense ;
And love is seldom the pretence.
All offer incense at my shrine,
And I alone the bargain sign.

Et de vinaigre pur arrose sa harangue ;
 Lui voudrait commander, et n'obéir jamais ;
 Elle tout contrôler, ne faire qu' à sa tête,
 Ou l'attaque de nerfs, les fi, les car, les mais
 Sont là comme un vrai trouble-fête
 Pour tout abasourdir.

Tant que l'époux devient jaloux, et non sans cause,
 Et veut à tout prix en finir.

Sur ce, l'homme de loi tout-à-coup s'interpose,
 Et le divorce enfin d'avoir son cours,
 Car sur ce point, femme consent toujours.

Pourquoi venir me chanter pouilles,
 Dit Cupidon, vous êtes fou, mon cher,
 Suis-je pour quelque chose en vos nombreuses brouilles ?
 Non, de par Jupiter !

Courtier-marron de cœurs tout mercenaires,
 Vous, vous en trafiquez, ce font là vos affaires ;
 Et tous vos dresseurs de contrats,
 Tous vos plats-pieds, vos avocats,
 Marchands de chair humaine, y trouvent leurs salaires.
 Me voyez-vous signer ces beaux certificats ?
 Et si le mariage est un affreux calvaire,
 Si vos conjoints sont comme chiens et chats,
 Ai-je allumé cette flamme usuraire ?
 Agonisez Plutus, si vous voulez, pas moi.


C'est vrai ! reprend Plutus, c'est vrai de par ma foi !

 Ils ne cherchent en mariage
 Ni bon sens, ni raison ; d'esprit pas d'avantage,
 Ni de beauté non plus ; d'amour bien moins encor,
 Mais l'objet de leurs vœux c'est l'or, et toujours l'or.
 Ils offrent leur encens seulement sur ma châtse,

How can Belinda blame her fate?
 She only ask'd a great estate.
 Doris was rich enough, 'tis true :
 Her Lord must give her title too.
 And ev'ry man, or rich or poor,
 A fortune asks, and asks no more.
 Av'rice, whatever shape it bears,
 Must still be coupled with its cares.

FABLE XIII.

The Tame Stag.

S a young Stag the thicket past,
 The branches held his antlers fast :
 A clown, who saw the captive hung,
 Across the horns his halter flung.
 Now safely hamper'd in the cord,
 He bore the present to his lord.
 His lord was pleas'd ; as was the clown,
 When he was tipp'd with half-a-crown.
 The Stag was brought before his wife ;
 The tender lady begg'd his life.
 How sleek's the skin ! how speck'd like ermine !
 Sure never creature was so charming !

Je signe leurs contrats, ou plutôt leurs marchés.
 Mais que voulez-vous que j'y fasse ?
 Ne fuis pour rien dans leurs péchés.
 De son malheureux sort que peut dire Bélinde ?
 Elle a voulu tous les trésors de l'Inde !
 Doris était assez riche, il est vrai pour deux,
 Elle a voulu d'un Lord le titre ambitieux !
 Chaque homme enfin ou près ou loin d'un
 trône,
 D'une très forte dot me demande l'aumône ;
 Or, l'avarice est un défaut
 Qui fait ménage avec les fous aussitôt !

FABLE XIII.

Le Cerf Apprivoisé.

UN jeune Cerf errait à travers les brouffailles,
 Soudain comme par des tenailles
 Il fut arrêté par ses bois ;
 Un manant qui le vit pantois
 En eut bientôt fait la capture.
 Il le conduisit d'aventure
 A son seigneur le châtelain,
 Qui pour prix du cadeau, lui fit don d'un pour boire ;
 Ce dont le rustre, on peut le croire
 Se montra fort content. Notre Cerf fut soudain
 Mené devant la dame châtelaine,
 Elle était belle, elle avait l'âme humaine,
 Elle admira beaucoup le gentil animal,
 Et puis obtint qu'on ne lui fit pas mal.

At first, within the yard confin'd,
He flies and hides from all mankind ;
Now bolder grown, with fix'd amaze,
And distant awe, presumes to gaze,
Munches the linen on the lines,
And on a hood or apron dines :
He steals my little master's bread,
Follows the servants to be fed ;
Nearer and nearer now he stands,
To feel the praise of patting hands ;
Examines ev'ry fist for meat,
And, though repuls'd, disdains retreat ;
Attacks again with levell'd horns,
And man, that was his terror, scorns.

Such is the country maiden's fright,
When first a red-coat is in fight ;
Behind the door she hides her face ;
Next time at distance eyes the lace.
She now can all his terrors stand,
Nor from his squeeze withdraws her hand ;
She plays familiar in his arms,
And ev'ry soldier hath his charms.
From tent to tent she spreads her flame ;
For custom conquers fear and shame.

Enfermé dans la cour, mais sans aucune attache
Il fuit d'abord, dans tous les coins se cache,
Puis enhardi par un aimable accueil
Timide encore il risque un œil :
Il grignotte le linge étendu sur la corde,
Et sans pitié,
Dîne d'un capuchon, ou bien d'un tablier.
Il se plaît à chipper le pain de l'écolier,
De l'écolier son jeune maître,
Et fuit le dormeur dès qu'il le voit paraître ;
Chaque jour par degrés s'approche de plus près,
Et pour une caresse à la voix vient exprès.
Puis flaire chaque main en quête de pâture,
Et s'il est repoussé fait feu de son armure ;
Et l'homme son fléau jadis
Devient l'objet de son mépris.

Ainsi fait jeune villageoise,
Quand à ses yeux d'abord s'offre un soldat ;
Elle se cache la fournoise
Avec la finesse du chat ;
La fois d'après on s'apprivoise,
On risque un œil sur le galon ;
Enfin on devient plus courtoise,
On regarde cet Apollon,
On le regarde sans alarmes,
On ne retire pas sa main,
Car l'uniforme a tant de charmes ;
Et puis l'on se dit : A demain !
Et de toutes, c'est là l'histoire,
Et la pudeur s'éteint dans les bras de la gloire !

FABLE XIV.

The Monkey who had seen the World.



MONKEY, to reform the times,
 Resolv'd to visit foreign climes ;
 For men in distant regions roam,
 To bring politer manners home.

So forth he fares, all toil defies ;
 Misfortune serves to make us wise.

At length the treach'rous snare was laid :
 Poor Pug was caught, to town convey'd ;
 There fold. How envied was his doom,
 Made captive in a lady's room !
 Proud as a lover of his chains,
 He day by day her favour gains.
 Whene'er the duty of the day
 The toilet calls, with mimic play
 He twirls her knots, he cracks her fan,
 Like any other gentleman.
 In visits, too, his parts and wit,
 When jests grew dull, were sure to hit.
 Proud with applause, he thought his mind
 In ev'ry courtly art refin'd ;
 Like Orpheus, burnt with public zeal,
 To civilize the monkey weal :
 So watch'd occasion, broke his chain,
 And fought his native woods again.

FABLE XIV.

Le Singe qui a voyagé de par le Monde.

UN Singe ambitieux d'être réformateur,
 Résolument de courir le monde,
 Car il savait que l'homme voyageur
 Revient chez lui doué de science profonde.
 Le voilà donc parti, se moquant des fous,
 Qu'apporte avec lui long voyage,
 Car il savait encor le dicton que voici :
 De mécompte en mécompte un homme devient sage.

Mais dans ce monde il n'est qu'heur et
 malheur ;

Au piège pris Jocko fut conduit à la ville,
 Vendu comme Joseph ; comme lui par bonheur
 Au boudoir d'une dame il trouva domicile.

Comme un amant fier de ses fers,
 Pour mieux gagner son cœur, par ses talents divers
 Il fut se faire aimer. Admis à sa toilette
 Il joue avec ses nœuds, et comme un beau muguet
 Casse son éventail, chiffonne l'aiguillette,
 Et de l'impunité semble avoir le brevet.
 Introduit au salon au moment des visites,
 Si tombe par hazard la conversation,
 Il fait faire admirer son esprit, ses mérites,
 Et fait toujours sensation.

Gâté tout à la fois de bonbons de louanges,
 Comme Orphée il se crut génie omnipotent
 A civiliser compétent ;

The hairy fylvans round him prefs,
 Astonish'd at his strut and drefs.
 Some praise his fleeve, and others gloat
 Upon his rich embroider'd coat;
 His dapper periwig commending,
 With the black tail behind depending;
 His powder'd back, above, below,
 Like hoary frost or fleecy fnow;
 But all, with envy and defire,
 His flutt'ring foulder-knot admire.

Hear, and improve, he pertly cries;
 I come to make a nation wife.
 Weigh your own worth; fupport your place—
 The next in rank to human race.
 In cities long I pafs'd my days,
 Convers'd with men, and learn'd their ways.
 Their drefs, their courtly manners, fee;
 Reform your ftate, and copy me.
 Seek ye to thrive? in flatt'ry deal;
 Your fcorn, your hate, with that conceal.
 Seem only to regard your friends,
 But ufe them for your private ends.
 Stint not to truth the flow of wit;
 Be prompt to lie where'er 'tis fit!
 Bend all your force to fpatter merit;
 Scandal is converfation's fpirit.
 Boldly to everything pretend,
 And men your talents fhall commend.
 I knew the great. Obferve me right;

Donc fortant de ses fers, comme on sort de ses langes,
 Un beau matin
 Vers sa forêt natale il reprit son chemin.

Les fylvains chevelus de surprise en surprise
 Marchent en le voyant ;—ils admirent sa mise,
 Son juste-au-corps si richement brodé,
 Sa perruque à frimats, et son air décidé,
 Et puis sa jambe et ses blanches manchettes
 Et son épaule aux belles aiguillettes.

Oyez tous, oyez tous, dit notre Orang-outang,
 Et notre nation par moi deviendra sage,
 Pesez votre valeur, tenez bien votre rang,
 Car l'homme est fait à votre image ;
 J'ai, voyez-vous, long-temps habité les cités,
 J'ai des hommes appris la blague, et le langage,
 Mes habits pour leur coupe ont tous été cités,
 Je suis le D'Orsay de cet âge.
Dunque réformez-vous ; en tout imitez-moi !
 Voulez-vous prospérer ? Vite la flatterie,
 Cachez votre mépris sous la cajolerie,
 Jamais pour vos amis ne foyez en émoi,
 Mais ayez soin pour eux d'affecter un grand zèle ;
 Vous mangerez par là plutôt à leur écuelle ;
 Soyez prompts à mentir, si c'est votre intérêt,
 Lancez la calomnie, avec elle l'on plait ;
 Avec air d'innocence abîmez le mérite,
 C'est pain béni, c'est eau bénite ;
 Sachez à tout prétendre effrontément,

So shall you grow, like man, polite.

He spoke, and bow'd. With mutt'ring jaws
The wond'ring circle grinn'd applause.

Now, warm'd with malice, envy, spite,
Their most obliging friends they bite ;
And, fond to copy human ways,
Practise new mischiefs all their days.

Thus the dull lad, too tall for school,
With travel finishes the fool ;
Studious of ev'ry coxcomb's airs,
He drinks, games, dresses, whores, and swears ;
O'erlooks with scorn all virtuous arts,
For vice is fitted to his parts.

FABLE XV.

The Philosopher and the Pheasants.



HE Sage, awak'd at early day,
Thro' the deep forest took his way :
Drawn by the music of the groves,
Along the winding gloom he roves :
From tree to tree the warbling throats
Prolong the sweet alternate notes.
But where he pass'd he terror threw—
The song broke short, the warblers flew ;
The thrushes chatter'd with affright,

Et les hommes alors loueront votre talent ;
 Moi, j'ai connus les grands et le grand monde,
 Suivez ce qui je dis—honne soit qui me fronde !

Il dit et salua. L'auditoire attentif
 Cria bravo ! d'un air admiratif.

Depuis ce temps les Singes et leur race
 Et mordent leurs amis, et font laide grimace,
 N'employant qu'à de méchants tours
 Leur esprit—et ce tous les jours.

Tel ce jeune nigaud, trop âgé pour l'école,
 Va chercher la sottise en un monde frivole.
 A Paris comme à Rome il feint chaque fat,
 Il boit, joue et s'habille, apprenti scélérat,
 Affecte du mépris pour le bon et l'utile,
 Pour devenir enfin un héros . . . de Mabilles !

FABLE XV.

Le Philosophe et les Faisans.

UN sage s'éveillant à la pointe du jour,
 A travers les bois d'alentour
 Prit son chemin, séduit par la douce mu-
 fique

Qui des bosquets voisins s'échappait en cantique,
 Il erre sous l'ombrage, et sous les aliziers
 D'arbre en arbre, il entend de ravissants gosiers,
 Mais las ! dès qu'il approche, adieu la bucolique,
 Le chant s'arrête court, dans les azéroliers

And nightingales abhorr'd his fight ;
 All animals before him ran,
 To shun the hateful fight of man.

Whence is this dread of ev'ry creature ?
 Fly they our figure or our nature ?

As thus he walk'd in musing thought,
 His ear imperfect accents caught :
 With cautious steps he nearer drew,
 By the thick shade conceal'd from view.
 High on the branch a Pheasant stood,
 Around her all her list'ning brood :
 Proud of the blessings of her nest,
 She thus a mother's care exprest :—
 No dangers here shall circumvent ;
 Within the woods enjoy content.
 Sooner the hawk or vulture trust
 Than man—of animals the worst !
 In him ingratitude you find,
 A vice peculiar to the kind.
 The sheep, whose annual fleece is dy'd,
 To guard his health and serve his pride,
 Forc'd from his fold and native plain,
 Is in the cruel shambles slain.
 The swarms, who, with industrious skill,
 His hives with wax and honey fill,
 In vain whole summer days employ'd ;
 Their stores are sold, their race destroy'd !
 What tribute from the goose is paid !
 Does not her wing all science aid ?
 Does it not lovers' hearts explain,

Avec effroi font silence les grives,
 Les Rossignols sur leurs ailes craintives
 Fendent l'air, et les animaux
 De fuir à son aspect, comme on fuit les fléaux.

D'où provient cet effroi de chaque créature,
 Est-ce nous que l'on fuit ou bien notre nature ?

Comme il marchait en ruminant ainsi,
 Son oreille surprit des sons couci-couci,
 D'un pas de loup de plus près il s'ap-
 proche,
 Caché par l'ombre d'une roche.

Une Poule Faisande était perchée au haut
 D'une branche—autour d'elle écoutait sa couvée :
 Elle fière des fruits de sa couche—aussitôt

De dire : A temps, vrai, je suis arrivée
 Pour vous donner à tous un salutaire avis :
 C'est de craindre bien moins tous les oiseaux de proie
 Eperviers ou vautours que l'homme. Dans sa voie

Qui se trouve est bientôt occis ;
 Car l'homme, croyez-le, j'en ai la certitude,
 Est un monstre d'ingratitude.

Exemple :—La Brebis dont la chaude toison,
 Est teinte chaque année, et donnée à foison
 Pour soigner sa santé, pour faire sa parure,
 Est livrée aux bouchers, à ces vils assassins,
 Pour égayer chacun de ses festins.

Et ces nombreux effaims d'abeilles,
 Ce fruit de leur labour, merveille des merveilles !
 L'homme est là qui vient le guigner
 Afin plus tard de l'empoigner.
 Et remarquez le tribut que dame Oie

And drudge to raise the merchant's gain?
 What now rewards this gen'ral use?
 He takes the quills, and eats the goose!—
 Man, then, avoid; detest his ways;
 So safety shall prolong your days.
 When services are thus acquitted,
 Be sure we Pheasants must be spitted.

FABLE XVI.

The Pin and the Needle.


PIN, who long had serv'd a beauty,
 Proficient in the toilet's duty,
 Had form'd her sleeve, confin'd her hair,
 Or giv'n her knot a smarter air,
 Now nearest to her heart was plac'd,
 Now in her manteau's tail disgrac'd;
 But could she partial Fortune blame,
 Who saw her lovers serv'd the same?

At length, from all her honours cast,
 Through various turns of life she past;
 Now glitter'd on a tailor's arm;

Paye à ces animaux de proie.
 Sa plume fert à leurs travaux,
 Elle augmente le gain de leurs hommes d'affaires,
 Leurs amours sont ses tributaires,
 D'un bout du monde à l'autre elle sert de signaux ;
 De ces nombreux bienfaits quelle est la récompense ?
 J'en frémis quand j'y pense . . .
 Cet être malfaisant
 L'homme, arrache la plume, et puis il mange l'oie ;
 Sachez donc vous garer, pour toujours de sa voie,
 Ou votre sort ne ferait pas plaisant ;
 Vous tâteriez du tourne-broche,
 Et seriez tous par lui mis un jour à la broche.

FABLE XVI.

L'Épingle et l'Aiguille.


 NE Épingle long-temps avait près d'une
 belle
 Fait un service actif, tantôt fermant fidèle
 Sa gorgerette, ou bien enchaînant ses
 cheveux,
 Ou donnant galant tour au plus beau de ses nœuds.
 Près de son cœur tantôt placée,
 A tenir son manteau d'autrefois abaissée,
 Mais point ne se plaignant jamais d'un tel dédain,
 Les amants de la belle ayant même destin.

De tous honneurs à la fin dépouillée,
 Elle éprouva les caprices du fort ;
 Sur le bras d'un tailleur tantôt agenouillée,

Now kept a beggar's infant warm ;
 Now, rang'd within a miser's coat,
 Contributes to his yearly groat ;
 Now, rais'd again from low approach,
 She visits in the doctor's coach :
 Here, there, by various fortune toft,
 At last in Gresham Hall was loft.
 Charm'd with the wonders of the show,
 On ev'ry side, above, below,
 She now of this or that inquires,
 What least was understood admires.
 'Tis plain each thing so struck her mind,
 Her head's of virtuoso kind.

And, pray, what's this, and this, dear Sir ?
 A Needle, says the interpreter.
 She knew the name. And thus the fool
 Address'd her as a tailor's tool :—
 A Needle with that filthy stone
 Quite idle, all with rust o'ergrown !
 You better might employ your parts,
 And aid the sempstrefs in her arts.
 But tell me how the friendship grew
 Between that paltry flint and you.

Friend, says the Needle, cease to blame ;
 I follow real worth and fame.
 Know'st thou the loadstone's power and art,
 That virtue virtues can impart ?
 Of all his talents I partake ;
 Who, then, can such a friend forsake ?
 'Tis I direct the pilot's hand
 To shun the rocks and treach'rous sand ;

Ou fermant le maillot du marmot qui s'endort.
 Puis enclofée avec foin dans l'habit d'un avare,
 Elle cache les fous que le ladre accapare ;
 Puis d'un auffi bas lieu relevée à la fin,
 La voilà qui voyage avec un médecin,
 De ci, de là, tant qu'un jour à la brune
 Elle fe trouve, et ce, par fa fortune
 A Gresham-Hall. C'était galas :
 Elle voit, interroge, admire à chaque pas,
 S'extafiant fur telle ou telle chofe,
 Etd'autant mieux qu'elle comprenait moins.
 Pour fon esprit trop forte était la dofe,
 La tête lui tournait. Voilà que néanmoins :—

Dites, mon bon Monsieur, quelle eft cette vétille ?
 C'est, dit l'interrogé, ce qu'on nomme une aiguille.
 Elle la connoiffait, mais de nom feulement,
 Comme outil de tailleur ; donc madame la fotte
 Lui porte foudain cette botte
 Affez malencontreufement :
 Une aiguille accouplée à ce morceau de pierre,
 Toute oifive, rouillée . . . Ah ! ça la couturière ;
 Comment voit-elle, mon bijou,
 Votre union avec ce gros vilain caillou ?

Amie, a dit l'aiguille, à la valeur réelle,
 Je fais m'agripper moi, cefse de me blâmer ;
 De l'aimant connois-tu la vertu, dis, ma belle,
 Connois-tu le pouvoir qu'il fait faire imprimer ?
 Connois-tu tout le bien dont fans cefse il nous dote ?
 Je fuis fière d'un tel ami,
 Car dans tous fes bienfaits moi je fuis à demi.
 Je conduis la main du pilote,

By me the distant world is known,
 And either India is our own.
 Had I with milliners been bred,
 What had I been? The guide of thread,
 And drudg'd as vulgar Needles do,
 Of no more consequence than you.

FABLE XVII.

The Shepherd's Dog and the Wolf.

WOLF, with hunger fierce and bold,
 Ravag'd the plains, and thinn'd the fold:
 Deep in the wood secure he lay,
 The thefts of night regal'd the day.
 In vain the shepherd's wakeful care
 Had spread the toils, and watched the snare:
 In vain the dog pursu'd his pace;
 The fleet robber mock'd the chase.

As Lightfoot rang'd the forest round,
 By chance his foe's retreat he found.
 Let us awhile the war suspend,
 And reason as from friend to friend.
 A truce! replies the Wolf. 'Tis done!
 The Dog the parley thus begun:—

How can that strong intrepid mind

Pour éviter un écueil ennemi ;
 Je suis, en un mot, la bouffole
 Qui fans danger rend voisin chaque pôle :
 Si le sort m'eut fait naître au sein d'un atelier
 De modistes, de couturières
 Je n'eusse été—qu' obscur gagne denier,
 Tout comme toi—sur les deux hémisphères
 Je règne—et j'ai pour moi l'univers tout entier.

FABLE XVII.

Le Chien de Berger, et le Loup.

UN Loup quidam et féroce et vorace,
 D'un troupeau décimait la race,
 Et dans le fond des bois trouvant un fûr
 réduit,
 Se régalaît le jour du butin fait la nuit.
 Du Berger, de son Chien l'active surveillance
 N'y pouvaient rien ; le Loup faisait bom-
 bance
 Se moquant à la fois du Chien et du Berger.

Un jour cependant Pied léger
 (C'était le nom du Chien) dénicha le repaire
 Du Loup. Voyons un peu, ça, suspendons la guerre,
 Dit-il—pour un instant cessons d'être ennemis,
 Et raisonnons comme deux bons amis,
 Si je ne fais un rêve,
 Tu voudrais une trêve,
 A dit le Loup—tope-là ; je veux bien.
 Alors ainsi parla le Chien :—

Comment comme le tien un esprit intrépide,

Attack a weak defenceless kind?
 Those jaws should prey on nobler food,
 And drink the boar's and lion's blood.
 Great souls with gen'rous pity melt,
 Which coward tyrants never felt.
 How harmless is our fleecy care!
 Be brave, and let thy mercy spare.

Friend, says the Wolf, the matter weigh:
 Nature designed us beasts of prey;
 As such, when hunger finds a treat,
 'Tis necessary wolves should eat.
 If, mindful of the bleating weal,
 Thy bosom burn with real zeal;
 Hence, and thy tyrant lord beseech;
 To him repeat the moving speech.
 A wolf eats sheep but now and then;
 Ten thousands are devour'd by men!
 An open foe may prove a curse,
 But a pretended friend is worse.

FABLE XVIII.

The Painter who pleased nobody and everybody.

BEST men suspect your tale untrue,
 Keep probability in view:
 The trav'ler, leaping o'er those bounds,
 The credit of his book confounds.
 Who with his tongue hath armies routed,
 Makes e'en his real courage doubted.

Peut-il donc attaquer espèce si stupide ?
 Des crocs comme tes crocs devraient du fanglier,
 Ouvrir la jugulaire, et c'est t'humilier
 Que de chercher si bas en ta sauvage joie,
 De mes pauvres tondus à faire ainsi ta proie ;
 Les tyrans sont poltrons, aussi bien qu'oppresses,
 Sois bon ; compassion est vertu des grands cœurs.

Ecoute, dit le Loup, et pèse bien ma glose :

Il n'est aucun effet sans cause.

Nature nous a fait des mangeurs fort gloutons,
 Voilà pourquoi, mon vieux, nous aimons les moutons ;
 Mais si tu veux plaider pour la race bélante,
 Porte à ton maître aussi ta parole émouvante ;

Dis-lui qu'un Loup peut bien croquer
 parfois

Quelques brebis, quand l'homme en égorge à la fois,
 Et sans qu'il s'en repente,
 Et centaine et millier. Mieux vaut franc ennemi
 Qu'un faux et qu'un perfide ami.

FABLE XVIII.

Le Peintre qui ne contentait personne, et qui contenta tout le monde.



VOULEZ-vous empaumer le Public et son
 père ?

Ayez toujours pour vous les probabilités,
 De ce point de départ lancez vos vérités ;
 Ce fera bien, vous ferez sûr de plaire.

Celui qui de sa langue enfonce un escadron

But flatt'ry never seems absurd—
 The flatter'd always take your word :
 Impossibilities seem just ;
 They take the strongest praise on trust.
 Hyperboles, tho' ne'er so great,
 Will still come short of self-conceit.

So very like a Painter drew,
 That ev'ry eye the picture knew ;
 He hit complexion, feature, air,
 So just, that life itself was there.
 No flatt'ry with his colours laid,
 No bloom restor'd the faded maid :
 He gave each muscle all its strength—
 The mouth, the chin, the nose's length,
 His honest pencil touch'd with truth,
 And mark'd the date of age and youth.

He lost his friends, his practice fail'd ;
 Truth should not always be reveal'd :
 In dusty piles his pictures lay,
 For no one sent the second pay.
 Two bustos, fraught with ev'ry grace,
 A Venus' and Apollo's face,
 He plac'd in view : resolv'd to please
 Whoever sat, he drew from these,

Ne gagne à ce haut fait que le nom d'un poltron.
 Mais c'est bien différent de cette effronterie
 Que dans le monde on nomme flatterie ;
 La gent flattée, elle vous prend au mot,
 Elle endosse à crédit la louange d'un sot,
 En son honneur et gloire enflez donc l'hyperbole,
 Elle aura soin de n'en perdre une obole.

Il existait un peintre Est-ce à Londres à
 Paris ?

Ne vous le dirai pas ; n'importe, je poursuis,
 Qui faisait des portraits si parfaits, si fidèles,
 Que chacun à l'instant eut nommé les modèles.
 Il vous rendait le teint, l'air de tête, les traits
 Tellement justes que la vie y vivait ; — Mais
 Mêlée à ses couleurs aucune flatterie
 Ne venait raviver vieille fille flétrie :
 A chaque muscle il donnait sa vigueur,
 A chaque bouche il donnait sa largeur,
 Son honnête pinceau faisait loucher les louches,
 Il indiquait du nez et longueur et grosseur,
 Du seul vrai sa palette osant donner les touches,
 Disait en dépit des cancans,
 La qualité des gens, le nombre de leurs ans.

Or toute vérité n'est pas bonne à peindre ;
 Il avait le talent, mais non le savoir faire.
 Il perdit ses clients, et ses fameux portraits
 Restèrent impayés, il en fut pour ses frais.
 Pour réparer cette avarie,
 Notre peintre soudain changea de batterie.
 A la place d'honneur il mit dans son salon
 Deux bustes sans défaut, la Vénus, l'Apollon,

From these corrected ev'ry feature,
And spirited each awkward creature.

All things were set; the hour was come;
His palette ready o'er his thumb;
My Lord appear'd; and, seated right,
In proper attitude and light,
The Painter look'd, he sketch'd the piece,
Then dipp'd his pencil, talk'd of Greece,
Of Titian's tints, of Guido's air:
Those eyes, my Lord, the spirit there
Might well a Raphael's hand require
To give them all their native fire;
The features, fraught with sense and wit,
You'll grant, are very hard to hit;
But yet with patience you shall view
As much as paint and art can do.

Observe the work. My Lord reply'd,
Till now I thought my mouth was wide;
Besides, my nose is somewhat long;
Dear Sir, for me 'tis far too young.

Oh! pardon me, the Artist cry'd;
In this we Painters must decide.
The piece e'en common eyes must strike—
I warrant it extremely like.

My Lord examin'd it anew;
No looking-glass seem'd half so true.

Puis cette fois bien résolu de plaire
 Il deffina d'après ces bustes le client,
 Arrangeant, corrigeant toujours falsifiant,
 Mais de manière à fatifaire.

La mise en scène est faite. On frappe. C'est Milord,
 On le reçoit avec un gracieux abord,
 Puis on le fait asseoir dans un jour favorable.
 Le peintre fait l'esquisse . . Admirable ! Admirable !
 Dit-il en jouant du pinceau,
 Votre profil est grec, Milord, il est fort beau !
 Titien eut voulu vous avoir pour modèle,
 Quel merveilleux portrait eut fait de vous Apelle !
 Vous avez là des mains dignes d'un Raphael,
 Et vous avez un regard tel
 Qu'au Jupiter Tonnant l'eut donné Michel-Ange,
 Pourtant votre sourire est tout-à-fait d'un ange.
 Ces traits pleins de bon sens, et surtout pleins d'esprit
 C'est, vous en conviendrez, à toucher difficile,
 Mais avec la couleur ou arrive au zénith
 Et poser aussi bien rend ma tâche facile.

Regardez mon travail.—Milord de s'écrier :
 Jusqu'ici j'avais cru que ma bouche était large ;
 Puis mon nez est trop long, il dégénère en charge ;
 Vous m'avez fait trop jeune —Ah ! j'ose vous
 prier

Milord, d'être un peu moins modeste,
 Dit l'artiste à son tour Milord, en tout l'excès
 Est un défaut.—Ce portrait, je l'atteste,
 Très ressemblant, aura le plus grand des succès.
 De nouveau Milord examine,

A Lady came ; with borrow'd grace
 He from his Venus form'd her face.
 Her lover prais'd the painter's art—
 So like the picture in his heart !
 To ev'ry age some charm he lent ;
 E'en beauties were almost content.

Thro' all the town his art they prais'd ;
 His custom grew, his price was rais'd.
 Had he the real likenefs shown,
 Would any man the picture own ?
 But when thus happily he wrought,
 Each found the likenefs in his thought.

FABLE XIX.

The Lion and the Cub.

HOW fond are men of rule and place,
 Who court it from the mean and base !
 These cannot bear an equal nigh,
 But from superior merit fly.

They love the cellar's vulgar joke,
 And lose their hours in ale and smoke ;
 There o'er some petty club preside—
 So poor, so paltry is their pride ;
 Nay, e'en with fools whole nights will fit,
 In hopes to be supreme in wit.
 If these can read, to these I write,
 To set their worth in truest light.

Et finit par trouver qu'il a fort bonne mine,

Vint une Dame. Il prit de sa Vénus
 Les plus charmants attraits, en dota sa figure,
 L'amant survint qui broda par dessus,
 On ne pouvait, dit-il, mieux rendre la nature.
 Bref à chaque âge il donna quelque attrait,
 Fit la beauté plus belle, et rendit beau le laid.

On goûta fort son art à la cour à la ville,
 La foule arriva vite, et son prix s'augmenta ;
 Il acquit du renom, plus un beau domicile
 Qu'il n'eut certe pas en sans son meâ culpâ.

FABLE XIX.

Le Lion et le Lionceau.

L faut bien désirer dominer, gouverner,
 Il faut avoir bien soif de faveurs et de
 places,
 Pour humblement solliciter des grâces
 De gens vils—et pouvoir près d'eux s'acoquiner ;
 Car ces protecteurs émérites
 Détestent un égal, n'aiment que parasites.
 Tous les mots au gros sel d'un affreux cabaret
 Parmi la pipe et l'*ale* ont pour eux doux fumet ;
 Voyez les présider un club de bas étage,
 Et là se pavaner et faire du parlage,
 Ils passeront leur nuit dans un hideux tripot,
 Dans l'espoir de primer par l'esprit un plus sot ;

A Lion Cub, of fordid mind,
 Avoided all the lion kind ;
 Fond of applause, he sought the feasts
 Of vulgar and ignoble beasts ;
 With asses all his time he spent,
 Their club's perpetual president.
 He caught their manners, looks, and airs ;
 An ass in ev'rything but ears !
 If e'er his highness meant a joke,
 They grinn'd applause before he spoke !
 But, at each word, what shouts of praise !
 Good Gods ! how natural he brays !

Elate with flatt'ry and conceit,
 He seeks his royal fire's retreat ;
 Forward, and fond to show his parts
 His highness brays ; the Lion starts !

Puppy ! that curs'd vociferation
 Betrays thy life and conversation :
 Coxcombs, an ever-noisy race,
 Are trumpets of their own disgrace.

Why so severe ? the Cub replies ;

C'est pour ces nigauds là que j'écris cette fable,
Pour montrer leur valeur sous son jour véritable.

Un Lionceau d'un esprit fort étroit,
Oubliant sa noble origine,
Évitait la gent Léonine
Pour fréquenter le fretin de l'endroit.
Très friand de bravos, il recherchait les fêtes
Où comme Orphée il put charmer les bêtes ;
Mais ses bêtes à lui, c'était la gent Baudet
Dont il était le gros bonnet,
Il présidait son club : toujours avec un âne
On le voyait bras dessus bras dessous,
Si bien que, soit dit entre nous,
Leurs manières, leurs airs et jusqu' à leur organe,
Tout déteignit sur lui. Bref il devint baudet
D'âme et de corps, hormis par les oreilles !
Si d'aventure en un banquet
Il plaisantait,—Merveille des merveilles !
Avant qu'il n'eût parlé le cercle d'applaudir,
Et pour répondre, lui, de braire !

Enflé de ces succès faits pour l'abafourdir
Notre héros s'en va trouver son père ;
Pour se mettre en avant, pour montrer son esprit
Soudain il brait : Le Lion se redresse :

Fat ! a-t-il dit, ce cri qui te fert d'introït
De tes indignes mœurs trahit bien la bassesse,
Les mugnets de ta sorte, ont tous si peu de tact
Que tout haut ils font voir quel est leur vil contact !

Notre Sénat toujours a vanté la sagesse

Our senate always held me wise.

How weak is pride! returns the fire;
 All fools are vain, when fools admire!
 But know, what stupid asses prize,
 Lions and noble beasts despise.

FABLE XX.

The Old Hen and the Cock.



RESTRAIN your child; you'll soon believe
 The text which says, we sprung from
 Eve.

As an old Hen led forth her train,
 And seem'd to peck, to show the grain,
 She rak'd the chaff, she scratch'd the ground,
 And glean'd the spacious yard around.
 A giddy chick, to try her wings,
 On the well's narrow margin springs,
 And prone she drops. The mother's breast
 All day with sorrow was possess'd.

A Cock she met; her son she knew;
 And in her heart affection grew.

My son, says she, I grant your years
 Have reach'd beyond a mother's cares.
 I see you vig'rous, strong, and bold;

De mon Auguste Alteffe !
 Répond le Lionceau.—Qu'il est faible l'orgueil !
 A répondu le père Etre le point de mire
 Des ânes, fachez le, mon fils, voilà l'écueil,
 C'est être, et cela va sans dire,
 Des Lions la honte et le deuil.

FABLE XX.

La Vieille Poule et le Coq.

DITES à votre enfant, dites à votre élève :
 “ Abstiens-toi de cela, cher fils, ou cher
 enfant,”
 Et vous croirez bientôt au texte édifiant
 Qui dit : “ Nous descendons tous d'
 Eve !”

De picoter se livrant au travail,
 Comme une vieille poule escortait son bétail,
 Et lui montrait le grain, pour essayer son aile
 Un poulet étourdi vola sur la margelle
 D'un puits voisin,
 Et dans l'abîme, crac ! dégringola soudain.
 Las ! le cœur de la pauvre mère
 Fut rempli tout le jour d'une douleur amère.
 Elle marchait pensive, en proie à ses soucis,
 Quand elle vit un coq, et reconnut son fils.
 Fils, dit-elle, je fais très bien que tes années
 D'un être indépendant t'ont fait les destinées,
 Je te vois vigoureux, bien portant et hardi,

I hear with joy your triumphs told.
 'Tis not from Cocks thy fate I dread ;
 But let thy ever-wary tread
 Avoid yon well ; that fatal place
 Is sure perdition to our race !
 Print this my counfel on thy breast ;
 To the juft Gods I leave the reft.

He thank'd her care ; yet, day by day,
 His bofom burn'd to difobey ;
 And ev'ry time the well he faw,
 Scorn'd in his heart the foolifh law :
 Near and more near each day he drew,
 And long'd to try the dang'rous view.

Why was this idle charge ? he cries :
 Let courage female fears defpife !
 Or did ſhe doubt my heart was brave,
 And therefore this injunction gave ?
 Or does her harveft ſtore the place,
 A treafure for her younger race ?
 And would ſhe thus my fearch prevent ?
 I ſtand reſolv'd, and dare th' event !

Thus ſaid, he mounts the margin's round,
 And pries into the depth profound.
 He ſtretch'd his neck ; and from below,
 With ſtretching neck, advanc'd a foe :
 With wrath his ruffled plumes he rears ;
 The foe with ruffled plumes appears :
 Threat answer'd threat ; his fury grew ;

Et d'un nombreux cercle applaudi,
 Ayant bon pied, bon œil, et fort gentille allure,
 Et j'admire surtout l'éclat de ton armure ;
 Tu peux te présenter dans tous les carroufels,
 Je ne crains rien pour toi de tes pareils,
 Mais ce dont je te prie, écoute-moi, de grâce,
 C'est de fuir de ce puits l'orifice effrayant ;
 Pour le malheur de notre race
 Ce lieu fatal fut fait, mon œil est clairvoyant ;
 Inscris cela sur tes tablettes,
 Et fuis toujours ces oubliettes.

Grand merci, mère ! a dit le Coq.
 Et pourtant chaque jour son cœur fait tic, tac, toc ;
 Alors que du puits il s'approche.
 D'obéir à sa mère il se fait un reproche.
 Pourquoi cette défense et quel est son motif ?
 Ma mère me croit-elle une poule mouillée ?
 Croit-elle mon courage à l'état négatif ?
 De ce doute offensant ma pensée est souillée :
 Mais j'y songe, en ce puits peut-être est-il encor
 Pour sa jeune couvée un immense trésor ?

Ma foi ! quoiqu'il en soit je tente l'aventure.
 Il dit, déjà du puits il est sur l'ouverture.
 Il tend le cou d'un regard scrutateur
 Pressé d'interroger sa vaste profondeur.
 D'un ennemi d'en bas soudain il voit la face ;
 Colère, il se hériffe ;—et soudain hériffé
 L'ennemi se présente—il menace, on menace ;
 Chacun de ses traits est biffé ;
 Alors dans sa fureur de piquer une tête
 Pour voler au combat—Mais l'eau froide l'arrête ;

Headlong to meet the war he flew :
 But when the wat'ry death he found,
 He thus lamented as he drown'd :—
 I ne'er had been in this condition
 But for my mother's prohibition.

FABLE XXI.

The Rat-catcher and Cats.

HE rats by night such mischief did,
 Betty was ev'ry morning chid.
 They undermin'd whole sides of bacon ;
 Her cheefe was sapp'd ; her tarts were
 taken ;

Her pasties, fenc'd with thickest paste,
 Were all demolish'd, and laid waste.
 She curs'd the Cat for want of duty,
 Who left her foes a constant booty.

An Engineer, of noted skill,
 Engag'd to stop the growing ill.

From room to room he now surveys
 Their haunts, their works, their secret ways ;
 Finds where they 'scape an ambuscade,
 And whence the nightly sally's made.

An envious Cat, from place to place,
 Unseen, attends his silent pace.
 She saw that, if his trade went on,
 The purring race must be undone ;
 So secretly removes his baits,
 And every stratagem defeats.

Again he sets the poison'd toils,
 And Pufs again the labour foils.

L'ennemi c'était lui—c'était l'affreuse mort :
 Mais tout en se noyant : Mère, sans ta défense,
 Dit-il, point n'eusse ainsi fini mon existence,
 Ni dans le fonds d'un puits subi si triste sort !

FABLE XXI.

Le Ratier et les Chats.

LES rats faisaient tant de dégâts la nuit,
 Mangeant fromage et lard, et tout ce qui
 s'en suit,
 Que Betty le matin était toujours grondée ;
 Elle au Chat donnait sa bordée,
 L'accusant à bon droit d'oublier son devoir.

Un Homme d'un profond savoir
 En l'art d'anéantir les rats et leur vermine,
 Entreprit un beau jour d'en purger la cuisine.
 Le voilà parcourant, examinant les lieux,
 Epiant leurs travaux, avisant leur repaire,
 Et préparant gaiement leur acte mortuaire.

Une Chatte suivait ses pas silencieux,
 Et pour venger l'honneur des chats, Minette
 Secrètement ôte en cachette
 Les amorces de l'homme, et met tout à néant.

Celui-ci reste tout béant,
 Quand il voit le matin ses amorces perdues,

What foe (to frustrate my designs)
 My schemes thus nightly countermines?
 Incens'd he cries: this very hour
 The wretch shall bleed beneath my pow'r!

So said. A pond'rous trap he brought,
 And in the fact poor Pufs was caught.

Smuggler, said he, thou shalt be made
 A victim to our loss of trade.

The captive Cat, with piteous mews,
 For pardon, life, and freedom sues:
 A sister of the science spare;
 One int'rest is our common care.

What insolence! the man reply'd:
 Shall Cats with us the game divide?
 Were all your interloping band
 Extinguish'd, or expell'd the land,
 We Rat-catchers might raise our fees,
 Sole guardians of a nation's cheese!

A Cat, who saw the lifted knife,
 Thus spoke, and sav'd her sister's life:—

In ev'ry age and clime, we see,
 Two of a trade can ne'er agree.
 Each hates his neighbour for encroaching:

Toutes ont été détendues :
 Il les tend de nouveau—Son travail de nouveau
 Le lendemain il se trouve à veau-l'eau.
 Un ennemi secret, se dit-il, en colère
 Détruit ce que je fais—Je plains le pauvre hère,
 Il périra sous mon pouvoir,
 Et ce, pas plus tard que ce soir.

Il érige soudain une énorme bascule,
 Minette est prise, et gesticule.

Ah ! je te tiens, maudit contrebandier,
 Dit l'homme, eh bien ! tu vas payer
 Les innombrables torts que tu fais au commerce
 Que depuis si long-temps j'exerce.

Notre captive avec miaulement piteux :
 Ah ! dit-elle, épargnez une sœur ès-science ;
 Nos intérêts sont uns.—La stupide insolence !
 Repart l'homme, on dirait que les Chats, que ces gueux
 Sont de moitié dans nos affaires ;
 Si votre race infâme était hors du pays,
 Débarrassés de vos soins mercenaires
 Nous seuls défendrions contre rats et fouris
 Le fromage et le lard ; et c'est un fait acquis,
 Nous pourrions élever soudain nos honoraires.


Voyant le fer levé sur le cou de sa sœur,
 Un Chat pour la sauver fit ce discours vainqueur :—

Dans chaque climat, dans chaque âge,
 A la ville, comme au village,
 Nous voyons noble ou roturier

'Squire stigmatizes 'squire for poaching;
 Beauties with beauties are in arms,
 And scandal pelts each other's charms;
 Kings, too, their neighbour kings dethrone,
 In hope to make the world their own.
 But let us limit our desires,
 Nor war like beauties, kings, and 'squires;
 For though we both one prey pursue,
 There's game enough for us and you.

FABLE XXII.

The Goat without a Beard.

 IS certain that the modish passions
 Descend among the crowd like fashions.
 Excuse me, then, if pride, conceit,
 (The manners of the fair and great)
 I give to monkeys, asses, dogs,
 Fleas, owls, goats, butterflies, and hogs.
 I say, that these are proud. What then?
 I never said they equal men.

Exerçant le même métier
 Ne pas s'accorder davantage.
 Le favetier médit du favetier,
 Chacun de s'accuser du fait de braconnage
 De braconnier à braconnier.
 Le médifance est de tous l'apanage,
 Et même la beauté démolit la beauté.
 Les rois contre les rois, voyez l'absurdité !
 Se chamaillent entr' eux pour absorber le monde,
 Et pour pouvoir régner sur la terre et sur l'onde.
 Sachons limiter nos désirs,
 Comme beautés et rois ne faisons pas tapage,
 Afin d'amuser nos loifirs ;
 Dans nos débats les rats seuls auraient l'avantage ;
 Nous courons même proie, il est vrai ;—Mais en sage
 Chacun de ce gibier, faisons notre partage
 Et chassons-le pour nos menus plaisirs.

FABLE XXII.

Le Bouc sans Barbe.



ENONS-le pour certain, les vices à la
 mode
 Deviennent pour la foule une espèce de
 code :

Daignez donc m'excuser si j'affuble d'orgueil
 (C'est le vice des grands, c'est le péché des belles),
 Singes, Anes, ou Chiens, le Hibou, l'Ecureuil,
 Et Puce et Papillon, Chèvres et Sauterelles,
 Je dis que tout ce monde est un monde très vain,
 Mais je n'ai jamais dit, en somme,

A Goat, (as vain as goat can be)
Affected singularity.

Whene'er a thymy bank he found,
He roll'd upon the fragrant ground;
And then with fond attention stood,
Fix'd o'er his image in the flood.

I hate my frowzy beard, he cries;
My youth is lost in this disguise.
Did not the females know my vigour,
Well might they loathe this rev'rend figure.

Resolv'd to smooth his shaggy face,
He sought the barber of the place.
A flippant monkey, spruce and smart,
Hard by, profess'd the dapper art:
His pole with pewter basons hung,
Black rotten teeth in order strung,
Rang'd cups, that in the window stood,
Lin'd with red rags to look like blood,
Did well his threefold trade explain,
Who shav'd, drew teeth, and breath'd a vein.

The Goat he welcomes with an air,
And seats him in his wooden chair:
Mouth, nose, and cheek, the lather hides;
Light, smooth, and swift, the razor glides.

Qu'en orgueil il égala l'homme,
Je prends acte du fait pour finir ce dizain.

Un Bouc (tout aussi vain que bouc pût jamais l'être),
Affectait l'excentricité.

Chaque fois qu'il trouvait en guise de fenêtre
D'un coteau le versant à sa proximité,
Soudain il allongeait la tête,
Se faisant une fête
De contempler dans l'eau son être portraité.
Ma barbe me va mal, dit-il, je la déteste,
Ma jeunesse se perd sous ce déguisement ;
Si chèvres ne savaient ma vigueur et le reste,
Elles pourraient me fuir avec cet air vraiment.

Résolu d'émonder sa figure velue
Il s'enquit du barbier du lieu.
Un finge grand jaseur, à la joue émoulue
Avait tout près de là son pieu,
D'où pendillaient avec un beau désordre
Deux noires dents qui semblaient vouloir
mordre,
Et deux brillants bassins d'étain ;
Non loin de la fenêtre on pouvait voir enfin
Cette pancarte : " Ici l'on rase ! "
On voyait encore un grand vase
Avec un chiffon rouge, — il simulait le sang,
Et cela voulait dire : " Ici l'on saigne à blanc ! "

Le finge avec grand faveur-vivre
Accueille notre Bouc. Sur la chaise de bois
Il est soudain assis, au rasoir il se livre.
La mousse de savon a caché le bourgeois.

I hope your custom, Sir, says Pug :
Sure never face was half so smug.
The Goat, impatient for applause,
Swift to the neighb'ring hill withdraws.

The shaggy people grinn'd and star'd.
Heyday ! what's here ?—without a beard ?
Say, brother, whence the dire disgrace ?
What envious hand hath robb'd your face ?
When thus the fop, with smiles of scorn—
Are beards by civil nations worn ?
Ev'n Muscovites have mow'd their chins.
Shall we, like formal Capuchins,
Stubborn in pride, retain the mode,
And bear about the hairy load ?
Whene'er we through the village stray,
Are we not mock'd along the way,
Insulted with loud shouts of scorn,
By boys our beards disgrac'd and torn ?

Were you no more with goats to dwell,
Brother, I grant you reason well,
Replies a bearded chief. Beside,
If boys can mortify thy pride,
How wilt thou stand the ridicule
Of our whole flock ? Affected fool !
Coxcombs, distinguish'd from the rest,

Puis en un tour de main, de sa patte légère
De notre Bouc le finge a fait un impubère.

C'est fait ! . . . réellement vous en aviez besoin,

Mais, monsieur, j'aurai je l'espère,
Votre pratique, a dit notre sagouin.

Le Bouc répond à peine,
Sans prendre haleine

Il dévore l'espace, et sur le mont voisin
Au beau milieu des fiens tombe comme Jupin.

A sa vue un rire homérique
S'élance du troupeau ; tiens, tiens, oh ! qu'il est laid,
Quelle face problématique !

Qui la donc fait ainsi ? — C'est moi, dit le muguet

Avec un dédaigneux sourire,
Je voudrais bien savoir ici qui vous fait rire ?

De nos jours est-il de bon ton
De porter encore une barbe ?

Le Russe même a fauché son menton,
Et maintenant le Cosaque s'ébarbe.

Et nous, nous resterions de raides Capucins,
Pour tout dire en un mot, des bêtes à tous crins !

Quand nous traversons le village,
Nous sommes insultés, on nous rit au visage. . . .

— Si tu ne devais plus vivre avec nous, vraiment,
Frère, je te dirais, tu parles fagement,

Reprit un chef barbu ; mais point ne diffimule

Que tu raisonnes comme un fot :

Des gamins rient de toi ? Mais, mon pauvre idiot,

Soutiendras-tu le ridicule

De notre troupeau tout entier ?

To all but coxcombs are a jest.

FABLE XXIII.

The Old Woman and her Cats.

WHO friendship with a knave hath made,
 Is judg'd a partner in the trade :
 The matron who conducts abroad
 A willing nymph, is thought a bawd !
 And if a modest girl is seen
 With one who cures a lover's spleen,
 We guess her not extremely nice,
 And only wish to know her price.
 'Tis thus that, on the choice of friends,
 Our good or evil name depends.

A wrinkled Hag, of wicked fame,
 Beside a little smoky flame
 Sat hov'ring, pinch'd with age and frost ;
 Her shrivell'd hands, with veins emboss'd,
 Upon her knees her weight sustains ;
 While palsy shook her crazy brains :
 She mumbles forth her backward prayers,
 An untam'd scold of fourscore years.

Qui veut se distinguer à Paris comme à Londres
 Se fera-t-il brebis quand il est né bélier ?
 Avec ton menton singulier,
 Quelle chèvre à tes vœux voudra jamais répondre ?
 Tu resteras, mon cher, aussi sot qu'un panier,
 Et cela pour t'avoir fait tondre.

FABLE XXIII.

La Vieille et ses Chats.

DITES qui vous hantent, et l'on fait que
 vous êtes
 Honnêtes ou bien malhonnêtes,
 La femme mariée attachant à son bras
 Une nymphe facile, est—ce qu'on dit tout bas ;
 Et si fille modeste est vue en compagnie
 D'une autre qui guérit le spleen chez les amants,
 C'est marchandise à tous venants,
 Demandez en le prix sans grand' cérémonie.
 La réputation, c'est moi qui vous le dis
 Dépend toujours du choix de nos amis.

Près d'une chandelle fumeuse,
 Et grelotant d'âge et de froid,
 Voyez cette mégère affreuse,
 Non loin de ce grabat étroit.
 Voyez ses mains ratatinées
 Portant sur ses genoux le poids de ses années ;
 Sa tête va toujours branlant,
 Et sa bouche toujours parlant,

About her swarm'd a numerous brood
 Of Cats, who, lank with hunger, mew'd.
 Teas'd with their cries, her choler grew,
 And thus she sputter'd: Hence, ye crew!
 Fool that I was to entertain
 Such imps, such fiends, a hellish train!
 Had ye been never hous'd and nurs'd,
 I for a witch had ne'er been curs'd!
 To you I owe that crowds of boys
 Worry me with eternal noise;
 Straws, laid across, my pace retard;
 The horse-shoe's nail'd (each threshold's guard);
 The stunted broom the wenches hide,
 For fear that I should up and ride;
 They stick with pins my bleeding feat,
 And bid me show my secret teat.

To hear you prate would vex a faint;
 Who hath most reason of complaint?
 Replies a Cat. Let's come to proof.
 Had we ne'er starv'd beneath your roof,
 We had, like others of our race,
 In credit liv'd, as beasts of chace.
 'Tis infamy to serve a Hag:
 Cats are thought imps, her broom a nag.
 And boys against our lives combine,
 Because, 'tis said, your Cats have nine.

Elle mâche à rebours un lambeau de prière,
Elle a quatre-vingts ans, et bien mauvais renom,

Et dans le quartier ce furnom :

La Sorcière !

De Chats autour d'elle un essaim
Fait force miaous provoqués par la faim.

A ces cris forcenés la Vieille horripilée

Vomit ces mots : fuyez vile mêlée

D'animaux malfaisants,—ô fotte que j'étais

D'avoir pris sous mon toit de pareils farfadets.

C'est à vous que je dois mon furnom de forcière,

C'est à vous que je dois de voir tous les gamins

Me tourmenter de leurs bruits affaffins,

Et me traquer chacun à sa manière ;

Jetant immondices, plâtras

Partout où je porte mes pas.

C'est à vous que je dois de voir toutes les filles

Se moquer à l'envi de mes chères guenilles,

Et vite cacher leur balai

De peur qu'il ne me serve ainsi qu'un cheval bai !

Vous vexeriez un saint avec tel radotage,

Reprit un Chat, venons aux faits,

Et voyons qui de nous a droit au persifflage,

Qui de nous peut enfin arguer de méfaits.

Si nous n'eussions été sous votre dépendance

Tout le long de l'année à faire pénitence,

Sans-doute nous eussions appris

A chasser et rats et souris,

Et nous eussions ainsi conquis l'indépendance.

Mais c'est un affreux guet-apens

Que de servir une forcière,

On est sujet à tous les accidents,

FABLE XXIV.

The Butterfly and the Snail.

ALL upstarts, insolent in place,
Remind us of their vulgar race.

As, in the sunshine of the morn,
A Butterfly (but newly born)
Sat proudly perking on a rose,
With pert conceit his bosom glows;
His wings (all glorious to behold),
Bedropt with azure, jet, and gold,
Wide he displays; the spangled dew
Reflects his eyes and various hue.

His now forgotten friend, a Snail,
Beneath his house, with slimy trail,
Crawls o'er the grass; whom when he spies,
In wrath he to the gard'ner cries:—

What means yon peasant's daily toil,
From choking weeds to rid the foil?
Why wake you to the morning's care?

Ses Chats sont des lutins, des êtres malfaisants,
 Bons à jeter à la rivière ;
 Ses balais des dadas où portée en croupière
 Elle se rend chaque nuit au sabbat ;
 Et les maudits gamins de tuer chaque Chat
 Pour voir s'il reviendra neuf fois à la lumière !

FABLE XXIV.

Le Papillon et le Limaçon.



TOUT parvenu fût-il vêtu d'hermine
 Nous rappelle toujours sa vulgaire origine.

Par un brillant soleil de Juin
 Un Papillon tout frais sorti de son écrin,
 Et fier de sa métamorphose,
 D'orgueil se dandinait sur le sein d'une rose.
 Son aile pailletée, elle est humide encor,
 Et resplendit de jais, d'azur et d'or ;
 Son œil se réfléchit dans la blanche rosée,
 Qui reproduit sa teinte diaprée.
 Son ami d'autrefois, maintenant oublié,
 Sur le gazon se promenait à pié.
 C'était un Limaçon, humble de sa nature,
 Traînant avec lui sa voiture.
 Le Papillon le voit se charrier,
 Et de suite interpelle ainsi le jardinier.

A quoi te sert, manant, de quitter ta demeure
 Chaque matin de si bonne heure,
 Pour nettoyer le sol, et peigner le jardin,

Why with new arts correct the year ?
 Why glows the peach with crimson hue ?
 And why the plum's inviting blue ?
 Were they to feast his taste design'd,
 That vermin of voracious kind ?
 Crush, then, the flow, the pilfering race ;
 So purge thy garden from disgrace.

What arrogance ! the Snail reply'd ;
 How insolent is upstart pride !
 Hadst thou not thus, with insult vain,
 Provok'd my patience to complain,
 I had conceal'd thy meaner birth,
 Nor trac'd thee to the scum of earth ;
 For scarce nine suns have wak'd the hours,
 To swell the fruit, and paint the flow'rs,
 Since I thy humbler life survey'd,
 In base and sordid guise array'd ;
 A hideous insect, vile, unclean,
 You dragg'd a flow and noisome train,
 And from your spider bowels drew
 Foul film, and spun the dirty clue.

I own my humble life, good friend :
 Snail was I born, and Snail shall end.
 And what's a Butterfly ? At best,
 He's but a caterpillar drest ;
 And all thy race (a numerous feed)
 Shall prove of caterpillar breed.


D'avoir pour chaque plante un remède à la main,
Et d'amener à bien la pêche purpurine,
La prune appétissante, ou la verte aveline,
Si tout cela n'est après tout
Que pour flatter le goût
De ce laid Limaçon qui sur l'herbe bruine ?
Crois-moi, pour ton honneur, détruis cette vermine !

Infolent Parvenu, répond le Limaçon,
De moi gratis reçois cette leçon :
Point ne veux faire ici ta généalogie,
Je le pourrais pourtant, car je fus ta vigie,
Je le pourrais . . . dès le début
Je t'ai vu de la terre être le vil rebut ;
Car à peine neuf fois des célestes demeures
Sur son char le soleil a fait sortir les heures,
Pour arrondir le fruit, épanouir la fleur,
Que toi, je te voyais infecte destructeur,
Hideusement traîner de par le monde
Ton corps velu, ta queue immonde,
Et de ce tout rampant filer vilain coton
Pour te cacher en un sale cocon.

A tes insultes, vois, je fais réponses nettes :
Boileau l'a dit un jour, foyez plutôt maçon
Si c'est votre métier, que faiseur de sornettes ;
Je naquis Limaçon, je mourrai Limaçon.
Qu'est-ce qu'un Papillon ? . . . Une laide chenille,
Qui pour de beaux atours a changé sa guenille ;
De se targuer y a-t-il donc de quoi,
Quand on sort de si bas aloi !

FABLE XXV.

The Scold and the Parrot.

 HE husband thus reprov'd his wife:—
 Who deals in slander, lives in strife.
 Art thou the herald of disgrace,
 Denouncing war to all thy race?
 Can nothing quell thy thunder's rage,
 Which spares nor friend, nor sex, nor age?
 That vixen tongue of yours, my dear,
 Alarms our neighbours far and near.
 Good Gods! 'tis like a rolling river,
 That murm'ring flows, and flows for ever!
 Ne'er tir'd, perpetual discord sowing!
 Like fame, it gathers strength by going.

Heyday! the flippant tongue replies;
 How solemn is the fool! how wise!
 Is Nature's choicest gift debarr'd?
 Nay, frown not; for I will be heard!
 Women of late are finely ridden,
 A Parrot's privilege forbidden!
 You praise his talk, his squalling song;
 But wives are always in the wrong.

Now reputations flew in pieces,

FABLE XXV.

La Mégère et le Perroquet.

UN mari qui tançait sa femme
 Lui défilait ainsi sa gamme :
 Chère, qui sème des cancans
 Récoltera des ouragans.

Aux foudres de ton bavardage,
 Que fait le sexe et que fait l'âge ?
 Ta langue étourdit les voisins,
 Chaque jour en propos malins,
 Elle déborde ainsi qu'un fleuve
 Sur fille, femme, ou bien sur veuve ;
 Et puis faisant vibrer l'écho,
Vires acquirit eundo,
 Semant le trouble et la discorde
 Sans pitié, ni miséricorde.

Tu-Dieu ! repart la virago !
 Le beau sermon ! bravo ! bravo !
 Il faudrait donc que moi j'abjure
 Le plus beau don de la nature.
 Ça, ne fronchez pas le sourcil,
 Vous l'écouteriez mon babil.
 Contre tout cela je proteste,
 Pauvres femmes ! on leur conteste
 Le droit du moindre perroquet !
 Vous le trouvez beau son caquet,
 Mais alors que parle une épouse,
 Soudain il faut qu'on la jalouse.
 Puis alors tout un chapelet

Of mothers, daughters, aunts, and nieces :
 She ran the Parrot's language o'er—
 Bawd, huffy, drunkard, flut, and whore ;
 On all the sex she vents her fury,
 Tries and condemns without a jury.

At once the torrent of her words
 Alarm'd cat, monkey, dogs, and birds.
 All join their forces to confound her :
 Pufs spits ; the monkey chatters round her ;
 The yelping cur her heels affaults ;
 The magpie blabs out all her faults ;
 Poll, in the uproar, from her cage,
 With this rebuke out-scream'd her rage :—

A Parrot is for talking priz'd,
 But prattling women are despis'd.
 She who attacks another's honour,
 Draws ev'ry living thing upon her.
 Think, Madam, when you stretch your lungs,
 That all your neighbours, too, have tongues :
 One slander must ten thousand get ;
 The world with int'rest pays the debt.

Le plus longuet, le plus complet,
De propos et de calomnie,
De colère et d'acrimonie,
Et sur chacune et sur chacun,
Et sur le blond et sur le brun ;
Enfin tout le vocabulaire
Du perroquet, de la vipère
Vient tomber sur le sexe entier
Comme l'eau sale d'un évier.

Mais soudain ce torrent d'injures
De fanglantes égratignures,
Alarme tous les animaux,
Chats, Chiens, Singes, jusqu' aux Oiseaux.
Le Chien glapit, Minette crache ;
Par son bavardage indiscret,
La Pie aussi soudain arrache
Le masque à son méchant caquet,
Quand dominant tout le tapage
Et de la mégère la rage,
Maître Jacquot, le Perroquet,
Lui décocha ce camouflet :—

Je le dis et sans gloriole
On estime en nous la parole ;
Mais on méprise le babil,
Qui du vil cancan est l'outil ;
En un mot la femme bavarde
Au nez fait monter la moutarde :
Madame, oyez :—Tous vos voisins
Possèdent langue et ses engins . . .
Un cancan en enfante mille,
Or, gare à vous, vieille sybille !

FABLE XXVI.

The Cur and the Mastiff.


SNEAKING Cur, the master's spy,
 Rewarded for his daily lie,
 With secret jealousies and fears
 Set altogether by the ears.

Poor Pufs to-day was in disgrace—
 Another cat supply'd her place ;
 The hound was beat, the mastiff chid,
 The monkey was the room forbid ;
 Each to his dearest friend grew shy,
 And none could tell the reason why.

A plan to rob the house was laid :
 The thief with love seduc'd the maid ;
 Cajol'd the Cur, and strok'd his head,
 And bought his secrecy with bread.
 He next the Mastiff's honour try'd,
 Whose honest jaws the bribe defy'd :
 He stretch'd his hand to proffer more ;
 The surly dog his fingers tore.
 Swift ran the Cur ; with indignation
 His master took his information.
 Hang him, the villain's curs'd ! he cries,
 And round his neck the halter ties.

FABLE XXVI.

Le Roquet et le Mâtin.


UN vil petit Roquet, fournois, menteur et traître,
 Mouchardait chaque jour pour le compte du maître,
 Si bien qu'en peu de temps, par sa mauvaise foi
 La maison fut en défarroi.
 Tantôt c'était dame Minette
 Que, sur un faux rapport, sans tambour ni trompette,
 On mettait à la porte,—ou c'était le Mâtin
 Qu'on houspillait,—ou bien le Chien de chasse
 Qui soudain tombait en disgrâce,
 Ou bien le Singe accusé d'un larcin ;
 Sans trop savoir pourquoi chacun dans cette passe,
 Se défia de son voisin.

Or, un voleur cherchant à faire maison nette,
 Enjola la servante en lui contant fleurette,
 Flatta, cajola le Roquet,
 Acheta son silence avec os de poulet ;
 Puis au Mâtin fut faire une offre . . .
 Repoussé tout d'abord, mais pensant qu'il mésoffre
 Pour offrir d'avantage il avance la main,
 L'honnête chien lui mord les doigts soudain.
 Le Roquet de courir en informer le maître ;
 Il arrive, et sans en connaître
 Il attache la hart autour du cou du Chien.

The Dog his humble suit preferr'd,
 And begg'd in justice to be heard.
 The master fat. On either hand
 The cited dogs confronting stand;
 The Cur the bloody tale relates,
 And, like a lawyer, aggravates.

Judge not, unheard, the Mastiff cry'd,
 But weigh the cause on either side.
 Think not that treach'ry can be just;
 Take no informer's word on trust:
 They ope their hand to ev'ry pay,
 And you and me by turns betray.
 He spoke: and all the truth' appear'd:—
 The Cur was hang'd, the Mastiff clear'd.

FABLE XXVII.

The sick Man and the Angel.



IS there no hope? the sick Man said.
 The silent doctor shook his head,
 And took his leave with signs of sorrow,
 Despairing of his fee to-morrow.

When thus the Man, with gasping breath:—
 I feel the chilling wound of death!
 Since I must bid the world adieu,

Mais celui-ci de présenter requête
 A cet effet qu' avant de ferrer le lien
 Sur les faits il soit fait enquête.
 Le Maître a dit : C'est juste, je veux bien
 Et sur ce, de prendre séance,
 Les chiens sont confrontés et la cause commence.
 Le Roquet dit comment il vit le sang couler,
 Et sur un si grand crime, il eut soin de hâbler.

Maître, ne croyez pas ce mouchard quand il ose
 Se targuer de sa trahison ;
 Os de poulets pour lui, fleurettes à Suzon,
 Et le tout en moyenne dose
 Etaient le prix conclu du vol de la maison.

Il dit. La vérité du mensonge eut raison,
 Le Roquet fut pendu, le Matin mis hors cause.

FABLE XXVII.

Le Malade et l'Ange.

'Y a-t-il plus d'espoir? grommela le malade,
 Le docteur fit un signe, et puis d'un air
 maussade
 Il prit congé, désespérant du gain
 Du lendemain.

Alors notre homme :
 Puisqu'il nous faut partir, se dit-il à part soi,
 Voyons donc comme

Let me my former life review.
 I grant my bargains well were made ;
 But all men over-reach in trade ;
 'Tis self-defence in each profession :
 Sure self-defence is no transgression.
 The little portion in my hands,
 By good security on lands,
 Is well increas'd. If unawares,
 My justice to myself and heirs
 Hath let my debtor rot in jail,
 For want of good sufficient bail ;
 If I, by writ, or bond, or deed,
 Reduc'd a family to need,
 My will hath made the world amends—
 My hope on Charity depends.
 When I am number'd with the dead,
 And all my pious gifts are read,
 By heav'n and earth 'twill then be known,
 My charities were amply shown.

An Angel came. Ah, friend ! he cry'd !
 No more in flatt'ring hope confide.
 Can thy good deeds in former times
 Outweigh the balance of thy crimes ?
 What widow or what orphan prays
 To crown thy life with length of days ?
 A pious action's in thy pow'r ;
 Embrace with joy the happy hour.
 Now while you draw the vital air,
 Prove your intention is sincere.
 This instant give a hundred pound ;
 Your neighbours want, and you abound.

J'ai fu mener ma barque et fait parler de moi.
 J'ai pris, je le veux bien, j'ai pris dans mon commerce

Part du Lion souventefois,

Mais au total au métier qu'il exerce
 Chacun en fait autant, marchands et gens de lois,
 Et ce n'est pas péché que gagner sa pitance.

Le peu que j'ai se trouve augmenté d'importance

Par de bonnes sécurités.

Que si, fans y songer, en me rendant justice

J'ai dû laisser Thémis au gré de son caprice

Traquer mes débiteurs . . . A ces extrémités

Je fus réduit par leur foi subreptice. . . .

Et si quelquefois les recors

Ont exercé contr' eux la contrainte par corps,

Bah! ce sont des misères!

Mon testament me vaudra des prières.

Et quand je serai mort,

Que tous mes legs pieux par le ciel et la terre

Seront lus et relus, on verra si j'ai tort

De m'applaudir de ma longue carrière.

Survint un Ange. Ami! s'écria-t-il,
 Laisse-là de côté toute fausse espérance.

Il est temps de faire ton bil,

De tes crimes le bien folde-t-il la balance?

Quelle est la veuve, ou quel est l'orphelin

Qui font des vœux pour prolonger ta vie?

Une bonne action est là dans ton chemin,

Saisis là, tiens, tout t'en convie,

Prouve ici la sincérité

De ta pieuse charité;

Voyons, donne à l'instant à ton voisin cent livres,

Il est bien malheureux, soudain tu le délivres

Et du besoin, et de ses embarras.


But why such haste? the sick Man whines;
 Who knows as yet what Heav'n designs?
 Perhaps I may recover still.
 That sum, and more, are in my will.

Fool! says the Vision, now 'tis plain,
 Your life, your soul, your heav'n was gain.
 From ev'ry side, with all your might,
 You scrap'd, and scrap'd beyond your right;
 And, after death, would fain atone,
 By giving what is not your own.

While there is life, there's hope, he cry'd:
 Then why such haste?—so groan'd, and dy'd!

FABLE XXVIII.

The Persian, the Sun, and the Cloud.

S there a bard whom Genius fires,
 Whose ev'ry thought the God inspires?
 When Envy reads the nervous lines,
 She frets, she rails, she raves, she pines;
 Her hissing snakes with venom swell;
 She calls her venal train from hell:
 The servile fiends her nod obey,
 And all Curl's authors are in pay.
 Fame calls up Calumny and Spite—

Pourquoi tant se presser ? a dit notre malade,
 Vraiment on ne fait ici bas
 Quand nous emporte la camarade.
 Qui peut oser fonder les lois de l'avenir,
 Ne puis-je pas en revenir ?
 Et d'ailleurs cette somme et d'autres en vedette
 Se trouvent dans mon testament.

Imbécile ! a dit l'Ange, il est clair maintenant,
 Que ta vie et ton âme étaient dans ta cassette,
 Que ton seul Dieu, c'était l'argent.
 Misérable ! . . . sur l'indigent
 Tu n'as pas craint de faire bénéfice,
 Et tu crois expier ce vice
 En donnant à ta mort ce qui n'est pas à toi ? . . .
 — Pourquoi tant se presser ? Il existe ma foi !
 Pendant qu'il y a vie un reste d'espérance. . . .
 Il dit : un long soupir finit son existence.

FABLE XXVIII.

Le Persan, le Soleil, et le Nuage.



VOYONS-nous un poète au sublime génie
 Répandre dans ses vers des torrents
 d'harmonie ?
 L'envie est là qui de ses nœuds
 Vient enlacer ses vers nerveux,
 Déchiquetant l'hémistiche et l'idée,
 Et déchainant contr' eux les fureurs de Médée.
 Ils fissent ses serpents, se gonflent de venin,
 Et des Frérons du jour la troupe mercenaire

Thus shadow owes its birth to light.

As prostrate to the God of day,
With heart devout, a Persian lay,
His invocation thus begun :—

Parent of light, all-seeing Sun!
Prolific beam, whose rays dispense
The various gifts of Providence,
Accept our praise, our daily pray'r—
Smile on our fields, and bless the year!

A Cloud, who mock'd his grateful tongue,
The day with sudden darkness hung;
With pride and envy swell'd, aloud
A voice thus thunder'd from the cloud :—

Weak is this gaudy God of thine,
Whom I at will forbid to shine.
Shall I nor vows nor incense know?
Where praise is due, the praise bestow.

With fervent zeal the Persian moved,
Thus the proud calumny reprov'd :—

It was that God who claims my pray'r,
Who gave thee birth, and rais'd thee there:
When o'er his beams the veil is thrown,
Thy substance is but plainer shown.
A passing gale, a puff of wind,

Dans maint article clandestin
 D'user contr' eux tout leur vocabulaire.
 La renommée est née . . . Un Zoïle la fuit,
 De la lumière ainsi nait l'ombre . . . et puis la nuit.

Humblement baissant sa paupière,
 Un Persan prosterné devant le Dieu du jour
 Ainsi commença sa prière :

Soleil ! toi qui vois tout ! Père de la lumière,
 Rayon fécond de charité, d'amour,
 D'où découlent les dons par Dieu faits à la terre,
 Reçois mes vœux, bénis et l'année et mes champs !

Un nuage offusqué de ces nobles accents
 Couvrit le ciel de soudaines ténèbres,
 Et boursofflé d'orgueil, de ses voiles funèbres,
 Laissa tomber ces mots du haut de son dédain :

Mortel, rengaine ton quatrain :
 Il est bien fort ce Dieu que moi je puis détruire
 Selon mon bon plaisir, en l'empêchant de luire ?
 A moi, petit, à moi désormais ton encens,
 On ne doit pas, mon cher, hommage aux impuissants.

Le Persan tout ému, dans l'ardeur de son zèle,
 Ainsi vengea le Dieu du nuage rebelle :

C'est le Dieu que j'invoque, auquel j'offre mon cœur,
 Qui t'a donné naissance, à toi, vil imposteur ;
 En t' élevant si haut sa grandeur se dévoile,
 Et quand sur ses rayons toi, tu jettes un voile
 Pour l'obscurcir, — toi seul te fais du tort,

Dispels thy thickest troops combin'd.

The gale arose, the vapour tost,
 (The sport of winds) in air was lost;
 The glorious orb the day refines;
 Thus envy breaks—thus merit shines.

FABLE XXIX.

The Fox at the Point of Death.



FOX, in life's extreme decay,
 Weak, sick, and faint, expiring lay.
 All appetite had left his maw,
 And age disarm'd his mumbling jaw.
 His num'rous race around him stand,
 To learn their dying fire's command.
 He rais'd his head with whining moan,
 And thus was heard the feeble tone:—

Ah, sons! from evil ways depart:
 My crimes lie heavy on my heart.
 See, see the murder'd geese appear!
 Why are those bleeding turkeys there?
 Why all around this cackling train
 Who haunt my ears for chickens slain?

The hungry foxes round them star'd,

On voit ta contexture et l'on prévoit ton fort ;
 Un coup de vent, un misérable souffle,
 Te dissipe et t' éteint maroufle !

Il achevait,—Alors qu'un coup de vent
 Ballota le nuage, en purgea l'atmosphère :
 Le soleil reparut—Le mérite souvent
 Triomphe de l'envie, et l'oblige à se taire.

FABLE XXIX.

Le Renard in Extremis.

UN Renard au déclin d'une longue carrière
 Gisait faible, malade, épuisé, moribond,
 L'âge avait dessoudé de ses dents la char-
 nière,

L'appetit lui faisait faux bond.

Sa race en attendant ses volontés dernières,
 Nombreuse, se tenait près de lui. Le mourant
 Avec effort se mit sur son séant,
 Et bientôt de ses mâchoires
 Il fortit en geignant cette triste oraison :

Ah ! mes fils, mes chers fils, écoutez la raison,
 Voyez mon cœur gémit sous le poids de mes crimes.
 Oui, je vous reconnais trop nombreuses victimes,
 Poules et Coqs vous demandez vos fils
 Par ma dent meurtrière à vous jadis ravis ;
 Et vous aussi, vous qui fûtes mes joies,
 Dindons saignants fuyez ! . . . fuyez sanglantes Oies !

Les Renards affamés cherchent de tous leurs yeux :

And for the promis'd feaft prepar'd.
 Where, Sir, is all this dainty cheer?
 Nor turkey, goofe, nor hen is here.
 Thefe are the phantoms of your brain,
 And your fons lick their lips in vain.

Oh gluttons! fays the drooping fire,
 Reftrain inordinate defire:
 Your liq'rifh tafte you fhall deplore,
 When peace of confcience is no more.
 Does not the hound betray our pace,
 And gins and guns deftroy our race?
 Thieves dread the fearching eye of pow'r,
 And never feel the quiet hour.
 Old age (which few of us fhall know)
 Now puts a period to my woe.
 Would you true happinefs attain,
 Let honefty your paffions rein;
 So live in credit and efteem,
 And the good name you loft redeem.

The counfel's good a Fox replies,
 Could we perform what you advife.
 Think what our anceftors have done—
 A line of thieves from fon to fon!
 To us defcends the long difgrace,
 And infamy hath mark'd our race.
 Though we, like harmlefs fheep, fhould feed,
 Honest in thought, in word, and deed,
 Whatever hen-rooft is decreas'd,
 We fhall be thought to fhare the feaft
 The change fhall never be believ'd:
 A loft good name is ne'er retriev'd.

Où font-ils donc, Papa, ces mets délicieux ?
Avez-vous donc perdu la boule ?
Nous ne voyons ici Coq, ni Dindon, ni Poule,
Aucun de ces friands morceaux
Que vous voyez de votre couche,
L'eau nous en vient cependant à la bouche !


Mettez une fourdine à ces désirs brutaux :
Un jour, souffrez qu'un père vous le dise,
Vous paierez chèrement si fotte gourmandise,
Quand le remords viendra vous tirailler d'en haut ;
Et que plus ne pourrez mettre chiens en défaut :
Voyez pièges, fusils partout, sur votre trace
Sont là pour décimer sans pitié notre race ?
Les voleurs, mes chers fils, ne sont jamais heureux,
Ils sont toujours traqués par la police ;
Réformez-vous, devenez vertueux,
Et fuyez l'école du vice.
Attachez-vous à gagner bon renom,
A rendre enfin honnête notre nom !

Votre conseil est bon, il est vraiment d'un sage,
Répondit un Renard, mais las ! c'est bien dommage
Que nous ne puissions pas le suivre, cher papa ;
Dans l'histoire de nos ancêtres,
Une vérité me frappa :
C'est, qu'entre nous, toujours ce furent de vieux réîtres,
De père en fils enfin nous sommes des voleurs,
Comme tels signalés aux humaines fureurs.
Fussions-nous innocents ainsi que brebis blanche
Depuis lundi jusqu' à dimanche,
Brouterions-nous l'herbe et le thym
Sans arrière pensée, et du soir au matin,
Que si juchoir était la nuit par aventure

Nay, then, replies the feeble Fox,
 (But hark! I hear a hen that clocks)
 Go, but be mod'rate in your food;
 A chicken, too, might do me good.

FABLE XXX.

The Setting-Dog and the Partridge.

 HE ranging Dog the stubble tries,
 And searches ev'ry breeze that flies:
 The scent grows warm; with cautious
 fear

He creeps and points the covey near.
 The men, in silence, far behind,
 Conscious of game, the net unbind.

A Partridge, with experience wise,
 The fraudulent preparation spies:
 She mocks their toils, alarms her brood:
 The covey springs, and seeks the wood.
 But ere her certain wing she tries,
 Thus to the creeping Spaniel cries:—

Dévalifé, j'en suis certain,
 Nous ferions accusés d'avoir commis l'injure,
 Et d'avoir pris part au festin.
 Quand bon renom se perd, adieu la bonhomie,
N i ni, c'est fini, ne se rattrape mie !

Puisqu'il en est ainsi, reprend le vieux Renard,
 (Chût ! j'entends, je le crois un glouffement de poule)
 Allez, chassez la sans retard,
 Mais foyez modérés et qu'aucun ne se soûle ;
 Il se pourrait d'ailleurs, c'est un cas médical
 Qu'un tout jeune poulet ne me fit pas de mal.

FABLE XXX.

Le Chien-couchant et la Perdrix.

LE Chien de chasse épie, et flaire et cherche
 Et la brise qui court, et l'herbe qui frémit ;
 Le flair s'échauffe, avec plus de soin il
 recherche,

Il se traîne en rampant, et petit à petit,
 Puis il indique la volée
 Au chasseur à la piste—elle est prise et d'emblée.

Une Perdrix habile à déjouer les tours
 De l'homme et du chien tous les jours,
 Vit l'appât et donna l'alarme à sa couvée,
 Qui vola dans le bois bien vite, et fut sauvée.
 Mais avant de partir à l'Espagneul rampant
 Elle tint ce discours : Petit affreux serpent,

Thou fawning flave to man's deceit!
 Thou pimp of luxury, sneaking cheat!
 Of thy whole species the disgrace;
 Dogs should disown thee of their race!
 For, if I judge their native parts,
 They're born with open, honest hearts;
 And, ere they serv'd man's wicked ends,
 Were gen'rous foes, or real friends.

When thus the Dog, with scornful smile:—
 Secure of wing thou dar'st revile.
 Clowns are to polish'd manners blind;
 How ignorant is the rustic mind!
 My worth sagacious courtiers see,
 And to preferment rise, like me.
 The thriving pimp, who beauty sets,
 Hath oft enhanc'd a nation's debts:
 Friend sets his friend, without regard,
 And ministers his skill reward.
 Thus train'd by man, I learn'd his ways,
 And growing favour feasts my days.

I might have guess'd, the Partridge said,
 The place where you were train'd and fed:
 Servants are apt, and, in a trice,
 Ape to a hair their master's vice.
 You came from Court, you say. Adieu!
 She said, and to the covey flew.

De l'homme né méchant esclave parasite,
 De son luxe éhonté complaisant illicite,
 Rebut de ton espèce, ignoble délateur,
 Les chiens qui passent pour des cœurs bons et honnêtes
 Devraient tous, et pour leur honneur,
 Te mettre hors la loi—des bêtes ;
 Car bien avant que l'homme eut enrolé les chiens
 Pour servir à ses fins, à ses mauvais desseins,
 Ils étaient généreux amis dans la fortune,
 Ennemis généreux même dans l'infortune.

Alors le Chien de s'écrier
 Avec un dédaigneux sourire :
 Tu peux bien jaboter sans exciter mon ire,
 Et forte de ton aile, à l'abri décrier.
 Manant fut-il jamais juge ès belles manières ?
 L'esprit rustique est encore aux brassières :
 Les courtisans futés estiment ma valeur,
 Pour aller au succès, je suis leur précepteur ;
 Celui qui vend sa plume, ou bien sa conscience
 Fait souvent à l'état payer son éloquence ;
 L'ami vend son ami, le mouchard le mouchard,
 La beauté sa beauté, le tout sans nul égard.
 C'est ainsi que dressé par l'homme
 J'appris tout le pliant d'un parfait gentilhomme.

J'aurais dû deviner, s'écria la Perdrix,
 L'école d'où fortait si surprenant Phœnix,
 En un clin d'œil valet a le vice du maître,
 Rampant s'il est rampant, et traître s'il est traître :
 Vous venez de la cour, dites-vous, c'est très bien,
 Dit-elle en s'envolant. Adieu, comédien !

FABLE XXXI.

The Universal Apparition.

RAKE, by ev'ry passion rul'd,
 With ev'ry vice his youth had cool'd :
 Disease his tainted blood affails ;
 His spirits droop, his vigour fails ;

With secret ills at home he pines,
 And, like infirm old age, declines.

As, twing'd with pain, he pensive fits,
 And raves, and prays, and swears, by fits,
 A ghastly Phantom, lean and wan,
 Before him rose, and thus began :—

My name, perhaps, hath reach'd your ear ;
 Attend, and be advis'd by Care.
 Nor love nor honour, wealth nor pow'r,
 Can give the heart a cheerful hour,
 When health is lost. Be timely wise :
 With health all taste of pleasure flies.

Thus said, the Phantom disappears.
 The wary counsel wak'd his fears :
 He now from all excess abstains,
 With physic purifies his veins,
 And, to procure a sober life,
 Resolves to venture on a wife.

FABLE XXXI.

L'Eternel Fantôme.

PAR chaque passion mis en coupe réglée,
 Un Libertin à jeunesse acculée
 Dépérissait, car son sang vicié
 A des maux secrets allié,
 Déjà l'avait rendu voisin de la vieillesse.

Comme il était assis en proie à sa détresse,
 Priant, jurant, tirillé de douleur,
 Tout décharné, tout blême, un Fantôme livide
 Apparut tout-à-coup devant notre invalide.

Ne tremblez pas, calmez votre frayeur,
 Je ne viens pas ici turlupiner vos veilles,
 Mon nom est inconnu peut-être à vos oreilles :
 Mais c'est pour vous sauver que je me rends ici ;
 Ecoutez, et prenez les conseils du Souci :
 Ni l'amour, ni l'honneur, ni l'or, ni la puissance
 Ne donnent aux mortels un instant d'allégerance,
 Quand a fui la santé. Soyez donc sage à temps ;
 Sans la santé jamais aucun plaisir des sens.

Ce disant, le Fantôme a glissé comme une ombre.
 Notre héros pensif est devenu plus sombre ;
 Il réfléchit, reconnaît ses excès,
 Prudemment se confie aux bons soins d'un Hermès,
 Et pour se réformer, et comme un sûr dictame
 Il se résout . . . à prendre femme.

But now again the Sprite ascends ;
Where'er he walks, his ear attends ;
Infinuates that beauty's frail,
That perseverance must prevail ;
With jealousies his brain inflames,
And whispers all her lovers' names.
In other hours she represents
His household charge, his annual rents,
Increasing debts, perplexing duns,
And nothing for his younger sons.

Straight all his thoughts to gain he turns,
And with the thirst of lucre burns.
But when possess'd of Fortune's store,
The Spectre haunts him more and more ;
Sets want and misery in view,
Bold thieves, and all the murd'ring crew ;
Alarms him with eternal frights ;
Infests his dream, or wakes his nights.
How shall he chase this hideous guest ?
Pow'r may, perhaps, protect his rest.
To pow'r he rose. Again the Sprite
Besets him morning, noon, and night ;
Talks of Ambition's tottering feat ;
How Envy persecutes the great ;
Of rival hate, of treach'rous friends,
And what disgrace his fall attends.

The Court he quits, to fly from Care,

Mais le Fantôme apparait de nouveau,
 Il s'attache à ses pas, filtre dans son cerveau,
 Lui cornant sans-cesse à l'oreille,
 Combien femme est fragile, et combien c'est merveille
 Qu'elle résiste à soins persévérants,
 Et tout bas lui glissant le nom de ses amants :
 Puis dans d'autres moments à son œil il présente
 Le lourd budget d'une maison,
 Le passif qui s'accroît, le créancier, la rente,
 Les enfants à pourvoir qui naissent à foison.

 Le voilà donc courant fus aux richesses,
 Et d'empiler argent et or,
 Mais le Spectre le traque encor :
 Il doit se défier de faire des largesses ;
 De la misère et du besoin
 Il lui fait voir la perspective au loin,
 Lui montre des voleurs, la troupe meurtrière,
 Se déchaînant sur lui comme une fourmilière ;
 Trouble ses jours, et même envahit son sommeil.
 Comment chasser hôte pareil ?
 Le Pouvoir, pense-t-il, peut-être
 Lui fera trouver le repos.
 Il s'élève au Pouvoir. Le Spectre s'enchevêtre
 A son esprit, s'établit dans ses os
 Le matin, à midi, puis le soir le harcèle,
 Et sous ses regards amoncèle
 Tous les maux de l'ambition,
 Les faux amis, des grands la persécution,
 Et par dessus il lui fait voir l'Envie
 S'acharnant à sa chute, empoisonnant sa vie.

 Pour se dépêtrer du fouci

And seeks the peace of rural air :
 His groves, his fields, amus'd his hours ;
 He prun'd his trees, he rais'd his flow'rs.
 But Care again his steps pursues ;
 Warns him of blasts, of blighting dews,
 Of plund'ring insects, snails, and rains,
 And droughts that starv'd the labour'd plains.
 Abroad, at home, the Spectre's there :
 In vain we seek to fly from Care.

At length he thus the Ghost address'd:—
 Since thou must be my constant guest,
 Be kind, and follow me no more ;
 For Care, by right, should go before.

FABLE XXXII.

The two Owls and the Sparrow.

TWO formal Owls together sat,
 Conferring thus in solemn chat :—
 How is the modern taste decay'd !
 Where's the respect to wisdom paid ?
 Our worth the Grecian sages knew :
 They gave our fires the honour due ;
 They weigh'd the dignity of fowls,
 And pry'd into the depth of owls.

Il fuit la cour, pour un séjour champêtre,
 Et dans la paix des champs favoure le bien-être,
 S'occupant de ses fleurs, de ses arbres aussi,
 Emondant celui-là, redressant celui-ci.
 Mais voilà de nouveau le Spectre qui s'avance,
 Qui l'avertit d'avoir prudence,
 Des insectes pillards qui dévorent ses blés,
 Ses foins, ses vergers désolés ;
 Du temps chaud, du temps froid, et des soudains orages
 Qui portent partout leurs ravages ;
 Dehors, à la maison, le Spectre—le voici
 Car nul ne peut fuir le souci.

Après avoir ainsi subi ces destinées,
 Notre héros lui dit : Souci, dur créancier,
 Puis qu'il faut que tu sois mon hôte journalier,
 Tu m'as assez suivi depuis nombre d'années :
 Spectre, sois bon garçon, passe enfin le premier.

FABLE XXXII.

Les deux Hiboux et le Pierrot.

DEUX hiboux compassés, affaiblés côte-à-côte,
 De se prôner tous deux ne se faisaient pas faute.

Comme le goût moderne est, dit l'un, dépravé :
 Qu'est devenu le culte à la sagesse ?
 Jadis les sages de la Grèce
 Savaient apprécier le mérite privé.

Athens, the seat of learned fame,
 With gen'ral voice rever'd our name!
 On merit title was conferr'd,
 And all ador'd th' Athenian bird.

Brother, you reason well, replies
 The solemn mate, with half-shut eyes!
 Right—Athens was the seat of learning;
 And, truly, wisdom is discerning.
 Besides, on Pallas' helm we fit,
 The type and ornament of wit:
 But now, alas! we're quite neglected,
 And a pert Sparrow's more respected.

A Sparrow, who was lodg'd beside,
 O'erhears them soothe each other's pride,
 And thus he nimbly vents his heat:—

Who meets a fool, must find conceit.
 I grant you were at Athens grac'd,
 And on Minerva's helm were plac'd;
 But ev'ry bird that wings the sky,
 Except an Owl, can tell you why.
 From hence they taught their schools to know
 How false we judge by outward show;
 That we should never look esteem,
 Since fools as wise as you might seem.
 Would you contempt and scorn avoid,
 Let your vain-glory be destroy'd;
 Humble your arrogance of thought;
 Pursue the way by nature taught:

En ces temps bienheureux, en beaux esprits fertiles,
 On savait distinguer, ceci dit entre nous,
 La dignité des volatiles,
 Surtout la profondeur des nôtres, vertu-choux !
 Ce foyer de science, Athènes l'Erudite
 Tout d'une voix vénérait le Hibou,
 Conférait-elle un titre au vrai mérite ?
 Notre emblème toujours en était le bijou.

Vous parlez d'or, dit l'autre, et raisonnez fort juste.
 Athène avait en nous la foi la plus robuste,
 Elle avait su nous mettre au casque de Pallas,
 Et cela c'était bien ; mais maintenant, hélas !
 Nous sommes dédaignés, laissés sans importance,
 Un effronté Pierrot a plus que nous de chance.

Un Pierrot près de là logeait,
 De l'un de l'autre il entendit le plaid,
 Et sans perdre de temps il leur dit en colère :
 De fots propos n'ont pas de quoi déplaire,
 Je vous accorde, ô solemnels Oiseaux
 Que l'on vous vit jadis dans l'érudite Athènes,
 De Minerve orner les chapeaux ;
 Mais pour ça fûtes-vous jamais des Démofthènes ?
 Excepté le Hibou chaque oiseau fait fort bien,
 En vous plaçant ainsi, ce que l'Athénien
 Voulait dire à chacun, à son intelligence :
 “ Ne jugez pas sur l'apparence ! ”
 Voulez-vous éviter, le mépris, le dédain,
 Mettez-moi de côté votre orgueil surhumain,
 De vos penfers supprimez l'arrogance,
 Dans le tombeau du vide enterrez la jactance,

So shall you find delicious fare,
 And grateful farmers praise your care ;
 So shall fleek mice your chase reward,
 And no keen cat find more regard.

FABLE XXXIII.

The Courtier and Proteus.

WHENE'ER a Courtier's out of place,
 The country shelters his disgrace ;
 Where doom'd to exercise and health,
 His house and gardens own his wealth.
 He builds new schemes, in hopes to gain
 The plunder of another reign ;
 Like Philip's son, would fain be doing,
 And fights for other realms to ruin.

As one of these (without his wand)
 Pensive along the winding strand
 Employ'd the solitary hour
 In projects to regain his pow'r,
 The waves in spreading circles ran,
 Proteus rose, and thus began :—
 Came you from Court? For in your mien
 A self-important air is seen.

De la nature alors vous suivrez le chemin ;
 Ici bas vous aussi serez pour une fin,
 Les fermiers vous loueront de faire bonne chasse
 Aux souris. . . . Et les chats auront l'oreille basse !

FABLE XXXIII.

Le Courtisan et Protée.

U'UN Courtisan ait la mésaventure
 D'être mis à la porte, il s'en va d'aventure
 A la campagne abriter son chagrin ;
 Puis s'occupe à soigner sa maison, son
 jardin,
 Tout se ressent de sa riche opulence,
 Lui pourtant de bâtir nouveaux plans de finance,
 Car toujours il nourrit l'espoir
 De rattraper bientôt sa place et le pouvoir ;
 Comme au fils de Philippe il paraissait étrange
 D'être réduit à rien, il lui démange
 D'obtenir à nouveau royaume à ruiner.

Un de ces courtisans déchus de leur puissance
 Se promenait pensif cherchant à combiner
 Le moyen de former une fourde alliance
 Qui put le faire encore à la cour dominer ;
 Il se trouvait près d'une plage,
 Soudain les flots en cercle effleurent le rivage,
 Surgit Protée—Eh bien ! lui dit le Dieu,
 Que faisons-nous, solitaire en ce lieu ?
 Venez-vous de la cour ? On voit dans votre mine
 Un quelque chose qui de loin sent la doctrine ?

He frankly own'd his friends had trick'd him,
And now he fell his party's victim.

Know, says the God, by matchless skill
I change to every shape at will ;
But yet, I'm told, at Court you see
Those who presume to rival me.

Thus said. A snake, with hideous trail,
Proteus extends his scaly mail.

Know, says the Man, tho' proud in place,
All Courtiers are of reptile race.
Like you, they take that dreadful form,
Bask in the sun, and fly the storm ;
With malice hiss, with envy gloat,
And for convenience change their coat ;
With new-got lustre rear their head,
Though on a dunghill born and bred.

Sudden the God a lion stands ;
He shakes his mane, he spurns the sands :
Now a fierce lynx, with fiery glare,
A wolf, an ass, a fox, a bear.

Had I ne'er liv'd at Court, he cries,
Such transformation might surprize ;
But there, in quest of daily game,
Each able Courtier acts the same.
Wolves, lions, lynxes, while in place,
Their friends and fellows are their chafe.
They play the bear's and fox's part ;
Now rob by force, now steal with art.
They sometimes in the senate bray ;

Il convint franchement qu'il était dégommé,
Et que ses chers amis l'avaient su faire au même.

Sachez, lui dit le Dieu, que par adresse extrême,
Je puis changer de forme à point nommé,
On m'a dit cependant qu'à la cour on m'imité ;
Qu'on se permet de lutter avec moi ?

Protée a dit, et soudain quitte
Pour mailles de serpent ses habits de Dieu-Roi.

Quoiqu'orgueilleux alors qu'ils sont en place,
Sachez, dit l'homme, que toujours les courtisans
Des reptiles font de la race.
Ils traînent comme vous leurs anneaux en rubans,
Se chauffent au soleil, évitent la tempête,
Sifflent tout comme vous, changent d'habits souvent ;
Bien que nés sur la paille osent lever la tête,
Tournant comme souffle le vent.


En Lion, tout-à-coup, voilà que le Dieu change ;
Puis c'est un Loup-cervier, aux regards effrayants ;
Puis en Lynx, en Renard, en Ours il se rechange.

Ces tours seraient pour moi merveilleux, surprenants,
Si de la cour je ne venais, dit l'homme ;
Mais là chacun agit tout comme
Vous venez de le faire—On use à ce métier,
Entendons-nous, lorsque l'on est en place
En quête de gibier, le flairer du Limier ;
Amis et compagnons sont tous objets de chasse.
Tantôt Ours, et tantôt Renard
On vole par la force, on vole par l'adresse.

Or, chang'd again to beasts of prey,
 Down from the lion to the ape,
 Practise the frauds of ev'ry shape.
 So said.—Upon the God he flies—
 In cords the struggling captive ties.
 Now, Proteus, now (to truth compell'd)
 Speak, and confess thy art excell'd;
 Use strength, surprise, or what you will,
 The Courtier finds evasions still;
 Not to be bound by any ties,
 And never forc'd to leave his lies.

FABLE XXXIV.

The Mastiff.

HOSE who in quarrels interpose,
 Must often wipe a bloody nose.

A Mastiff, of true English blood,
 Lov'd fighting better than his food.
 When dogs were snarling for a bone,
 He long'd to make the war his own;
 And often found, when two contend,
 To interpose obtain'd his end.
 He gloried in his limping pace;
 The scars of honour seam'd his face;
 In ev'ry limb a gash appears,

Un Roi de France a dit : “ Paris vaut une messe,”
 Le courtifan dit, lui : “ Le pouvoir vaut la hart,”
 Pour happer le pouvoir il fait mettre en pratique
 L’instinct de chaque bête, et surtout sa rubrique.

Il dit, se jette sur le Dieu,
 Qui se débat en vain,—avec une courroie
 Il le retient captif, et lui dit dans sa joie :
 Protée, en feras-tu l’aveu ?
 Sur ton propre terrain je t’ai vaincu morbleu !
 Ou la force, ou la ruse, ou l’astuce, ou l’audace,
 Rien ne peut contre un courtifan ;
 Pour trouver tours de passe-passe,
 Et le défaut de la cuirasse
 Le mensonge est son talisman

FABLE XXXIV.

Les Mâtins.



QUI vient mettre son nez au fort d’une
 querelle
 Souvent sur le terrain en laisse une parcelle.

Certain Mâtin, Anglais pur sang,
 Aimait mieux le combat que sa propre pâture.
 Quand pour un os des chiens se déchiraient le flanc,
 De l’objet de la guerre il rêvait la capture.
 Le fait est qu’en ces cas, témoins les deux plaideurs
 Et l’huître du bon Lafontaine,
 L’intervenant parfois obtient l’aubaine
 Des morceaux les meilleurs.
 De se traîner boitant, il affectait la gloire,

And frequent fights retrench'd his ears.

As, on a time, he heard from far
Two dogs engag'd in noisy war,
Away he scours, and lays about him,
Resolv'd no fray should be without him.

Forth from his yard a Tanner flies,
And to the bold intruder cries:—

A cudgel shall correct your manners!
Whence sprung this cursed hate to Tanners?
While on my dog you vent your spite,
Sirrah! 'tis me you dare not bite.

To see the battle thus perplex'd,
With equal rage a butcher vex'd,
Hoarse-screaming from the circled crowd,
To the curs'd Mastiff cries aloud:—

Both Hockley-hole and Mary-bone
The combats of my dog have known.
He ne'er, like bullies coward-hearted,
Attacks in public to be parted.
Think not, rash fool, to share his fame;
Be his the honour or the shame.

Thus said, they swore, and rav'd like thunder,
Then dragg'd their fasten'd dogs afunder;
While clubs and kicks from ev'ry side
Rebounded from the Mastiff's hide.

All reeking now with sweat and blood,
Awhile the parted warriors stood,
Then pour'd upon the meddling foe,

Son museau balafré, sa pendante mâchoire,
Et chaque oreille absente étaient certificats
Qu'il avait guerroyé dans de fréquents combats.

Un jour il entendit le bruit d'une bataille,
Deux gros chiens engagés se faisaient mainte entaille,
Soudain pour se mêler au jeu
Vite est parti le boute-feu.

Cependant un tanneur vers notre intrus s'élance,
Un bâton va payer ta rare outrecuidance
Dit l'homme, eh quoi ! ta rage sur mon chien
Tu la déverferas, infâme Bohémien

Quand sur moi tu n'oserais mordre ?
En voyant le combat dans un si beau désordre,
Un boucher à son tour fendant le cercle enfin :
De quoi, te mêles-tu, dit-il, maudit Mâtin !
Ainsi que toi mon chien n'est pas un terroriste,
Au cœur poltron, encor moins un vantard,
Ce n'est point en public qu'il se pose en Bayard
Pour être séparé de son antagoniste ;
Marybone, Hockleyhole ont vu tout son éclat,
Ne pense pas, nigaud, capter sa renommée
Soit qu'il forte vainqueur ou vaincu du combat.

Ce disant, regardant l'affaire consommée,
Et le boucher et le tanneur
Ont séparé leurs chiens, et calmé leur fureur ;
Tandis que leurs bâtons caressent la carcasse
Du Mâtin, sur lequel ils font tous deux main basse.

Tout souillés de leur sang, tout fumant de sueur,
Les guerriers un instant reposent leur valeur,
Puistout à-coup prompts comme le tonnerre

Who, worried, howl'd, and sprawl'd below.
 He rose, and limping from the fray,
 By both sides mangled, sneak'd away.

FABLE XXXV.

The Barley-Mow and the Dunghill.



HOW many faucy airs we meet
 From Temple-Bar to Aldgate-street!
 Proud rogues, who shar'd the South-sea
 prey,
 And sprung, like mushrooms, in a day!
 They think it mean to condescend
 To know a brother or a friend:
 They blush to hear their mother's name,
 And by their pride expose their shame.

As cros his yard, at early day,
 A careful farmer took his way,
 He stopp'd, and, leaning on his fork,
 Observ'd the flail's incessant work.
 In thought he measur'd all his store—
 His geese, his hogs he number'd o'er;
 In fancy weigh'd the fleeces shorn,
 And multiplied the next year's corn.

Fondent sur le Mâtin qui se vautre par terre.
 Ereinté, harcelé par tous les deux, l' intrus
 La queue en deuil, se retira confus.

FABLE XXXV.

Le Tas d'Orge et le Fumier.



UE d'airs impertinents soit à pied soit en
 char
 Ne rencontrons-nous pas dans une ma-
 tinée .

Depuis *Aldgate Street*, jusques à *Temple Bar* ;
 Que d'orgueilleux fripons qu'une seule journée
 A fait surgir comme des champignons,
 Et devenir soudain de brillants lumignons,
 Pour avoir trafiqué des trésors de Golconde,
 Ou des mines du Nouveau Monde.
 Ils croiraient s'abaisser au contact d'un ami,
 Ils n'osent pas reconnaître leur frère
 Rougissent au nom de leur mère,
 De fortir de si bas leur orgueil a frémi.

Comme un fermier soigneux visitait de bonne heure
 Son poulailler, sa basse cour,
 S'appuyant sur sa fourche, il vit d'un œil d'amour
 Le travail incessant de son humble demeure.
 Dans sa pensée il mesura soudain
 Le rapport de sa ferme, et le prix de son grain,
 Il pesa les toisons tondues,
 Et toutes il les vit à très bon prix vendues.

A Barley-mow, which stood beside,
Thus to its musing master cry'd:—

Say, good Sir, is it fit or right
To treat me with neglect and flight—
Me, who contribute to your cheer,
And raise your mirth with ale and beer?
Why thus insulted, thus disgrac'd,
And that vile dunghill near me plac'd?
Are those poor sweepings of a groom,
That filthy fight, that nauseous fume,
Meet objects here? Command it hence!
A thing so mean must give offence.

The humble dunghill thus reply'd:—
Thy master hears, and mocks thy pride.
Insult not thus the meek and low;
In me thy benefactor know:
My warm assistance gave thee birth,
Or thou hadst perish'd low in earth:
But upstarts, to support their station,
Cancel at once all obligation.

FABLE XXXVI.

Pythagoras and the Countryman.

PYTHAG'RAS rose at early dawn,
By soaring meditation drawn;
To breathe the fragrance of the day,
Through flow'ry fields he took his way.

Or, un tas d'orge était à ses côtés,
Qui tout-à-coup lui parla de la sorte :

Maître, à vous mes civilités !
Et maintenant un mot : la fureur me transporte
De vous voir me traiter si cavalièrement,
Mais ne dirait-on pas vraiment
Que vous oubliez mes services ?
Dans l'*ale* et dans la bière à votre bonne humeur
Moi je donne un piquant, un attrait séducteur,
Pourquoi donc me payer toujours en maléfices ?
Et pourquoi me mettre aussi près
De ce sale fumier, moi l'enfant de Cérés !
Son fumet n'est pas inodore,
Il infecte vraiment, soit dit sans métaphore.

Notre maître t'entend, et rit de ton orgueil,
Dit soudain le fumier, c'est moi qui te l'atteste ;
Regarde-moi d'un meilleur œil,
Je suis ton bienfaiteur, sois un peu plus modeste ;
Ma chaleur a donné la naissance à ton grain,
Il eut péri sans elle au fin fond de la terre ;
Mais las ! les parvenus ont tous le cœur hautain,
Pour maintenir leur rang ils renieraient leur père !

FABLE XXXVI.

Pythagore et le Campagnard.

UN jour avec l'aurore
Toute humide de pleurs,
Se leva Pythagore
Pour respirer le doux parfum des fleurs.

In musing contemplation warm,
 His steps misled him to a farm,
 Where, on the ladder's topmost round,
 A peasant stood; the hammer's sound
 Shook the weak barn. Say, friend, what care
 Calls for thy honest labour there?

The Clown with furly voice replies,
 Vengeance aloud for justice cries.
 This kite, by daily rapine fed,
 My hens' annoy, my turkeys' dread,
 At length his forfeit life hath paid;
 See on the wall his wings display'd;
 Here nail'd, a terror to his kind,
 My fowls shall future safety find,
 My yard the thriving poultry feed,
 And my barn's refuse fat the breed.

Friend, says the Sage, the doom is wise;
 For public good the murd'rer dies.
 But if these tyrants of the air
 Demand a sentence so severe,
 Think how the glutton, man, devours;
 What bloody feasts regale his hours!
 Oh, impudence of pow'r and might,
 Thus to condemn a hawk or kite,
 When thou, perhaps, carniv'rous finner!
 Hadst pullets yesterday for dinner!

Hold, cry'd the clown, with passion heated;
 Shall kites and men alike be treated?
 When Heav'n the world with creatures stor'd,
 Man was ordain'd their sov'reign lord.

Abîmé dans sa rêverie

Bientôt il se trouva près d'une métairie.
Hûché sur une échelle, un maître paysan
De son marteau frappait un bruyant pan, pan, pan,
Qui faisait vaciller la grange peu solide.

Pourquoi frapper si fort, et d'un bras si rapide
Dis-moi l'ami?—Voilà dit le rustaud,

Je frappe parce qu'il le faut,
Je frappe fort pour mieux incrufter ma vengeance,
Car vengeance est justice en aussi grave offense.

Voyez plutôt ce Milan éhonté
Tout gorgé de rapine et de férocité,
Mes Poules, mes Dindons tout tombait sous sa griffe,
Mais il est mort enfin le vilain escogriffe,
De ses ailes aussi je fais un éventail

Pour mieux à ses pareils servir d'épouvantail :
Ma basse cour désormais est sauvée,

Je vais voir engraisser et volaille et couvée.
Bien jugé ! mon ami, dit le Sage, il est bon
Que pour le bien public soit occis un larron :
Cependant m'est avis, la sentence est féroce
Pour ces tyrans de l'air ;—Car pour l'homme que faire ?

Pour l'homme ! ce roi des gloutons,
Qui dévore à la fois Bœufs, Canards et Moutons ?

Oh ! l'impudeur de la puissance !
Condamner un Milan pour si chétive offense,
Tandis que toi, vil pécheur endurci
Peut-être d'un Poulet tu dineras aussi !

Halte là, s'il vous plaît, dit le rustre en colère,
Ce propos n'est pas fait pour plaire :
Aux Eperviers, à tout voleur,
Aux Milans, jamais d'amnistie,

Thus tyrants boast, the Sage reply'd,
 Whose murders spring from pow'r and pride.
 Own, then, this man-like kite is slain
 Thy greater lux'ry to sustain ;

For " petty rogues submit to fate,
 " That great ones may enjoy their state." *

FABLE XXXVII.

The Farmer's Wife and the Raven.

WHY are those tears? Why droops your
 head?
 Is, then, your other husband dead?
 Or does a worse disgrace betide:
 Hath no one since his death apply'd?

Alas! you know the cause too well!—
 The salt is spilt—to me it fell!
 Then, to contribute to my loss,
 My knife and fork were laid across!

* Garth's Dispensary.

Sur tous les animaux l'homme a suprématie,
 L'homme en est le maître et seigneur !
 Tout beau ! reprit alors le Sage
 Ainsi se vante un tyran imposteur ;
 D'un pouvoir orgueilleux, ainsi nait l'esclavage :
 Ton Milan tu le mets à mort
 Pour maintenir ton luxe davantage,
 Et par quel droit ? . . . Par le droit du plus
 fort.

Petits fripons ~~font~~ pendus, c'est leur fort,
 Tandis que grands voleurs vont en bel équi-
 page !

FABLE XXXVII.

La Femme du Fermier et le Corbeau.



OURQUOI ces pleurs ? Pourquoi votre
 tête penchée ?
 Votre second époux est-il donc mort, mon
 cœur !

Ou bien est-ce un plus grand malheur
 Quelqu'un ne veut-il plus tâter de la nichée ?

Vous ne savez que trop le pourquoi de mes pleurs.
 Le sel tombé vers moi, mon couteau, ma fourchette
 Placés en croix, faut pas être prophète
 Pour voir dans tout ceci présage de malheurs.
 Et puis c'est vendredi—le seul jour que j'abhorre,
 Ajoutez à cela qu' hier au soir encore

On Friday, too—the day I dread !
 Would I were safe at home in bed !
 Last night (I vow to Heav'n 'tis true !)
 Bounce from the fire a coffin flew !
 Next post some fatal news shall tell—
 God send my Cornish friends be well !

Unhappy widow ! cease thy tears,
 Nor feel affliction in thy fears.
 Let not thy stomach be suspended ;
 Eat now, and weep when dinner's ended ;
 And when the butler clears the table,
 For thy dessert I'll read my fable.

Betwixt her swagging panniers' load,
 A Farmer's Wife to market rode,
 And jogging on, with thoughtful care,
 Summ'd up the profits of her ware !
 When, starting from her silver dream,
 Thus far and wide was heard her scream :—

That Raven on yon left-hand oak
 (Curse on his ill-betiding croak !)
 Bodes me no good ! No more she said,
 When poor blind Ball, with stumbling tread,
 Fell prone ; o'erturn'd the panniers lay,
 And her mash'd eggs bestrew'd the way.

She, sprawling in the yellow road,
 Rail'd, swore, and curs'd,—Thou croaking toad,
 A murrain take thy whorson throat !
 I knew misfortune in the note.

Avec fracas du feu s'est fait jour un cercueil,
Inévitablement c'est un signe de deuil,
Préserve-moi d'apprendre, ô Dieu ! les funérailles
De mes amis du Cornouailles !

Veuve donne campos à tous tes vains fous,
Et que tes appétits ne soient pas raccourcis ;
Savoure ton diner, bois ton vin délectable,
Pour ton dessert, je te lirai ma fable.

Affise, entre un double panier,
Qui lui servait de balancier,
Cahin-caha toute pensive,
S'en allait au marché la femme d'un fermier
Calculant, supputant jusqu'au moindre denier
La valeur approximative
Que lui produirait à la fin
La vente de son saint frusquin :
Quand en sursaut de son rêve éveillée
De son rêve d'argent, un cri dans la vallée
Retentit. Elle a vu sur un chêne un Corbeau,
Or, qui voit un Corbeau, voit aussi son tombeau.
Elle ne dit plus rien, hélas ! notre fermière !
Mais soudain son dada trébuche dans l'ornière,
Et son double panier tout à fait culbuté
De ses œufs frais a fait chair à pâté.

Lors elle se vautrant dans le chemin jaunâtre
A son humeur acariâtre
Donne l'effor. Vieux crapaud croassant,
J'ai flairé le malheur dans ton cri glapissant !

Dame, quoth the Raven, spare your oaths,
 Unclench your fist, and wipe your clothes.
 But why on me those curses thrown?
 Goody, the fault was all your own;
 For had you laid this brittle ware
 On Dun, the old sure-footed mare,
 Though all the ravens of the hundred
 With croaking had your tongue out-thunder'd,
 Sure-footed Dun had kept her legs,
 And you, good woman, fav'd your eggs.

FABLE XXXVIII.

The Turkey and the Ant.



N other men we faults can spy
 And blame the mote that dims their eye;
 Each little speck and blemish find—
 To our own stronger errors blind.


A Turkey tir'd of common food,
 Forsook the barn, and sought the wood;
 Behind her ran an infant train,
 Collecting here and there a grain.

Draw near, my birds, the mother cries;
 This hill delicious fare supplies:

Rengaine tes jurons, crois-moi, ma bonne femme,
 A dit soudain Maître Corbeau,
 A t'escrimer ne te mets pas en eau,
 Tu perdrais à ce jeu ton latin sur mon âme :
 Car si mieux avisée, à ta vieille jument
 Par toi la marchandise eut été confiée,
 Elle fut arrivée à très bon port vraiment,
 Et nullement avariée ;
 Et ce, quand même les Corbeaux
 De ce canton, et de la terre,
 Pour arrêter ta langue, éteindre son tonnerre,
 Se fussent tous ligüés en de puissants faisceaux ;
 Car ta jument étant ingambe
 Eut soutenu tes œufs, tes paniers sur sa jambe !

FABLE XXXVIII.

La Dinde et la Fourmi.

OUS voyons les défauts d'autrui dans un
 clin d'œil,
 Pour cela nous avons un flair d'Ecureuil ;
 Pour nos défauts, c'est autre chose,
 Nous les voyons fort peu, large qu'en soit la dose.

Une Dinde un beau jour s'en fut chercher les bois
 Voulant changer de nourriture.
 Une bande d'enfants derrière elle, aux abois,
 D'un grain par ci par là picotait la pâture.
 Çà mes enfants ici, vite, a dit la maman,
 Ce petit mont fournit certaine friandise

Behold, the busy negro race—
See millions blacken all the place !
Fear not. Like me, with freedom eat,
An Ant is most delightful meat !
How blest'd, how envy'd, were our life,
Could we but 'scape the poult'rer's knife !
But man, curs'd man, on Turkeys preys,
And Christmas shortens all our days !
Sometimes with oysters we combine,
Sometimes assist the fav'ry chine ;
From the low peasant to the lord,
The Turkey smokes on ev'ry board.
Sure men for gluttony are curst,
Of the sev'n deadly sins the worst.

An Ant, who climb'd beyond her reach,
Thus answer'd from the neighb'ring beech :
Ere you remark another's sin,
Bid thy own conscience look within ;
Control thy more voracious bill,
Nor for a breakfast nations kill.

Qui mérite vraiment que deux mots on lui dise ;
 Voyez ces nègres font pour nous mieux qu' ortolan,
 Mangez, régalez-vous fans crainte,
 La Fourmi, mes enfants, c'est le brouet des Dieux !
 Que nous ferions heureux si toujours fans contrainte,
 Nous pouvions déguster ce mets délicieux !

 C'est vivre au moins que faire ainsi ripaille,
 Loin du sanglant couteau du marchand de volaille !
 Mais l'homme . . . il foit maudit ! . . . l'homme est
 notre ennemi,

Il lui faut des Dindons chaque fois qu'il festoie.
 A Noël furtout il fait de nous sa proie,
 Noël est des Dindons la Saint Barthelemi !
 Du manant, du Seigneur on nous voit sur la table,
 Les hommes font de nous un manger délectable,
 Oh ! les gourmands qu'ils font les infâmes bourreaux !
 Or, mes enfants la gourmandise,
 Je vous le dis avec franchise,
 C'est le pire de tous les péchés capitaux.

 Vous parlez d'or, tout beau, tout beau,
 Madame,

Répondit à la Dinde une vieille Fourmi,
 Il vous est fort aisé de lancer l'épigramme
 Et ne le faites à demi,
 Sur le péché d'autrui ; souffrez que je reclame :
 Avant de clabauder sur l'homme et ses défauts,
 Regardez ce que font messieurs vos Dindonneaux,
 Pour un repas, un seul, leur bec vorace
 De toute une tribu vient d'engloutir la race !

FABLE XXXIX.

The Father and Jupiter.

HE Man to Jove his suit preferr'd :
 He begg'd a wife—his pray'r was heard.
 Jove wonder'd at his bold addressing ;
 For how precarious is the blessing !

A wife he takes. And now for heirs
 Again he worries Heav'n with pray'rs.
 Jove nods assent : two hopeful boys
 And a fine girl reward his joys.

Now more folicitous he grew,
 And set their future lives in view :
 He saw that all respect and duty
 Were paid to wealth, to pow'r, and beauty.
 Once more, he cries, accept my pray'r :
 Make my lov'd progeny thy care.
 Let my first hope, my fav'rite boy,
 All fortune's richest gifts enjoy.
 My next with strong ambition fire ;
 May favour teach him to aspire,
 Till he the step of pow'r ascend,
 And courtiers to their idol bend.
 With ev'ry grace, with ev'ry charm,

FABLE XXXIX.

Le Père et Jupiter.

HOMME à Jupin présenta sa requête.
 Je voudrais bien une femme, dit-il.
 Jupin pensa : rien ne l'arrête
 Prendre un bonheur si volatil !

Accordé cependant ! Et notre homme prend
 femme.

Mais il lui faut des héritiers ;
 Pour les avoir au ciel monte sa gamme.
 D'un signe qui dit : "Volontiers!"

Jupin a répondu. Deux garçons, une fille
 Première qualité, constituent sa famille.

Toutefois, maintenant il devient inquiet,
 Comment pourvoira-t-il ses enfants ? La fortune
 Lui parait un fort bon acquêt,
 Le Pouvoir, la Beauté, ne feraient pas lacune.
 Le voilà de nouveau s'adressant à Jupin.

Mes rejetons, prends les sous ton égide,
 Dit-il au Dieu, fais leur brillant destin,
 A mon aîné souffle ardeur intrépide
 Pour la fortune, il fera son chemin.

Puis à mon second fils fais voir le Capitole,
 Excite son ambition,
 Et que des courtifans il devienne l'idole :
 D'invincible séduction

My daughter's perfect features arm.
If Heav'n approve, a Father's blest'd!

Jove smiles, and grants his full request.

The first, a miser at the heart,
Studious of ev'ry griping art,
Heaps hoards on hoards with anxious pain,
And all his life devotes to gain.
He feels no joy; his cares increase:
He neither wakes nor sleeps in peace;
In fancied want (a wretch complete)
He starves, and yet he dare not eat.

The next to sudden honours grew;
The thriving art of Courts he knew;
He reach'd the height of pow'r and place,
Then fell the victim of disgrace!

Beauty with early bloom supplies
His daughter's cheeks, and points her eyes.
The vain coquette each suit disdains,
And glories in her lovers' pains.
With age she fades; each lover flies;
Contemn'd, forlorn, she pines and dies!

When Jove the Father's grief survey'd,
And heard him Heav'n and Fate upbraid,
Thus spoke the God:—By outward show,
Men judge of happiness and woe.
Shall ignorance of good and ill
Dare to direct th' eternal will?

Arme les traits si doux de ma charmante fille,
Et tu seras béni du père de famille.

Jupin fourit ; et puis accède à tous ces vœux.

Avare au fond du cœur l'ainé fut malheureux.
A grand renfort d'inquiétudes,
Il employa ses aptitudes ;
Versé dans l'art du grippe-sou
A mettre gain sur gain, or sur or, sou sur sou.
Il n'éprouva jamais la moindre jouissance ;
Se croyant pauvre il vécut d'abstinence.
Puis un beau jour, n'osant manger, mourut de faim.

Le second pourchassa le Pouvoir, et les Places,
Et tout d'abord mena grand train ;
Puis de disgrâces en disgrâces
Il tomba comme Icare—eut aussi triste fin.

Et voyons quel sort eut la fille :

Belle, coquette et vaine, elle eut un beau moment,
Prenant l'un, boudant l'autre, et de tous se moquant,
Si bien que de fil en aiguille
Elle mourut sans un amant.

Cependant quand Jupin vit le chagrin du Père,
Qu'il le vit maudissant et le ciel et le sort,
Le Dieu lui dit, mais sans colère,
Dans vos vœux insensés, hommes gît le seul tort :
Vous jugez tous par l'apparence ;
Et du bonheur, et du malheur,

Seek virtue, and, of that possess,
To Providence resign the rest.

FABLE XL.

The two Monkeys.

HE learned, full of inward pride,
The fops of outward show deride ;
The fop, with learning at defiance,
Scoffs at the pedant and the science.

The Don, a formal, solemn strutter,
Despises Monsieur's airs and flutter ;
While Monsieur mocks the formal fool,
Who looks, and speaks, and walks by rule.
Britain, a medley of the twain,
As pert as France, as grave as Spain,
In fancy wiser than the rest,
Laughs at them both, of both the jest.
Is not the poet's chiming close
Censur'd by all the sons of prose ?
While bards of quick imagination
Despise the sleepy prose narration.
Men laugh at apes ; they men contemn ;
For what are we but apes to them ?

Two Monkeys went to Southwark fair ;
No critics had a sourer air :
They forc'd their way through draggled folks,
Who gap'd to catch Jack-pudding's jokes :

Du bien et du mal l'ignorance
 Vous défend d'usurper le pouvoir Créateur ;
 Recherchez la vertu. Là seul est le bonheur ;
 Les détails laissez-les à NOTRE Providence.

FABLE XL.

Les deux Singes.

DES Erudits, au dedans pleins d'orgueil,
 Se moquent du frou-frou que le fat jette
 à l'œil ;
 De son côté le fat, doublé d'impertinence,
 Se moque du pédant comme de la science.
 L'Espagnol se drapant dans son air solennel,
 Méprise des Français l'air superficiel,
 Tandis que celui-ci rit du sot formaliste
 Qui parle, marche et rit comme un gymnosophe.
 De chacun d'eux offrant un mélange, l'Anglais
 Grave autant qu'Espagnol, tout autant que Français
 Impertinent, se croit le plus sage du monde,
 Et rit de tous les deux ;—or, chacun d'eux le fronde.
 Hors la loi le poète est mis par l'orateur,
 Et la prose à l'index par l'improvisateur ;
 Enfin l'homme se rit du finge et de sa clique,
 Et le finge à son tour se rit de son critique.

Deux Singes, deux amis, bras dessus, bras dessous
 S'en furent à *Southwark* pour visiter la foire ;
 Leurs regards pleins de fiel, leurs propos aigre-doux,
 Disaient assez qu'ils en faisaient l'histoire.

Then took their tickets for the show,
And got by chance the foremost row.
To see their grave observing face,
Provok'd a laugh through all the place.

Brother, says Pug, and turn'd his head,
The rabble's monstrously ill bred.

Now through the booth loud hisses ran,
Nor ended till the show began.

The tumbler whirls his flip-flap round ;
With somersets he shakes the ground :
The cord beneath the dancer springs ;
Aloft in air the vaulter swings ;
Distorted now, now prone depends,
Now through his twisted arms ascends.
The crowd, in wonder and delight,
With clapping hands applaud the fight.

With smiles, quoth Pug—If pranks like these
The giant apes of reason please,
How would they wonder at our arts !
They must adore us for our parts.
High on the twig I've seen you cling,
Play, twist, and turn in airy ring.
How can those clumsy things, like me,
Fly with a bound from tree to tree ?

A travers gens groupés autour d'un baladin,
A coups de coude, ils se frayent chemin,
Puis prenant des billets pour le prochain spectacle,
Tous deux au premier rang arrivent sans obstacle.
Leur aspect solennel et comique à la fois
Provoqua dans la salle un rire assez narquois.

Frère, dit l'un à l'autre, en retournant la tête,
Il me paraît qu'ici le bas peuple est bien bête!

La baraque à ces mots retentit de sifflets,
Et de cris à la porte, à la porte muguets!

A ce bruit toutefois succède un long silence ;
Chût! chût! le spectacle commence.

Soudain le bateleur

Avec des fauts de carpe a mis en bel humeur
Son monde, qui s'amuse à voir un si bon drille ;

Bientôt sous les pieds du danseur

La corde raide et bondit et sautille ;

Et puis en l'air paraît le voltigeur

Qui se cramponne au mur, puis se recroqueville,
Qui se suspend d'un pied, et puis fait la chenille,
Et la foule joyeuse applaudit de tout cœur.


Alors Jocko : Si tous ces tours burlesques
Vous plaisent tant, ô Singes gigantesques
De la raison, combien vous plairaient-ils nos arts ?
Vous vous croyez hardis en faisant les lézards ;
Mais nous, notre savoir vaut bien mieux que le vôtre,
Car nous pouvons sauter d'un bond d'un arbre à
l'autre :
Cependant je vous vois avec certain plaisir

But yet, by this applause, we find
 These emulators of our kind
 Discern our worth, our parts regard,
 Who our mean mimics thus reward.

Brother, the grinning mate replies,
 In this I grant that man is wise.
 While good example they pursue,
 We must allow some praise is due ;
 But when they strain beyond their guide,
 I laugh to scorn the mimic pride ;
 For how fantastic is the fight,
 To meet men always bolt upright,
 Because we sometimes walk on two !
 I hate the imitating crew.

FABLE XLI

The Owl and the Farmer.

N Owl of grave deport and mien,
 Who, like the Turk, was seldom seen,
 Within a barn had chose his station,
 As fit for prey and contemplation.

Upon a beam aloft he fits,
 And nods, and seems to think, by fits.
 So have I seen a man of news
 Or Post-boy or Gazette peruse ;
 Smoke, nod, and talk with voice profound,
 And fix the fate of Europe round.

A ces tours imparfaits crânement applaudir,
 Vous honorez par là notre souplesse!

Frère, tu parles d'or! répond son compagnon,
 L'homme par ses bravos fait preuve de sagesse ;
 Mais n'est-ce pas qu'il a bien du guignon,
 Alors qu'il veut aller plus loin que le modèle ?
 De son orgueil imitateur
 Je ris, car je vois la ficelle
 Des tours de ce pauvre jongleur ;
 Que c'est farce, bon Dieu! de le voir avec zèle
 Se tenir droit debout comme un piquet
 Parce que quelquefois, nous marchons sur deux pattes!
 Je déteste ces acrobates,
 Et je dis volontiers : " Haro sur le baudet ! "

FABLE XLI.

Le Hibou et le Fermier.

UN Hibou d'un port grave et d'un air magistral,
 Qui comme le Grand Turc était peu matinal,

Avait choisi son poste au hangard d'une grange,
 Il pouvait de ce lieu tirer lettre de change
 Sur une proie . . . ou bien méditer à loisir.
 Sur une poutre en haut il berçait son dormir.
 Ainsi j'ai vu souvent un homme, un nouvelliste
 Lire soit le Courrier ou soit le Publiciste,

Sheaves pil'd on sheaves hid all the floor.
At dawn of morn to view his store,
The Farmer came. The hooting guest
His self-importance thus exprest :—

Reason in man is mere pretence ;
How weak, how shallow is his sense !
To treat with scorn the bird of night,
Declares his folly, or his spite.
Then, too, how partial is his praise !
The lark's, the linnet's chirping lays
To his ill-judging ears are fine,
And nightingales are all divine.
But the more knowing feather'd race
See wisdom stamp'd upon my face !
Whene'er to visit light I deign,
What flocks of fowl compose my train :
Like slaves, they crowd my flight behind,
And own me of superior kind.

The Farmer laugh'd, and thus reply'd :—
Thou dull important lump of pride !
Dar'st thou, with that harsh grating tongue,
Depreciate birds of warbling song ?
Indulge thy spleen. Know, men and fowl
Regard thee as thou art, an Owl.
Besides, proud blockhead, be not vain
Of what thou call'st thy slaves and train.
Few follow Wisdom, or her rules ;

Fumer, puis faire un somme, et puis spécifier
 Ce que ferait demain le fort du monde entier.
 Sur le plancher, des gerbes fort nombreuses
 Cachaient les appentis et les poutres douteuses.
 Au point du jour voulant énumérer son grain,
 Le fermier arriva soudain.
 Alors Mons le Hibou de son air d'importance
 De donner ainsi cours à son outrecuidance :

De l'homme la raison.—Vaine prétention !
 Son esprit quel est-il ? Une aberration.
 Traiter avec dédain de la nuit l'étincelle
 Le Hibou—montre bien qu'il n'a pas de cervelle.
 Et puis voyez le "foin" de tous ses jugements ?
 Et comme il fait placer ses compliments !
 L'alouette a pour lui d'innumérables charmes,
 Le Rossignol lui foutire des larmes,
 Mais tout le peuple oiseau juge plus sagement,
 Sur mon visage auguste il voit assurément
 Les insignes de la sagesse !
 Et lorsque par hasard au jour
 Je daigne me montrer, près de moi l'on s'empresse,
 Et je traîne à ma suite une nombreuse cour.

Le Fermier rit d'abord, puis fit cette réponse :
 Outrecuidant monceau d'orgueil,
 Dont le bon sens ne pèse pas une once,
 Qui sur le beau ferme l'oreille et l'œil,
 Avec ton cri rauque, dur et sauvage,
 Des oiseaux, oses-tu, critiquer le ramage ?
 Apprends par moi, vieux fou,
 Que chacun te connaît et te fait un Hibou.
 Et ne te targue pas de qui vient à ta suite,

Fools, in derision, follow fools.

FABLE XLII.

The Jugglers.



JUGGLER long through all the town
Had raised his fortune and renown ;
You'd think (so far his art transcends)
The Devil at his fingers' ends.

Vice heard his fame—she read his bill ;
Convinc'd of his inferior skill,
She sought his booth, and from the crowd
Defy'd the man of art aloud.

Is this then he so fam'd for sleight ?
Can this slow bungler cheat your sight ?
Dares he with me dispute the prize ?
I leave it to impartial eyes.

Provok'd, the Juggler cry'd, 'Tis done :
In science I submit to none.

Thus said, the cups and balls he play'd :
By turns, this here, that there, convey'd.

Les fots suivent les fots, et font les plus nombreux ;
 La sagesse, au contraire, est aujourd'hui réduite
 Au petit nombre, mais—la qualité vaut mieux
 Que le fretin fans-cesse à ta poursuite.

FABLE XLII.

Les Prestidigitateurs.

CERTAIN Robert Houdin avait de par la
 ville
 Placé si bien son nom comme un jongleur
 habile,
 Que de lui le Public disait tout d'une voix
 Il a le diable au corps et jusqu'au bout des doigts.

Ce renom vint frapper les oreilles du Vice,
 Il lit l'affiche et sûr de vaincre dans la lice,
 Il cherche la baraque, et—*coram populo*
 Jette à l'homme un défi tout haut *ex-professo*.

Est-ce là ce héros des tours de passe-passe ?
 Cet obscur pataugeur usurpe ici ma place,
 A dit le Vice. Et moi je viens le défier
 Devant vous tous, Messieurs, devant le monde entier.

Ça va, dit le jongleur, que l'orgueil aiguillonne,
 En fait d'art je ne rends moi de points à personne.

Disant cela voilà l'escamoteur
 Faissant ses tours, passez, partez muscade,

The cards, obedient to his words,
 Are, by a fillip, turn'd to birds.
 His little boxes change the grain—
 Trick after trick deludes the train.
 He shakes his bag, he shews all fair ;
 His fingers spread, and nothing there ;
 Then bids it rain with showers of gold ;
 And now his iv'ry eggs are told ;
 But when from thence the hen he draws,
 Amaz'd spectators hum applause.

Vice now stepp'd forth, and took the place
 With all the forms of his grimace.

This magic looking-glass, she cries,
 (There, hand it round,) will charm your eyes.
 Each eager eye the sight desir'd,
 And ev'ry man himself admir'd.

Next, to a senator addressing :—
 See this bank-note—observe the blessing.
 Breathe on the bill! Heigh, pass! 'Tis gone!
 Upon his lips a padlock shone.
 A second puff the magic broke,
 The padlock vanish'd, and he spoke.
 Twelve bottles rang'd upon the board,
 All full, with heady liquor stor'd,
 By clean conveyance disappear,
 And now two bloody swords are there.
 A purse she to a thief expos'd ;

Venez ici, puis là, c'est une arquebusade,
Un feu roulant de subtil attrapeur.
Gentils oiseaux naissent d'un jeu de cartes,
D'un vieux bonnet il fait sortir des tartes,
A la foule en un mot jette sa poudre aux yeux.
Rien dans les mains, Messieurs, rien non plus dans
les poches ;
Voyez, ce sac est vide, a-t-il dit aux plus proches,
Puis il étend ses doigts, et du sac merveilleux
Il pleut de l'or, il pleut des œufs d'ivoire,
Et de ces œufs, c'est à ne pas y croire,
Une poule vivante, et de nombreux poulets,
Puis trois poissons, et deux beaux perroquets.
Et le Public s'écrie : Admirable ! admirable !
Le tour est excellent, le tour est impayable !

Le Vice, cependant, dit soudain : A mon tour,
Et du jongleur il prend la place.
Du métier tout d'abord affectant la grimace :
Passez ceci, faites voir à l'entour,
C'est un miroir magique, on y voit . . . sa figure
Ses yeux, son nez ; le tout d'après nature,
Pour l'homme un tel spectacle est spectacle enchanteur.
Puis voyant dans la foule un noble sénateur :
Voyez le beau produit ; c'est un billet de banque
Soufflez dessus, a dit le saltimbanque
Pfit ! pfit ! vite passez ! Envolé le billet !
Et le sénateur stupéfait
Trouve un cadenas sur sa bouche,
Qui s'ouvre sur ce mot : Débouche !
Douze flacons pleins d'un vin capiteux
Mis sur la table et devant tous les yeux
En un tour de main disparaissent ;

At once his ready fingers clos'd.
He opes his fist, the treasure's fled;
He sees the halter in its stead.

She bids Ambition hold a wand—
He grasps a hatchet in his hand.

A box of charity she shews.
Blow here! and a churchwarden blows.
'Tis vanish'd with conveyance neat,
And on the table smokes a treat.

She shakes the dice, the board she knocks,
And from all pockets fills her box.

She next a meagre rake addresseth.
This picture see; her shape, her breast!
What youth, and what inviting eyes!
Hold her, and have her! With surprise,
His hand expos'd a box of pills,
And a loud laugh proclaim'd his ills.

A counter, in a miser's hand,
Grew twenty guineas at command.
She bids his heir the sum retain,
And 'tis a counter now again.

A guinea, with her touch, you see
Take every shape but charity;
And not one thing you saw or drew,
But chang'd from what was first in view.

Et deux glaives fanglants paraissent.
 Il confie une bourse à la main d'un voleur,
 Dont les doigts empoussiés se crispent sur les mailles ;
 Puis il ouvre le poing ferré comme tenailles
 Mais au lieu du trésor, il trouve . . . objet d'horreur !
 La hart de ses pareils hideuse croix d'honneur !
 Il dit : Ambition tiens, prends cette baguette ;
 En une hâche a changé l'amulette.
 Aux yeux de tous il montre un tronc de charité,
 Soufflez dessus, dit-il : Pfit ! un marguillier souffle,
 Le tronc a disparu. Mais par moralité
 Parait dinde truffée et *cætera* pantoufle !

Il agite des dés, dix, onze, treize, vingt,
 Et puis empoche tout comme un vrai Charles Quint.

A hâve libertin tout à coup il s'adresse :
 Regardez ce portrait, taille, gorge, jeunesse,
 Admirable fraîcheur, attraits appétissants !
 Prenez, elle est à vous ! Mais songes décevants !
 Il avance la main, et puis soudain recule,
 Le beau portrait n'est plus qu'une énorme pilule ;
 Et le Public de rire au nez du Séducteur !

Un jeton devenait aux mains d'un vieil avare
 A volonté vingt Louis. L'héritier l'accapare
 Conseillé par le Vice ; et zest l'accapareur
 En refait un jeton, et le cas n'est pas rare !

Un Louis, vous voyez est un Caméléon ;
 Entre les mains du Vice, il prend toutes les formes,
 Les plus belles, les plus difformes,
 Et peut mener à tout . . . hormis au Panthéon,

The Juggler now, in grief of heart,
 With this submission own'd her art :—
 Can I such matchless sleight withstand !
 How practice hath improv'd your hand.
 But now and then I cheat the throng ;
 You ev'ry day, and all day long.

FABLE XLIII.

The Council of Horses.

UPON a time a neighing steed,
 Who graz'd among a num'rous breed,
 With mutiny had fir'd the train,
 And spread diffension through the plain.

On matters that concern'd the state
 The council met in grand debate.
 A colt, whose eye-balls flamed with ire,
 Elate with strength and youthful fire,
 In haste stepp'd forth before the rest,
 And thus the list'ning throng address'd :—

Good Gods, how abject is our race,
 Condemn'd to slav'ry and disgrace !
 Shall we our servitude retain,
 Because our fires have borne the chain ?

Car vous n'avez pas vu, ni tiré quelque chose,
Qui n'ait vite changé dans sa métamorphose.

Notre jongleur le désespoir au cœur
Reconnut sans effort la puissance du Vice ;
Je suis de la Saint Jean près de vous, grand acteur,
Et je ne puis lutter avec vous, c'est justice.
Dieu ! comme la pratique a dressé votre main ?
Moi je triche la foule, et me ris du vilain,
De temps en temps ; mais blanche est ma
malice
Comparée à la vôtre, et près de vous, novice,
J'en conviens, je ne suis, et du soir au matin,
Qu'un nain !

FABLE XLIII.

Le Conseil des Chevaux.

UN jeune courfier plein d'ardeur
Hennissant de sa forte haleine,
Mit en rébellion la plaine,
En se posant un jour en grand agitateur.
Le conseil des Chevaux soudain à sa requête
S'assemble pour faire une enquête.
Alors, lui, le Cheval fougueux
Dont l'œil flamboyait de colère,
S'avança vivement et d'un air belliqueux
A tous lança cette parole amère :

Tu-Dieu ! dit-il, à quel abaissement
Sommes-nous condamnés ! qu'abjecte est notre race !
Sommes-nous destinés à l'affervissement
Parce que nos ayeux en ont eu la disgrâce ?

Consider, friends, your strength and might !
 'Tis conquest to assert your right !
 How cumbrous is the gilded coach !
 The pride of man is our reproach.
 Were we design'd for daily toil,
 To drag the ploughshare through the soil,
 To sweat in harness through the road,
 To groan beneath the carrier's load ?
 How feeble are the two-legg'd kind !
 What force is in our nerves combin'd !
 Shall then our nobler jaws submit
 To foam and champ the galling bit ?
 Shall haughty man my back bestride ?
 Shall the sharp spur provoke my side
 Forbid it, Heav'ns ! reject the rein—
 Your shame, your infamy, disdain !
 Let him the lion first controul,
 And still the famish'd tiger's growl :
 Let us, like them, our freedom claim,
 And make him tremble at our name.

A gen'ral nod approv'd the cause,
 And all the circle neigh'd applause.
 When, lo ! with grave and solemn pace,
 A steed advanc'd before the race,
 With age and long experience wise ;
 Around he cast his thoughtful eyes,
 And, to the murmurs of the train,
 Thus spoke the Nestor of the plain :—

When I had health and strength like you,
 The toils of servitude I knew.

Vous avez, mes amis, la force et le pouvoir,
 Reconquérir ses droits est le plus faint devoir.
 Trainer le char doré d'un Marquis ou d'un Comte
 N'est-ce pas vil?—L'orgueil de l'homme est notre
 honte.

Etions-nous destinés au travail journalier,
 Au foc de la charrue, au dur fouet du bouvier?
 Suer dans un harnais est-ce si belle chose,
 Cela rend-il la vie un peu couleur de rose?
 L'homme à deux pieds, non quatre, est-il donc votre
 égal?

L'homme est faible en un mot, et fort est le cheval,
 Et vous lui foumettez votre noble mâchoire! . . .
 Vous rongez votre frein? . . . C'est à ne pas y croire!
 Comment! l'homme hautain enjamberait mon dos,
 Son éperon aigu détruirait mon repos?

Le ciel m'épargne un tel outrage!
 Pour rejeter le joug, retrouver le courage,
 Que l'homme tout d'abord maîtrise le Lion,
 Qu'il amène le Tigre à composition:
 Nous réclamons nos droits, arrière le servage!
 Qu'il tremble à notre nom! . . .

A ce ferme langage,
 Tout le cercle hennit; preuve que l'argument
 Lui semblait mériter long applaudissement.
 Quand voilà que d'un pas et solennel et grave,
 Un vieux Courfier s'en vint haranguer le conclave.
 Il jette autour de lui ses regards de Nestor,
 Et puis à sa pensée il donne ainsi l'effor:
 Quand j'étais jeune et fort j'ai travaillé les plaines
 Avec l'homme, et pris part à ses nombreux labeurs;
 Aujourd'hui je suis vieux, pour prix de mes sueurs,

Now grateful man rewards my pains,
 And gives me all these wide domains.
 At will I crop the year's increase;
 My latter life is rest and peace.
 I grant to man we lend our pains,
 And aid him to correct the plains.
 But doth not he divide the care
 Through all the labours of the year?
 How many thousand structures rise,
 To fence us from inclement skies!
 For us he bears the sultry day,
 And stores up all our winter's hay.
 He sows, he reaps the harvest's gain,
 We share the toil, and share the grain.
 Since ev'ry creature was decreed
 To aid each other's mutual need,
 Appease your discontented mind,
 And act that part by Heav'n assign'd.
 The tumult ceas'd. The colt submitted,
 And, like his ancestors, was bitted.

FABLE XLIV.

The Hound and the Huntsman.



IMPERTINENCE at first is borne
 With heedless flight, or smiles of scorn:
 Teaz'd into wrath, what patience bears
 The noisy fool who perseveres?

L'homme reconnaissant de ces vastes domaines
 Me donne jouissance, et moi je broute en paix
 Les produits de l'année, et ne chôme jamais.
 J'accorde avec vous tous que nous donnons à l'homme
 Nos forces au labour, et même à l'hippodrome,
 Mais dans tous les travaux il partage nos soins ;
 Nous construit des hangards, pourvoit à nos besoins ;
 Il supporte en été le chaud de la journée,
 Pour amasser le foin, l'hiver notre dinée.

Il feme, il récolte le grain,
 Et toujours avec lui nous partageons le gain.
 Croyez-moi, mes amis, le vœu de la nature,
 Est ici-bas que chaque créature
 S'entr'aide en ses besoins ; suivons notre destin,
 Et du Ciel remplissons la fin.

Ce discours du débat amena la clôture,
 Le tumulte cessa ; le poulain belliqueux
 Fut embouché tout comme ses ayeux.

FABLE XLIV.

Le Chien de Chasse et le Chasseur.



AVEC léger dédain, sourire de mépris
 On supporte souvent d'abord l'imperti-
 nence ;
 Mais si l'impertinent ne nous laisse un
 surfis
 On perd tout-à-fait patience.

The morning wakes ; the Huntsman sounds ;
At once rush forth the joyful hounds.
They seek the wood with eager pace ;
Thro' bush, thro' brier, explore the chase :
Now scatter'd wide, they try the plain,
And snuff the dewy turf in vain.
What care, what industry, what pains !
What universal silence reigns !

Ringwood, a dog of little fame,
Young, pert, and ignorant of game,
At once displays his babbling throat ;
The pack, regardless of the note,
Pursue the scent : with louder strain
He still persists to vex the train.

The Huntsman to the clamour flies ;
The smacking lash he smartly plies.
His ribs all welk'd, with howling tone
The puppy thus expresses'd his moan :—
I know the music of my tongue
Long since the pack with envy stung.
What will not spite ? These bitter smarts
I owe to my superior parts.

When puppies prate, the Huntsman cry'd,
They show both ignorance and pride.
Fools may our scorn, not envy, raise ;
For envy is a kind of praise.

Le jour s'éveille, et le Chasseur
 Donne du cor à toute haleine ;
 Joyeux, les Chiens de chasse ont envahi la chaîne
 Des bois et des buissons avec fougueuse ardeur,
 Puis dispersés au loin tentent enfin la plaine,
 Flairant en vain la brise et le gazon,
 Improvisant jusqu' au silence
 Tant chacun d'eux a soin d'être au diapason.

Bamboche, jeune chien de très peu d'importance,
 De plus impertinent, ignorant le gibier,
 Et s'imaginant faire émeute,
 De donner de la voix—Mais sans égards, la meute
 De poursuivre la piste—Alors notre écolier
 Toujours plus fort aboie, aboie, aboie.

Tu veux donc, Paltoquet, nous faire perdre voie
 Dit, accourant au bruit, l'impétueux Chasseur,
 Tiens voilà pour t'apprendre à régler ton ardeur !
 Et vertement, de sa lanterne,
 Il lui caresse la croupière.

Le chien endolori, mais non point corrigé,
 Dit alors à son maître, et d'un air dégagé :
 Maître, vous le savez, bon chien chasse de race,
 Or, moi, je fais envie à votre populace,
 Tous se dépitent à la fois,
 Et de mon flair exquis, et de ma gente voix,
 Et vous—Vous me frappez pour payer mon mérite ! . .

Dans le monde c'est eau bénite
 D'entendre jaboter les fots, dit le Chasseur ;
 Ils prouvent qu'ils sont fots par A plus B. L'envie
 Ils ne l'inspirent pas, ce ferait trop d'honneur,

Had not thy forward noisy tongue
 Proclaim'd thee always in the wrong,
 Thou mightst have mingled with the rest,
 And ne'er thy foolish nose confest.
 But fools, to talking ever prone,
 Are sure to make their follies known.

FABLE XLV.

The Poet and the Rose.

HATE the man who builds his name
 On ruins of another's fame.
 Thus prudes, by characters o'erthrown,
 Imagine that they raise their own.

Thus scribblers, covetous of praise,
 Think slander can transplant the bays.
 Beauties and bards have equal pride;
 With both all rivals are decry'd.
 Who praises Lesbia's eyes and feature,
 Must call her sister awkward creature;
 For the kind flattery's sure to charm,
 When we some other nymph difarm.

As, in the cool of early day,
 A Poet sought the sweets of May,
 The garden's fragrant breath ascends,
 And ev'ry stalk with odour bends.
 A Rose he pluck'd—he gaz'd, admir'd,
 Thus singing as the Muse inspir'd:—

Mais de notre mépris ils ont tous la furvie.
 Si ta langue bruyante, impertinent roquet,
 N'eut proclamé partout bien haut tes algarades,
 Jà tu n'aurais pas eu le fouet,
 Bien juste prix de tes fanfaronnades ;
 Mais les fots en voulant fans cesse bavarder,
 Laisserent tous leurs défauts à flots les déborder.

FABLE XLV.

Le Poète et la Rose.

JE déteste les gens qui bâtissent leur nom
 Sur les débris d'un auteur en renom.
 Ainsi vous agissez, vous Mesdames les
 Prudes,

Car démolir autrui, c'est vos béatitudes.
 Ainsi vous agissez nobles écrivassiers,
 Qui par la calomnie amassez vos lauriers.
 Poètes et Beautés ont un orgueil semblable ;
 Ils se décrient l'un l'autre, et c'est fort misérable !
 Celui qui de Lesbie exalte les doux yeux,
 De sa sœur trouvera le regard nébuleux ;
 Car pour la femme, il n'est plus douce flatterie,
 Que verser sur une autre injure ou raillerie.

Par un beau jour du mois de mai
 Où tout était et frais et gai,
 Où le souffle embaumé de chaque fleur nouvelle
 Vers un ciel tout d'azur montait à tire d'aile,
 Un poète cueillit une rose, et soudain
 En extase, écrivit sur elle ce dizain :

- ' Go, Rose, my Chloe's bosom grace ;
 ' How happy should I prove,
 ' Might I supply that envy'd place
 ' With never-fading love !
 ' There, Phoenix-like, beneath her eye,
 ' Involv'd in fragrance, burn and die !
- ' Know, hapless flow'r, that thou shalt find
 ' More fragrant roses there :
 ' I see thy with'ring head reclin'd
 ' With envy and despair !
 ' One common fate we both must prove—
 ' You die with envy, I with love.'


Spare your comparisons, reply'd
 An angry Rose, who grew beside ;
 Of all mankind, you should not flout us ;
 What can a Poet do without us !
 In ev'ry love-song roses bloom—
 We lend you colour and perfume.
 Does it to Chloe's charms conduce,
 To found her praise on our abuse ?
 Must we, to flatter her, be made
 To wither, envy, pine, and fade ?

“ Au sein de ma Chloé va te reposer Rose,
 Va vite, j’envierai ton fort,
 Je voudrais être toi pour y trouver la mort,
 Car la mort ce n’est rien sous un beau laurier-rose !
 Comme un Phœnix d’ailleurs dans un brûlant trans-
 port
 Je renaîtrais peut-être Et pour si belle cause
 Que ne risque-t-on pas ? . . . Mais toi, ma pauvre rose,
 Sur le sein de Chloé quand tu trouves la mort,
 Tu meurs d’envie ah ! moi, c’est
 autre chose
 Si je meurs, c’est d’amour ! . . . Le bel apothéose !!!

Comparaison n’est pas raison, faquin !
 Repartit une rose, à l’auteur du dizain :
 Vous qui prenez dans notre empire
 Les roses de vos vers, leurs parfums, leurs couleurs,
 Vous n’avez pas le droit de nous railler, beau Sire !
 Contentez-vous de voler nos odeurs,
 Pour les épandre sur les charmes
 De vos Chloés, de ces vertus—gendarmes
 Que vous affadissez sous cet encens menteur
 Faut-il donc nous flétrir pour mieux plaire à ces dames,
 Et pour gagner leur cœur
 Faut-il donc nous lancer de fottes épigrammes ?

FABLE XLVI.

The Cur, the Horse, and the Shepherd's Dog.

 HE lad of all-sufficient merit
 With modesty ne'er damps his spirit;
 Prefuming on his own deserts,
 On all alike his tongue exerts;

His noisy jokes at random throws,
 And pertly spatters friends and foes.
 In wit and war the bully race
 Contribute to their own disgrace.
 Too late the forward youth shall find
 That jokes are sometimes paid in kind;
 Or if they canker in the breast,
 He makes a foe who makes a jest.

A village Cur, of snappish race,
 The pertest puppy of the place,
 Imagin'd that his treble throat
 Was blest'd with music's sweetest note.
 In the mid-road he basking lay,
 The yelping nuisance of the way;
 For not a creature pass'd along,
 But had a sample of his song.

Soon as the trotting steed he hears,
 He starts—he cocks his dapper ears:
 Away he scours, assaults his hoof—
 Now near him snarls, now barks aloof;
 With shrill impertinence attends,
 Nor leaves him till the village ends.

It chanc'd, upon his evil day,

FABLE XLVI.

Le Roquet, le Cheval, et le Chien de Chasse.

LE jeune homme occupé de son brillant
mérite,
Sur tous également exerce son esprit ;
Il éclabouffe amis, hors de toute limite,
Et rend son ennemi le sot et l'érudit.

Or, il faut bien le dire, aux salons, à la guerre,
La race fanfaron est race un peu vipère ;
Notre présomptueux trouvera tôt ou tard
Qu'à jour donné se paye un vieux brocard,
Soit par quelque sanglante injure,
Soit quelquefois même en nature.

De village un petit Roquet
Issu d'une race hargneuse,
Possesseur d'un petit fauffet,
Croyant avoir la voix de Première Amoureuse,
Importunait de son caquet
Des voyageurs la gent aventureuse.
Entendait-il trotter au loin
Que *subitò* de dresser les oreilles,
De harceler de son affreux tintouin
Le fabot du cheval comme un essaim d'abeilles.

Or, il arriva certain jour,
Très malheureux pour lui, que s'avançant à l'amble
Un Cheval apparut—Le Roquet vient autour,
Aboie, aboie, aboie, on eut dit un ensemble
De chiens hargneux à leur proie acharnés ;

A Pad came pacing down the way :
 The Cur, with never-ceasing tongue,
 Upon the passing trav'ler sprung.
 The Horse, from scorn provok'd to ire,
 Flung backward ; rolling in the mire,
 The Puppy howl'd, and bleeding lay ;
 The Pad in peace pursu'd his way.

A Shepherd's Dog, who saw the deed,
 Detesting the vexatious breed,
 Bespoke him thus : When coxcombs prate,
 They kindle wrath, contempt, or hate ;
 Thy teasing tongue had judgment ty'd,
 Thou hadst not like a puppy dy'd.

FABLE XLVII.

The Court of Death.

DEATH, on a solemn night of state,
 In all his pomp of terror fate :
 Th' attendants of his gloomy reign—
 Diseases dire ! a ghastly train !

Crowd the vast Court. With hollow tone,
 A voice thus thunder'd from the throne :—

This night our minister we name ;
 Let ev'ry servant speak his claim ;
 Merit shall bear this ebon wand.
 All, at the word, stretch'd forth their hand.

Fever, with burning heat posselt,

Du mépris, le Cheval passant à la colère,
 De ses deux fers damasquinés
 Lui flanque une ruade, et le jette en arrière,
 Et le Cheval en paix reprend son doux train-train.

Témoin du fait, un Chien de berger dit soudain :
 Quand fats veulent parler, ils excitent la haine,
 Ou la colère, ou le mépris ;
 Si le bon sens t'eut fait moins mal-appris,
 Tout bêtement ainsi tu ne perdrais haleine !

FABLE XLVII.

La Cour de la Mort.

UN soir la Mort assise auprès de l'Agonie
 Tenait sa cour en grand' cérémonie.
 Des maux le cortège hideux
 L'entourait terrible et nombreux.

Tout-à-coup cette voix, et sombre et sépulcrale,
 Tomba du haut du trône à la troupe fatale :
 Que chaque serviteur fasse valoir son droit,
 Il est juste qu'ici le mérite administre ;
 Nous nommerons ce soir Notre Ministre ;
 Pour insigne il aura cette verge — Ainsi soit !

La voix se tait. Chacun prétend avoir l'insigne,

Advanc'd, and for the wand address.

I to the weekly bills appeal ;
 Let those express my fervent zeal ;
 On ev'ry slight occasion near,
 With violence I persevere.

Next Gout appears, with limping pace,
 Pleads how he shifts from place to place ;
 From head to foot how swift he flies,
 And ev'ry joint and sinew plies ;
 Still working when he seems suppress'd—
 A most tenacious stubborn guest !

A haggard spectre from the crew
 Crawls forth, and thus asserts his due.

'Tis I who taint the sweetest joy,
 And in the shape of love destroy :
 My thanks, sunk eyes, and noseless face,
 Prove my pretension to the place.

Stone urg'd his ever-growing force.
 And next Consumption's meagre corse,
 With feeble voice, that scarce was heard,
 Broke with short coughs, his suit preferr'd.
 Let none object my ling'ring way :
 I gain, like Fabius, by delay ;
 Fatigue and weaken ev'ry foe
 By long attack, secure, though slow.

Et chacun de plaider que feul il en est digne.

Soudain la Fièvre en sa brûlante ardeur :
Voulez-vous de mes droits connaître la valeur ?

Les bulletins de la semaine
Certifieront que ma marche est certaine,
Et que mon zèle est un zèle fervent.
Si quelquefois je suis intermittente,
C'est pour mieux m'affurer d'un corps gras qui me
tente,

J'en deviens dans ce cas le plus sûr dissolvant.
Puis clopin clopinant se traine Dame Goutte,
Elle dit : Moi jamais je ne fais banqueroute,
Je vais de-ci, de-là, tourmentant mon sujet
Et de la tête aux pieds, et du doigt au jarret,
M'acharnant à chaque phalange,
Jusqu' à ce qu'à crever à la fin il s'arrange.

Sort de la foule un Spectre.—Il a dit : Moi j'ai
pour
Principe de ternir les plaisirs de l'amour,
Voyez mes jambes sont sans os, et mes yeux caves,
Mon visage est sans nez, et mes lèvres sont hâves ;
A la verge d'ébène on ne saurait avoir
Des droits plus vrais.—Nous allons voir
Tout-à-coup a dit la Gravelle ;
Et moi j'ai plus de droits reprend l'Erysipèle !
Et moi, dit en touffant d'une mourante voix
La Pthisie au corps maigre,
J'ai plus de droits que vous tous à la fois,
Et si je ne suis pas allègre,
Je fatigue et j'épuise, et comme Fabius
Par les délais fais vaincre—Eh ! que faut-il de plus ?

Plague represents his rapid pow'r,
Who thinn'd a nation in an hour.

All spoke their claim, and hop'd the wand.
Now expectation hush'd the band,
When thus the Monarch from the throne :

Merit was ever modest known.
What! no Physician speak his right!
None here!—but fees their toils requite.
Let, then, Intemp'rance take the wand,
Who fills with gold their zealous hand.
You, Fever, Gout, and all the rest,
(Whom wary men, as foes, detest)
Forego your claim; no more pretend:
Intemp'rance is esteem'd a friend;
He shares their mirth, their social joys,
And, as a courted guest, destroys.
The charge on him must justly fall,
Who finds employment for you all.

FABLE XLVIII.

The Gardener and the Hog.



GARD'NER, of peculiar taste,
On a young Hog his favour plac'd;
Who fed not with the common herd—
His tray was to the hall preferr'd.

Il faut de plus, et sur un geste,
En une heure emporter un peuple, a dit la Peste !

Les droits sont expliqués, et les débats sont clos ;
Un silence d'attente affombricit les échos.

De son trône la Mort soudain se lève preste :
Je l'ai toujours pensé le mérite est modeste,
Dit-elle, eh quoi ! pas un seul medecin
Ne fait valoir ses droits pour être mon ministre ?
Il est vrai l'honoraire est un beau Saint Frusquin,
Mais cependant pour moi la chose est fort sinistre,
Dunque puisqu' après tout, c'est à moi de choisir :
A toi ma verge noire, aimable Intempérance !

Sois mon Vizir !

C'est par toi que mon règne et finit et commence.
Vous Fièvre, Goutte, et vous Messieurs les autres Maux,
Auprès d'elle vraiment vous êtes des agneaux.

L'Intempérance est pour l'homme une amie ;
Elle est à ses banquets, se fait gastronomie ;

Sous le masque de la gaité,
Elle les hache tous comme chair à pâté.

Le Pourvoyeur pour vous étant l' Intempérance,
Son droit à cette place est son omnipotence !

FABLE XLVIII.

L' Amateur de Fleurs, et le Pourceau.

UN amateur de fleurs, d'un goût original,
Avait fait d'un Pourceau son quasi com-
menfal,
Et comme la jeunesse et s'ébat et patauge,

He wallow'd underneath the board,
 Or in his master's chamber snor'd ;
 Who fondly strok'd him ev'ry day,
 And taught him all the puppy's play.
 Where'er he went, the grunting friend
 Ne'er fail'd his pleasure to attend.

As, on a time, the loving pair
 Walk'd forth to tend the garden's care,
 The master thus address'd the swine :—

My house, my garden, all is thine ;
 On turnips feast whene'er you please,
 And riot in my beans and peas :
 If the potato's taste delights,
 Or the red carrot's sweet invites,
 Indulge thy morn and evening hours ;
 But let due care regard my flow'rs :
 My tulips are my garden's pride—
 What vast expence those beds supplied !

The Hog by chance one morning roam'd,
 Where with new ale the vessels foam'd.
 He munches now the steaming grains,
 Now with full swill the liquor drains.
 Intoxicating fumes arise :
 He reels—he rolls his winking eyes,
 Then, stagg'ring, thro' the garden scours,
 And treads down painted ranks of flow'rs.
 With delving snout he turns the soil,

Pour qu'il fut toujours propre, on avait mis son auge
 Loin du troupeau vulgaire, et tout près du château.
 Continuellement se vautrant sous la table,
 Il y ronflait, ou bien faisait chair délectable.
 Son maître lui montrait à faire aussi le beau,
 Et ce qui peut vous paraître incroyable,
 Sitôt qu'il avait des loifirs,
 L'emmenait avec lui partager ses plaisirs.

Or, un jour, qu'au jardin ensemble en promenade
 Ils se trouvaient, tout comme une paire d'amis,
 Le maître interpella son grognant camarade :
 Ma maison, mon jardin, tout est à toi ; j'ai mis
 Le plus grand foin, dit-il, à te plaire et complaire ;
 Aimes-tu mes navets, mes haricots, mes pois ?
 Tu peux t'en gaver à ton choix :
 Si la carotte ou la pomme de terre
 Ont des charmes pour toi, ne te gêne, déterre,
 Donne-t-en à cœur joie et du matin au soir,
 A cela je n'ai rien à voir :
 Mais prends garde à mes fleurs, surtout à mes tulipes,
 L'orgueil de mon jardin !—c'est là ton seul devoir,
 A ton gré, sur le reste, ami, fais franches lippes.

Par hazard un matin notre Pourceau rôdant
 Apperçut un baquet où fermentait de l'ale,
 Le voilà les grains grignottant
 Et puis humant cette boisson nouvelle ;
 Il s'énivre bientôt, et s'en va zigzagant
 Dans le jardin, où d'un œil clignotant
 Il voit valser le ciel, les fleurs, la terre ;
 De cette valse étrange il poursuit la chimère,
 A foif, et de son groin creufant soudain le sol

And cools his palate with the spoil.

The master came, the ruin spy'd—
Villain! suspend thy rage, he cry'd.
Hast thou, thou most ungrateful sot!
My charge, my only charge, forgot?
What! all my flow'rs! No more he said,
But gaz'd, and figh'd, and hung his head.

The Hog with stutt'ring speech returns:
Explain, Sir, why your anger burns.
See there, untouch'd, your tulips strown,
For I devour'd the roots alone.

At this the Gard'ner's passion grows;
From oaths and threats he fell to blows.
The stubborn brute the blows sustains,
Assaults his leg, and tears the veins.

Ah! foolish swain, too late you find
That sties were for such friends design'd!

Homeward he limps with painful pace,
Reflecting thus on past disgrace:
Who cherishes a brutal mate,
Shall mourn the folly soon or late.

Pour calmer son palais, d'eau fraîche y cherche un bol.

Mais tout-à-coup le maître arrive.
Scélérat ! . . . calme-toi, riposte le Pourceau.
Et ma défense impérative
De toucher à mes fleurs ? . . . Qu'en as-tu fait bour-
reau !
Il dit, et vers le fol laisse pencher sa tête.

Notre Pourceau répond en zézayant :
Expliquez-moi, Monsieur, pourquoi cette tempête ?
Vos tulipes font là, voyez leur air pimpant ?
Je n'ai mangé que les racines.

Oui, targue-toi de tes rapines,
Animal ! dit le maître, et les coups de pleuvoir
Sur le pourceau d'abord. Mais d'un coup de boutoir
La bête exaspérée et traître
A bientôt abimé la jambe de son maître.

Sots campagnards, et vous gens de châteaux,
Sachez que toits à porcs font faits pour les pourceaux.

Le blessé clopinant regagna d'aventure
Son logis, tout penaud de sa déconfiture.
Celui qui pour ami ne choisit qu'un brutal
Tôt ou tard s'en trouvera mal !

FABLE XLIX.

The Man and the Flea.

WHETHER on earth, in air, or main,
 Sure ev'ry thing alive is vain !

Does not the hawk all fowls survey
 As destin'd only for his prey ?
 And do not tyrants, prouder things,
 Think men were born for slaves to kings ?

When the crab views the pearly strands,
 Or Tagus, bright with golden sands ;
 Or crawls beside the coral grove,
 And hears the ocean roll above ;
 Nature is too profuse, says he,
 Who gave all these to pleasure me !

When bord'ring pinks and roses bloom,
 And ev'ry garden breathes perfume ;
 When peaches glow with sunny dyes,
 Like Laura's cheek, when blushes rise ;
 When with huge figs the branches bend ;
 When clusters from the vine depend ;
 The snail looks round on flow'r and tree,
 And cries—All these were made for me !

FABLE XLIX.

L'Homme et la Puce.

TOUT ce qui vit dans l'air, sur la terre ou
sur l'onde
Est plein de vanité, de vanité profonde.

L'Epervier croit qu'il est dans son destin
D'avoir le peuple oiseau pour proie et pour butin ;
Et les tyrans ! Ceux là plus orgueilleux encore
De traiter leurs sujets toujours de Turc à Maure !

Lorsque le Crabe voit perles et diamants
Au fond des mers, ou bien qu'il voit le
Tage
Rouler ses flots étincelants
Sur les fables dorés de son heureux rivage,
Quand il gagne en rampant un bosquet de corail,
Quand au dessus de lui l'immense soupirail
De l'Océan, mugit de son plus grand murmure,
Quelle est bonne pour moi, se dit-il, la Nature
De me donner tous ces plaisirs !

Lorsque l'Œillet en fleur se voit près de la Rose,
Et que chaque jardin sous l'aile des zéphirs
Donne un parfum nouveau par chaque fleur éclosé ;
Quand la Pêche rougit au regard indiscret
Du soleil, comme Laure aux propos d'un muguet,
Quand le Figuier fléchit sous ses énormes figues,
Que la Vigne succombe au poids de ses fatigues,
Le Limaçon lui, fort de sa maison,

What dignity's in human nature !
Says Man, the most conceited creature.
As from a cliff he cast his eye,
And view'd the sea and arched sky.
The sun was sunk beneath the main ;
The moon, and all the starry train,
Hung the vast vault of Heav'n. The Man
His contemplation thus began :—

When I behold this glorious show,
And the wide wat'ry world below,
The scaly people of the main,
The beasts that range the wood or plain,
The wing'd inhabitants of air,
The day, the night, the various year,
And know all these by Heav'n design'd
As gifts to pleasure human kind,
I cannot raise my worth too high ;
Of what vast consequence am I !

Not of th' importance you suppose,
Replies a Flea upon his nose.
Be humble, learn thyself to scan—

Jette un regard sur les fleurs et sur
l'arbre,

Et dit : Ma foi, c'est beau d'avoir fait à foison,
Tout cela pour moi seul, et mon palais de marbre !

Du haut d'un roc en regardant
L'immensité des mers, et des cieux la vouffure,
L'Homme, des animaux le plus outrecuidant,
Dit : quelle dignité dans l'humaine nature !
Cependant le soleil dans l'or de son manteau
S'enfevelit vivant dans la mer plus obscure,
Et la lune sans bruit allumant son flambeau

Du jour annonce la clôture.
L'étoile cligne l'œil au milieu de l'azur,
C'est l'heure où vers le ciel s'élève un encens pur.

L'Homme soudain : quand je vois ce spec-
tacle—

Ce spectacle imposant—l'immense Immensité !

Et sous mes pieds, ce surprenant miracle
D'un monde sous les eaux—puis la diversité
Des habitants des bois, de l'air et de la plaine,
Et puis le jour, la nuit, l'année et la semaine
Se succédant par saison tour-à-tour,
Et lorsque je me dis : Le Ciel dans son amour
Pour l'Homme—a tout créé, tout jusqu'à ce silence! . . .

Je puis, je crois, sans être exorbitant
Me mirer dans mon importance !
Dieu ! que je suis donc important !

Important! . . . Que nenni ! tu l'es bien moins que
moi,
Sur son nez atablée exclama jeune Puce ;

Know, pride was never made for man.
 'Tis vanity that swells thy mind.
 What! heav'n and earth for thee design'd!
 For thee, made only for our need,
 That more important Fleas might feed.

FABLE L.

The Hare and many Friends.

FRIENDSHIP, like love, is but a name,
 Unless to one you stint the flame.
 The child whom many fathers share,
 Hath feldom known a father's care.
 'Tis thus in friendship; who depend
 On many, rarely find a friend.

A Hare, who, in a civil way,
 Comply'd with ev'ry thing, like GAY,
 Was known by all the bestial train
 Who haunt the wood, or graze the plain;
 Her care was never to offend,
 And ev'ry creature was her friend.

As forth she went, at early dawn,
 To taste the dew-besprinkled lawn,
 Behind she hears the hunter's cries,

Sois humble ! fache-le, je le dis fans astuce,
 L'orgueil ne te fied pas Homme fans foi ni loi.
 La vanité t'aveugle et te bourfouffle ;
 Quoi ! la terre et le ciel feraient créés pour toi !
 Pour toi ! qui n'est créé, marouffle
 Que pour nourrir Mon Peuple et Moi.

FABLE L.

Le Lièvre et ses nombreux Amis.



OMME l'amour, l'amitié, c'est vain mot,
 A moins qu'on fache à deux en partager
 le lot.
 L'enfant qui de plusieurs est le bijou pré-
 caire,
 A rarement connu les tendres soins d'un père.
 Ainsi de l'amitié. Compter beaucoup d'amis
 C'est n'en avoir aucun. C'est moi qui vous le dis.

Un Lièvre qui, comme le fabulifte
 Dont je m'honore ici d'être le traducteur,
 Comme GAY, notre moralifte,
 Tombait d'accord fur tout même avec un auteur,
 Etait connu partout de la gent bestiale
 Broutant la plaine ou fréquentant le bois,
 Ayant soïn d'éviter coterie ou cabale,
 Il aimait un chacun comme un ami de choix.

Ayant quitté son gîte un jour avant l'aurore,
 Pour goûter la peloufe et le frais du matin,
 A peine il dégustait et la fauge et le thym,

And from the deep-mouth'd thunder flies.
 She starts, she stops, she pants for breath;
 She hears the near advance of death!
 She doubles to mislead the hound,
 And measures back her mazy round;
 Till, fainting in the public way,
 Half dead with fear, she gasping lay.

What transport in her bosom grew,
 When first the horse appear'd in view!
 Let me, says she, your back ascend,
 And owe my safety to a friend.
 You know my feet betray my flight—
 To friendship every burden's light.

The horse replied—Poor honest Pufs,
 It grieves my heart to see you thus!
 Be comforted, relief is near,
 For all your friends are in the rear.

She next the stately bull implor'd;
 And thus replied the mighty lord:—

Since ev'ry beast alive can tell
 That I sincerely wish thee well,
 I may, without offence, pretend
 To take the freedom of a friend.
 Love calls me hence: a fav'rite cow
 Expects me near yon barley-mow;
 And when a lady's in the case,
 You know all other things give place.
 To leave you thus might seem unkind;
 But see, the goat is just behind.

The goat remark'd her pulse was high,

Que tout à coup un bruit sonore
 Pif, paf, pouf, pa-ta-pan lui dit : C'est le Chasseur !
 Il s'arrête en sursaut, dresse l'oreille, écoute,
 Il sent la mort qui vient, il la sent, il a peur ;
 Mais ce suprême instant ne l'abat point, il joute
 Avec les Chiens de chasse et d'astuce et d'ardeur,
 Il tourne autour de lui, fait un cercle, un dédale
 Pour leur donner le change, et se forme en spirale,
 Tant enfin qu'il s'abat demi-mort de frayeur.

Mais soudain quel transport de joie !

Il voit paraître le Cheval.

Laissez-moi, lui dit-il, sur votre dos loyal,
 Ami, me cramponner, déjà la meute aboie.

Pauvre petit, lui répond le cheval,

Te voir en cet état, vrai, cela me fait mal,

Rassure-toi, surtout prends bon courage,

J'entends derrière moi tes amis du pacage.

A l'orgueilleux Taureau, des torts le redresseur,

Il a fait une humble requête.

Mon cher, répond ce haut et ce puissant seigneur,

Ne prenez pas à mal cette réponse honnête :

Entre amis, voyez-vous, on ne se gêne pas ;

Or, soit dit entre nous, l'amour m'attend là bas ;

J'ai certain rendez-vous donné depuis dimanche

Avec divine vache blanche,

Un rendez-vous d'amour, est rendez-vous d'honneur ;

Mais j'apperçois le Bouc voilà votre sauveur.

Mon cher, fit observer le Bouc, beaucoup trop vite

Votre poulx bat. Votre œil pesant m'invite

A vous dire : mon dos pourrait vous faire mal ;

Voici la Brebis, je vous quitte,

Elle a tiffu plus chaud, et le trot plus égal.

Her languid head, her heavy eye :
My back, says he, may do you harm ;
The sheep's at hand, and wool is warm.

The sheep was feeble, and complain'd
His sides a load of wool sustain'd ;
Said he was slow, confess'd his fears,
For hounds eat sheep as well as hares.

She next the trotting calf address'd,
To save from death a friend distress'd.

Shall I, says he, of tender age,
In this important care engage ?
Older and abler pass'd you by ;
How strong are those ! how weak am I !
Should I presume to bear you hence,
Those friends of mine may take offence.
Excuse me, then. You know my heart ;
But dearest friends, alas ! must part.
How shall we all lament !—Adieu !
For, see, the hounds are just in view.

THE END.

La Brebis fit l'aveu d'une extrême faiblesse,
La laine lui pesait, elle craignait d'ailleurs
Les Chiens de chasse—et puis elle avait des vapeurs,
Elle était dans son jour de petite maîtresse.

Notre Lièvre en dernier reffort
S'adresse au Veau : sauve-moi de la mort
Toi qui trotte menu, cher ami.—Mais le puis-je !
Si jeune, y pensez-vous ? Votre desir m'afflige.
Plus capables, plus vieux vous ont répondu non !
Moi si faible ! Eux si forts, et si pleins de courage !
Si j'ofais loin d'ici vous porter au rivage,
“ Il se donne du galbanon ! ”
Se diraient mes amis ! Vous connaissez mon âme ;
Sur moi ne jetez pas de blâme,
Mais les plus chers amis sur cette terre, hélas !
Doivent tous se quitter, et c'est ici le cas !
J'entends la meute, et sa musique infâme . .
Nous vous regretterons.—Adieu ! Bien doux trépas !

FINIS.

Shortly forthcoming,

BEAUTES DE LA POESIE ANGLAISE.

PAR LE

CHEVALIER DE CHATELAIN.

PROSPECTUS.

THIS Work will contain Translations from the following Poets :—

ADDISON	Coleridge
BACON, Lord	Collins, W.
Banks, G. Linnæus	Conder, Josiah
Barbauld, Mrs.	Congreve, W.
Barbour	Cook, Eliza
Barrick	Cooper
Barton, Bernard	Corbet, Richard
Bayley, J. H. R.	Cornwall, Barry
Beattie, D. James	Crashaw, R.
Bellamy, Thomas	Cowley, Abraham
Bennet, Mary	Croly, Rev.
Beranger	Cunningham, Allan
Brown, Frances	Currer
Bowles, Miss	DALE, Rev. Thos.
Bowring, Dr.	Dalton, G. Stuart
Burns, Robert	Denham, Sir John
Burrington, E. H.	Dillon, E. of Roscommon
Butler, Mrs. F. Kemble	Doane
Byron, Lord	Dryden, John
CAMPBELL, Thomas	Dufferin, Lady
Carew, Thomas	Dunbar, William
Chaucer, G.	EAGLES, Rev. J.
Cochrane, Baillie	Elliot, Lucinda
Cibber, Colley	Elliot, Ebenezer

Elliot, Sir Gilbert	Moore, Thomas
Elliot, Miss Jane	Moncrieff, William
Elrington, Stephen	Montgomery, James
FLIGHT, E. G.	Montgomery, Robert
GAY, John	PARIS, Dick Mrs.
Goldsmith, O.	Parnell, Thomas
Good, J. M.	Park, Andrew
Grant, Sir R.	Parker, H. M.
Gray	Pope
Greene, Thomas	Potts, Mrs. Anna
Gurner, W.	Piozzi, Mrs.
HAWKES, Dr.	Praed
Hall, S. C.	Prior
Hayley	RALEIGH, Sir Walter
Heber	Ramsay, Allan
Hemans, Felicia	Read, T. B.
Herbert, George	Reynolds, G. W. M.
Herrick, Robert	Rogers, Samuel
Heywood, Thomas	SAVAGE, Richard
Hood, Thomas	Scott, John
Hogg	Scott, Sir Walter
Howard, Hen. E. of Surrey	Shakespeare
Howitt, Mrs. Mary	Shelly, P. B.
Hunt, Leigh	Sigourney, Mrs.
JONSON, Ben.	Sloman
KENRICK, D. R.	Smith
Keble	Snow, Robert
LANDOR, Walter Savage	Southey, Robert
Lamb, Charles	Southwell, Robert
Lamb, Miss	Spencer
Landon, Miss	Suckling, Sir John
Ledyard	Swain, Charles
Lemon, Mark	Swift, Dr.
Lowell, Henry	THOMAS, J.
Longfellow	Thomson
MACARTHY, D. F.	Thrale, Mrs.
Macaulay, T. B.	Tupper, M. F.
Maclagan, Alexander	Tychborn, Chidick
Mackay, Charles	WATTS, Isaac
Manners, Lord John	Walneerg
March, R.	Walker
Marlow, C.	White, Kirke
Maynard, Mary	Wolfe
Milnes, R. Monckton	Wordsworth
Milton, John	Wray, Leopold
Moir, D. M.	YOUNG, E.

THE translator's chief aim is to introduce to the knowledge of such of his countrymen as are not familiar with Shakespeare's language, *the Beauties of the modern British Poets*. In making his selection the translator has not, however, been solely guided by the magic of a name. He has, so to speak, not merely followed the highways but likewise rambled into the bye ways of literature, and cull-ed many a wild flower to weave into his poetic garland. Hence, poets as yet unknown to fame, and poetry unfathered by aught beyond an initial or some stars, will be found side by side with the productions of more illustrious or more fortunate bards.

Albeit, sharing the opinion of those who hold that nothing can replace the delight of reading these poets in their original tongue, the translator cannot but think it were a pity that so many gems "of purest ray serene" that deck England's poetic crown should be utterly lost to the French reader, in these days of international exchange of thoughts and ideas; especially as many of the best English poets appeal quite as much to the sense as to the ear, and trust to something beyond the untranslatable charms of language.

We give the following as a sample of the author's style of rendering English poetry into French:—

LE MANOIR DE LA RENOMMÉE.

FRAGMENT

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE CHAUCER.

CE Manoir compte autant de portes
 Qu'il y a de feuilles non mortes
 Sur les arbres pendant l'été;
 Et sur le toit, en vérité,
 Pour laisser sortir les murmures
 Chacun peut voir mille ouvertures.
 Le matin, à midi, le soir,
 La nuit même, quand il fait noir,
 Les portes sont grandes ouvertes,
 Et nul portier ne pourrait certes
 Priver d'entrer qui que ce soit,
 Homme ou nouvelle en cet endroit;
 Car par toutes les ouvertures
 Pêle-mêle entrent les murmures,
 Timides ou superbes voix;

Et tous les coins sont à la fois
 Remplis de bruits et de querelles,
 De propos de lits, de ruelles,
 De guerre, de paix ou d'hymen,
 De cancons faits sans examen,
 De repos, labeurs ou voyages,
 De pronostics et de présages
 De haine, d'amour ou d'accord,
 De vie, et quelquefois de mort,
 De savoir, de perte et de gain,
 De santé, de joie ou chagrin,
 De beau temps et parfois d'orages,
 De peste ou de cruels ravages ;
 De grandes transmutations
 D'état, ou bien de régions ;
 De terreur ou de confiance,
 D'esprit ou de folle croyance ;
 De famine ou fécondité,
 De ruine ou prospérité ;
 De mille accidents, d'incendie,
 Et de la triste comédie
 Des gouvernants, des gouvernés,
 Toujours plus ou moins malmenés !

LE MONDE EST UN THEATRE.

TRADUIT DE SHAKESPEARE.

From *As You Like It*.

. Le monde est un théâtre,
 Hommes, femmes ne sont que des comédiens,
 Souventefois entrant et sortant pour des riens,
 Mais tous visant à plaire à la foule idolâtre.
 La vie est pour chaque homme une pièce à tiroir,
 Où tous les jours il joue un rôle—triste à voir.
 La pièce, en général, divisée en sept actes,
 Dure sept fois sept ans, non compris les entr'actes.
 Elle a pour premier acte un long miaulement,
 C'est l'enfant qui criaille, et geint à tout moment.
 Le second acte est gai, frais et plein de lumière,
 C'est l'écolier qui fait école buissonnière.
 Le troisième acte est plein de ce chaud sentiment
 Qu'en vers transis soupire à sa belle un amant.
 Sur cet air tapageur : " J' tape partout, gar' vipère !"

S'ouvre l'acte suivant avec un militaire,
 Comme un vieux juif, barbu, jaloux de son honneur,
 Jurant mille jurons, taquin et querelleur,
 Pour attraper ce bruit qu'on appelle la gloire,
 Courant sus aux canons en s'écriant : Victoire !
 L'acte qui suit nous montre un magistrat barbon
 Au ventre rebondi, rembourré d'un chapon,
 Avec barbe taillée et de gros yeux sévères,
 Plein de sages dictons et de sots commentaires.
 Le sixième acte, c'est feu le bel Apollon,
 Lunettes sur le nez, aujourd'hui Pantalon ;
 Sa voix mâle jadis, devenue aigrette,
 Crie et siffle à la fois comme une serinette ;
 Un haut de chausses ample et jadis bleu barbeau,
 Vaste entonnoir, contient ses jambes en fuseau.
 Le septième acte enfin de cette étrange histoire
 Est la seconde enfance, et c'est à n'y pas croire :
 L'homme a tout oublié, — tout perdu — rien appris ;
 Sans dents, sans yeux, sans goût, ce n'est plus qu'un débris !

LES CHANGEMENTS DU MONDE.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

Auteur Anonyme.

L'OMBRE au port solennel qui retient dans ses mains
 Le sablier, la faux, l'avenir des humains,
 Une fois s'arrêta dans son vol sur la terre,
 Sur les créneaux poudreux d'une cité guerrière,
 Demandant au soldat veillant seul à l'écart ;
 “ Depuis combien de temps vivait là ce rempart ? ”
 Et le bardé de fer qui faisait sentinelle,
 Lui dit, l'orgueil au front : — “ Là, cette citadelle
 Est debout depuis l'heure où le soleil a lui,
 Telle elle était jadis, telle elle est aujourd'hui,
 Et telle elle sera tant que le glas funèbre
 Du monde, n'aura pas tinté ;
 Ainsi que le dira ce narrateur célèbre
 L'Eternité ! ”

Et puis après mille ans passés voilà que l'Ombre
 Aux mêmes lieux descendit sombre.

Et là n'existait plus traces d'une cité,
 Mais une immense plaine — un beau lac argenté ;

Dans la plaine le blé rangé comme une armée,
 Au vallon le berger chantant sa bien aimée.
 “Comment,” dit soudain l’Ombre, “et temples et remparts
 Peuvent-ils se dissoudre ainsi qu’épais brouillards ?”
 Mais alors dégageant ses cheveux de sa tête,
 En ces mots le berger répondit à l’enquête ;
 “Le monde est tout rempli de brebis et de blé,
 Ainsi c’était jadis sous le ciel constellé,
 Ainsi c’est maintenant, ainsi sera sans cesse,
 Tant qu’à leur tour, en vérité,
 Viendront le jour la nuit ;—car la Nature qu’est-ce ?
 Une unité !”

Et puis après mille ans passés, voilà que l’Ombre
 Aux mêmes lieux descendit sombre.

“Et voyez ! où trônaient ce lac et ces beaux blés,
 Une mer écumait sur des sables salés,
 Au midi scintillant d’une vive étincelle ;
 Un pêcheur y jettait ses rêts de sa nacelle ;
 Que l’Ombre était surprise !” . . . “Où donc était le lac ?
 Où les épis dorés ?” . . . Mais lui sur le tillac
 Le pêcheur, de son front ôtant des flots l’écume :
 “Autour de l’univers les eaux font un volume,
 A-t-il dit, et la mer roule, roule toujours,
 Hier comme aujourd’hui dans son vaste parcours,
 Que me chantes-tu donc et d’épis et de plaines ?
 Les nuits aussi bien que les jours,
 L’homme cherche en la mer des poissons par centaines,
 Toujours ! toujours !”

Et puis après mille ans passés, voilà que l’Ombre
 Aux mêmes lieux descendit sombre.

Et les rouges rayons d’un couchant de soleil
 D’une vaste forêt doraient l’éclat vermeil ;
 Les arbres archi-vieux d’une archi-vieille mousse
 Étaient partout vêtus à la hauteur d’un pouce ;
 Et colline et vallon étaient aussi couverts
 De superbes gazons, ces manteaux toujours verts ;
 Un bûcheron chantait en abattant un chêne,
 L’Ombre l’interpella de sa voix souveraine :
 “Vieux ! te rappelles-tu les traces d’une mer
 En ces lieux où surgit l’arbre de Jupiter ?”
 Mais le vieux bûcheron : “Si l’arbre séculaire
 Fait ici bas un temps d’arrêt,

Ce n'est parmi les mers ; car qu'est-ce que la terre ?
Une forêt ! ”

Et puis après mille ans passés, voilà que l'Ombre
Aux mêmes lieux descendit sombre.

Et que vit l'Ombre alors ? Encore une cité,
Mais d'ouvriers peuplée. Et pour vitalité
Ayant dépôts, prisons, et marchés et gendarmes,
Et cadavres vivants suant et sang et larmes.
Oh ! le triste tableau ! se dit l'Ombre soudain,
Puis près d'elle avisant un homme sous sa main,
Elle voulut se mettre en quête d'aventure
Du pourquoi, du comment de si mauvais augure
Qui de ces lieux jadis plaines, lacs et forêts,
Faisaient maisons de jeux, ou bien maisons de prêt ;
Mais l'homme relevant son front usé de peine :
“ Changement dà ! non pas, ” dit-il,
“ La douleur chaque jour élargit son domaine
Depuis l'an mil. ”

“ Assez ! ” quittant ce lieu, dit l'Ombre :
“ Sans lendemain la terre est à présent bien sombre
Car tous ses changements ont du sort des humains
Modifié sans cesse les destins :
Mais ce dernier coup de baguette
Est le dernier mot du malheur,
Science et vérité mènent à l'aveuglette
L'homme au temple de la douleur ! ”

LA CHEMISIÈRE.

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE THOMAS HOOD.

Avec des doigts piqués, fatigués et usés,
De lourdes et rouges paupières,
Une femme en haillons, aux traits couperosés,
Travaillait à l'aiguille en proie à ses misères :
Des points ! des points ! encor des points !
Et dans la faim, dans la crasse et la bise,
En cousant cols, goussets, manches, coins et recoins,
Elle chantait : “ le chant de la chemise ! ”

“ Travailler ! travailler ! travailler ! travailler !
Dès que le chant du coq éveille ;

Travailler ! travailler ! encor retravailler
 Quand l'étoile du soir au firmament sommeille,
 Est-ce être libre que cela ?
 Ah ! mieux vaudrait du Turc être l'esclave,
 Car la femme n'a pas d'âme à sauver par là,
 Que d'être un spectre . . . une chose au teint hâve !

“ Travailler ! travailler ! travailler ! travailler !
 Si bien qu'enfin tourne la tête ;
 Travailler ! travailler ! et toujours travailler
 Tant que l'œil hébété se trouble et puis s'arrête !
 Couture, gousset et collet,
 Et pour changer collet, gousset, couture,
 Jusqu'à ce que mes doigts s'endorment au poignet
 Tout en cousant les boutons d'aventure !

“ Hommes qui vous targuez de les chérir vos sœurs
 Et vos épouses, et vos mères,
 Vous n'usez pas du linge—oh ! non, mais les sueurs
 Et puis la vie aussi des pauvres ouvrières !
 Des points ! des points ! toujours des points !
 Et dans la faim, dans la crasse et la bise,
 Et cousant à la fois et d'un double fil joints
 Un noir linceul, une blanche chemise !

“ Mais pourquoi donc vraiment parlè-je de la mort,
 De la mort à la robe osseuse ?
 A peine si je crains le hideux de son port
 Tant il ressemble, hélas ! à ma taille anguleuse
 Par tous les jeûnes que je fais !
 Dire, ô mon Dieu, qu'à la ville, au village
 Il soit si cher le pain ! et qu'on offre au rabais
 La chair, le sang d'un être à ton image !

“ Travailler ! travailler ! travailler ! travailler !
 Et mon travail est sans relâche,
 Et quels sont ses produits ? . . . En guise d'oreiller
 Un lit de paille—un peu de pain après ma tâche,
 Et des haillons pour m'affubler !
 Un toit à jour, une chaise, une table,
 Et puis un mur si nu que de *me le peupler*
 Je te sais gré, mon ombre charitable !

“ Travailler ! travailler ! travailler ! travailler !
 Comme pour expier un crime ;
 Travailler ! travailler ! et toujours travailler
 Du matin jusqu'au soir, voilà notre régime !

Couture, gousset et collet,
 Et pour changer collet, gousset, couture,
 Jusqu'à ce que le cœur s'affaise sur l'ourlet
 Et que la main tombe de courbature !

“ Travailler ! travailler ! travailler ! travailler !
 Par le jour sombre de décembre,
 Travailler ! travailler ! puis encor travailler
 Quand on sent le temps chaud dans le froid d'une chambre !
 Quand je vois sous les avant-toits
 Légèrement se glisser l'hirondelle,
 Me montrant le printemps avec un air narquois
 Et devant moi faisant même la belle !

“ Oh ! Dieu ! si je pouvais seulement respirer
 Des jeunes fleurs la fraîche haleine,
 Sous les flots d'un ciel pur me laisser azurer
 Moi, foulant le gazon . . . oh ! Dieu la bonne aubaine !
 Ne fut-ce qu'une heure, une fois,
 Pour retrouver la souvenance chère
 De tous ces sentiments éprouvés autrefois
 Quand j'ignorais, le coût de la misère !

“ Une heure, oh ! rien qu'une heure, un répit, un moment . . .
 Hélas ! c'est en vain que j'implore !
 Pour l'amour ou l'espoir, pour un doux sentiment
 Il n'est pas de loisir—pas de soir—pas d'aurore !
 Mais du temps seul pour les douleurs.
 Pleurer un peu soulagerait mon âme,
 Mais dans leur lit saumâtre il faut laisser ses pleurs
 Pour ne mouiller l'aiguille ni la trame !”

Avec des doigts piqués, fatigués et usés,
 De lourdes et rouges paupières,
 Une femme en haillons, aux traits décomposés
 Travaillait à l'aiguille en disant ses misères :
 Des points ! des points ! toujours des points !
 Et dans la faim, et la crasse et la bise . . .
 Oyez et comprenez, gens aux riches pourpoints
 Elle chantait : “ Ce chant de la chemise !”

J'AIME LES RUISSEAUX.

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE LEOPOLD WRAY.

J'AIME les ruisseaux, les joyeux ruisseaux
 Qui vont caressant les fleurs et les herbes,
 Qui courent dispos, par monts et par vaux
 A travers les prés, à travers les gerbes.

Le temps destructeur change bien souvent
 Le charmant aspect d'un gai paysage,
 Des arbres parfois tombent sous le vent,
 Le vent du malheur détruit l'héritage.

Le champ où jadis nous jouions enfants,
 Où nous admirions des blés la dorure,
 Est en basse cour depuis bien long-temps,
 Sans plus de buissons que fleurs ou verdure.

Une noire usine élève son front,
 Où se complaisait la vallée ombreuse,
 Où la violette à l'air pudibond
 Parfumait le lit de la mousse heureuse.

Mais un gai ruisseau babille toujours,
 Toujours frais et jeune, à l'état d'enfance,
 Comme si malgré vieux ans et vieux jours
 Il sortait de terre en eau de jouvence.

Il peut cependant être détourné
 Pour donner la vie—à meule ou prairies;
 Mais malgré cela, quoique contourné,
 Il est le ruisseau de nos rêveries.

Il a voyagé—J'en ai fait autant—
 Où? . . . Lui ne le sait;—Et moi je l'ignore!
 Et près de son bord me voici pourtant
 Après bien des ans, que me remémore.

Mon oreille, enfant, aimait son glouglou,
 Puis adolescent sa douce musique
 Chantait à mon cœur, au bruit du caillou,
 Du riant espoir le riant cantique.

Du gazouillement des ruisseaux,
 Du bourdonnement de l'abeille,
 Ou du chant nourri des oiseaux.
 J'aime à guetter au ciel le nuage qui passe
 Et forme dans l'espace,
 Mille fantastiques châteaux
 D'or et de diamant aux superbes créneaux.
 Arrête, ô Vérité ! ta main inexorable,
 Ne me réveille pas, sois pour moi favorable,
 Ne détruis pas comme un éclair
 Mes séjours de bonheur, mes beaux châteaux en l'air.

 Dans l'un l'amour candide
 Guide,
 Au vrai bonheur,
 Et bergère et berger si les deux n'ont qu'un cœur.
 Là point de paroles trompeuses,
 Point de sentiment déloyal,
 Point de passions envieuses :
 Dans ce palais de pur cristal,
 L'amour est toujours vrai, de ses plus vives flammes,
 Il embrâse les âmes,
 Ni les soucis, ni la douleur
 Ne peuvent amoindrir sa première chaleur.
 Arrête, ô Vérité ! que ton front se déplisse,
 Epargne ton grand jour à mon frêle édifice,
 Ne détruis pas comme un éclair,
 Mon doux berceau d'amour, mon beau château dans l'air.

 L'autre abrite fidèle
 Celle,
 Qui parmi nous,
 A pour nom l'amitié—ce sentiment si doux.
 Dans ce magnifique royaume
 Du plus bel azur revêtu,
 Tout est au mieux, et chaque dôme
 Est le séjour d'une vertu.
 L'honneur, le vieil honneur y fait son domicile,
 Et la paix y réside,
 Malgré les cris séditieux,
 Et le bruit des humains s'élevant jusqu' aux cieux.
 Protège, ô Vérité, protège, ô je te prie,
 Ce monument bâti pour l'amitié chérie,
 Ne détruis pas comme un éclair
 Ce séjour de l'honneur, ce beau château dans l'air !

Gouverneurs de provinces,
 Princes,
 Hommes d'état
 Dans mes nombreux castels vivent sans apparat.
 Pour eux l'or est une chimère,
 Ils ignorent le pécumat,
 Le pauvre pour eux est un frère,
 Ils l'aident à porter son bât.
 Auprès d'eux la vertu trouve toujours son compte,
 Et le crime la honte ;
 Au seul mérite ils font honneur,
 Sans noblesse d'esprit, pour eux point de grandeur !
 O Vérité ! retiens, oh ! retiens ta colère,
 Laisse vivre ce monde au delà de la sphère,
 Ne détruis pas comme un éclair
 Ce temple à la vertu, ce beau château dans l'air !

Apaise d'un sourire,
 L'ire
 De tes beaux yeux ;
 Vois comme mes castels brillent au haut des cieux :
 Admire leurs sveltes tourelles
 Planant au dessus des brouillards,
 Et ces magiques citadelles
 Qui les entourent de remparts.
 Mais non—de ton sourcil je vois froncer l'orbite,
 Ton regard, je l'évite ;
 Et comme la neige au soleil
 Fond . . . tombent mes châteaux au grand jour du réveil.
 Cruelle Vérité ! ta main inexorable
 A chassé de mon ciel un mensonge adorable,
 Et tout-à-coup comme un éclair
 Se sont évanouis mes beaux châteaux dans l'air !

AU SOLEIL.

(SCORCHED FLOWERS.)

TRADUIT DE L'ÉCOSSAIS D'ALEXANDER MACLAGAN.

DIRE, hélas ! que c'est ta fortune,
 Fier Soleil de l'Été, d'égréner une à une
 Sous tes rayons vainqueurs,
 Feuilles et fleurs.
 Ah ! prends pitié de mes chères compagnes,

De ces mignonnes fleurs, bijoux de nos montagnes,
 Epargne le bosquet qu'habite tour-à-tour,
 Et jeunesse et beauté, souventefois l'amour.

A travers tes rayons de flamme,
 Et cet air étouffant qui de tes feux s'enflamme,
 Tout, petit à petit,
 Sèche et périt.

Aucune humidité ne rafraîchit la terre,
 Tu pompes et tu bois la rosée éphémère ;
 La brise ne dit plus sa joyeuse chanson,
 Et la source épuisée enfante à peine un son.

Les vents, à peine ils ont un souffle,
 Dans son outre chacun se cache le maroufle !

D'être moins qu'un zéro
 Se plaint l'écho.

La pauvre nymphe, hélas ! et languit et végète,
 Elle n'entend plus rien, pas la moindre ariette,
 Et sur terre et sur mer,—même les ménestrels
 De la nature, ont tous cessé leurs gais Noël.

De l'épais massif sous l'ombrage
 Hâletant, le berger s'étend le front en nage,
 Sous ce verdoyant dais,
 Cherchant le frais :

Tandis que sous le chaud versant de la colline
 Veillant à son bétail, à la large narine
 Se tient son chien fidèle,—avec force aspirant
 L'air rare et plein de feu qu'il déguste en gourmand.

C'est cruel à toi d'aventure,
 Fier Soleil de l'Été, de tuer la verdure,
 Et les si doux arceaux
 Des arbrisseaux ;

De dessécher aux champs l'éclat de la bruyère,
 De brûler le gazon, de jaunir la fougère,
 Et de boire à longs traits jusqu'à la goutte d'eau
 Qui se tenait cachée au fin fond du ruisseau.

Dis, as-tu gardé souvenance,
 Fier Soleil de l'Été, des jours de ton enfance ?
 On était en avril,

Ton œil subtil

Cherchait pour t'y glisser la blanche paquerette,
 Puis entr'ouvrant son sein, tu faisais ta couchette
 Dans le tissu moelleux, où tu pouvais dormir
 bercé par un doux songe, et tout à ton loisir.

Ne sois pas comme l'infidèle,
 Qui pour mieux enjôler simple et naïve belle,
 Et s'assurer un nid,
 Fait de l'esprit ;
 Puis se montrant cruel après la réussite,
 A ses beaux sentiments fait tout-à-coup faillite,
 Sans s'inquiéter, las ! si cette douce fleur
 Qui par lui seul vivait, périra de douleur.

Pendant un temps voile ta gloire,
 Fier Soleil de l'Été, d'une ombre provisoire,
 Et cache, demi-Dieu,
 Ton œil de feu :
 Et puis laisse tomber sur la terre épuisée
 En transparent cristal les pleurs de la rosée,
 Laisse souffler gaiement le zéphir embaumé,
 Et couler en riant le ruisseau bien aimé.

Rends au cœur du fermier la joie,
 Donne à boire à ses champs tous à la soif en proie,
 Laisse les fleurs des prés
 Lever le nez ;
 Permets dans ta bonté que la rose mousseuse
 Puisse parmi ses sœurs se pavaner heureuse,
 Et laisse-nous entendre au milieu des bosquets
 Des oiseaux, doux chanteurs, les si gentils caquets.

De l'océan un brin de brise
 Et des roses pour lit, oh ! quelle chose exquisite !
 Et puis sous un massif
 Rêver pensif !
 Oh ! prends pitié du moins de mes chères compagnes,
 De ces mignonnes fleurs, bijoux de nos montagnes,
 Epargne le bosquet qu' habite tour-à-tour,
 Et jeunesse et beauté, souventefois l'amour !

LE CHANT DU TISSERAND.

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE BARRY CORNWALL.

TISSEZ, frères, tissez, et jetez vivement
 La navette à travers l'estille ;
 Et montrez-nous ces fleurs qui naissent brillamment,
 Mais sans parfum, sous votre main habile :

Vite, allons, montrez-nous la rose aux cent couleurs,
 Et le beau lis sans tache,
 Le " Ne m'oubliez pas," et la perle des fleurs,
 La violette qui se cache.

Chantez, frères, chantez, tissez et puis chantez,
 L'oisiveté n'est pas votre apanage ;
 Travaillez et chantez, point ne vous lamentez,
 Foin du chagrin ! Le chant donne cœur à l'ouvrage.

Tissez, frères, tissez !—Tissez et commandez
 De vous le ciel est tributaire,
 Et le soleil lui-même, alors que l'ordonnez
 Vient sur l'étoffe épandre sa lumière :
 Fine soit votre soie, et long soit l'écheveau
 Et votre main certaine,
 Et ni temps ni hazard ne pourront du réseau
 Détruire l'immuable chaîne !

Chantez, frères, chantez, tissez et puis chantez,
 L'oisiveté n'est pas votre apanage ;
 Travaillez et chantez, point ne vous lamentez,
 Foin du chagrin ! le chant donne cœur à l'ouvrage.

Tissez, frères, tissez !—A nous est le labeur,
 Le labeur ! le vrai lot de l'homme,
 Car l'un cueille le fruit, l'autre cueille la fleur,
 Et l'autre enfin sème . . . et jamais ne chôme.
 Il n'est point d'être humain du monarque au berger
 Dans toute l'Angleterre,
 Qui puisse des saisons jouir ou s'affliger
 S'il demeure oisif sur la terre.

Donc mes frères chantez, tissez et puis chantez,
 L'oisiveté n'est pas votre apanage ;
 Travaillez et chantez, point ne vous lamentez,
 Foin du chagrin ! le chant donne cœur à l'ouvrage !

OU VONT LES JOURS, MERE ?

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE MRS. POTTS.

UNE fois que j'étais sous le sombre plafond
 Que formait des lilas l'entourage profond,
 Je reconnus la voix de mon plus jeune frère
 Demandant à maman : " Où vont donc les jours, mère ? "

Tu ne te doutais pas, petit questionneur,
 Du chagrin que ta voix réveilla dans son cœur ;
 Elle pensa soudain aux jours de sa jeunesse,
 Et sentit au milieu d'une vive tristesse,
 Qu'ils étaient loin ces jours marqués par le bonheur,
 Au prisme alors nouveau, radieux, enchanteur.
 Sous ses yeux elle vit comme dans un mirage,
 Les archives du temps rembrunir son visage.
 Des plaisirs de ce monde elle avait eu sa part,
 Mais, hélas ! mort, chagrins étaient venus plus tard.
 Le front du jeune enfant se couvrit de ses larmes ;
 Qu'il eut voulu, le cher, racheter ces alarmes !
 L'enfance ne sait pas que bien souvent un pleur
 Est baume précieux et soulage le cœur ;
 Naïf il murmura : " Moi, je ne voulais, mère,
 Rien que savoir où vont ces jours pleins de lumière,
 Mais qui passent si vite, et sont si radieux ;
 Retournent-ils jamais au séjour bienheureux
 D'où vous m'avez appris qu'ils descendent sur terre ?"
 Lors, à travers ses pleurs, " Mon enfant," dit la mère,
 " Ils retournent au ciel aux mains du Tout-Puissant ;
 Fais que les tiens, sans tache y montent, cher enfant ;"
 Puis elle lui fit voir au livre de sagesse :
 " Oh ! souviens-toi de lui dans tes jours de jeunesse !"

VOILA, MON HOMME !

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE HENRY LOWELL.

Vous me dites ; Expliquez-moi
 Votre dicton : " Voilà, mon homme !"
 J'aurai bien mérité, je croi
 De vous, si j'y parviens en somme :
 Mon homme il doit marcher toujours
 Exempt de blâme dans la vie,
 Sans guerroyer passer ses jours,
 Mais honnir le crime et l'envie :
 Son blason bien plus glorieux
 Que le blason d'un gentilhomme,
 Porte d'azur : " Sois vertueux !"
 Voilà, garçon, voilà, mon homme !

Jamais à blâmer empressé,
 Il est son censeur à lui-même ;
 A secourir toujours pressé

Sa devise est : " J'aime qui m'aime !"
 En amitié toujours constant,
 Son cœur toujours est au plus digne,
 Il est toujours bien méritant,
 Et le *devoir* est sa consigne :
 Car son blason plus glorieux
 Que le blason d'un gentilhomme,
 Porte d'azur : " Sois vertueux !"
 Voilà, garçon, voilà, mon homme !

Envers le pauvre bon toujours,
 Toujours digne devant le riche,
 La fortune, le rang, les cours
 Le trouveront toujours en friche :
 Méprisant le qu'en dira-t-on,
 S'il a pour lui sa conscience,
 Il sauvera comme Caton
 La vertu par son éloquence :
 Car son blason plus glorieux
 Que le blason d'un gentilhomme,
 Porte d'azur : " Sois vertueux !"
 Voilà, garçon, voilà, mon homme !

LA PAQUERETTE.

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE J. M. GOOD.

MONDES sur mondes en phalanges
 Qu'est-il besoin de vous pour révéler un Dieu ?
 La simple paquerette en sortant de ses langes
 Nous dit : " Il existe en tout lieu !"

Quel autre que l'Être suprême
 Qui sut créer le jour, qui sut *voûter* les cieux,
 Eut de la paquerette orné le diadème
 De tant de bijoux merveilleux ?

Eut pu mouler sa coupe verte,
 Sa tige en fil de fer filé si gentiment,
 Sa garniture à frange, et sa corolle ouverte
 Dans une monture d'argent ?

Et puis la jeter sans contrainte
 Sur les monts escarpés, au vallon, en tout lieu,
 Afin qu'à chaque pas, l'homme y lise l'empreinte
 De l'omnipotence de Dieu !

LES CHATEAUX DANS LE FEU.

TRADUIT DE L'IRLANDAIS D'UN PAYSAN POETE DE
BALLINGARRY.

VIENS, Norah, viens ici, ma douce, et puis regarde
Mais sans trop t'approcher, dans les cendres du feu,
Peut-être y verrons-nous, si nous y prenons garde,
Présage de bonheur qui nous vient du Bon Dieu !
Si tu t'approchais trop, tes yeux brillants de flamme,
Ces rayons de soleil, éteindraient tout, chère âme.

A travers les barreaux où cette tourbe fume,
Dis-moi, ne vois-tu pas des arbres, un ruisseau,
Une vallée ombreuse où s'élève la brume,
Et puis une maison qui vaut bien le château
Du seigneur du manoir. Qui sait ? ma Châtelaine,
Peut-être l'aurons-nous bientôt ce beau domaine ?

Voilà de chevaux blancs un superbe attelage,
Un cocher pour conduire, et derrière un laquais,
C'est clair comme le jour, nous aurons équipage,
Oui, nous aurons des gens, et bien plus des palais,
Et dans peu nous verrons des manants du village,
La foule se ranger pour nous livrer passage.

Mais pendant que joyeux Dermot parlait encore
Un ouragan survient, l'eau descend en sifflant
Par le tuyau de l'âtre, et soudain évapore
Le feu,—la flamme ;—Autant en emporte le vent !
Adieu palais, chevaux, adieu bel équipage,
Adieu gens !—Tout se perd dans un même nuage !

Alors aussi Norah de sa voix douce et tendre
Murmura gentiment s'approchant de Dermot :
" Cher ! Il vaut mieux agir, il vaut mieux entreprendre
Que demander, oisif, au feu son dernier mot ;
Et mieux vaut sur la route une pauvre chaumine,
Qu'un château dans le feu, qu'une goutte d'eau mine. "

CHANT DE DEUIL.

TRADUIT DE L'ANGLAIS DU REV. G. CROLY.

" La terre retourne à la terre,
 Et la poussière à la poussière !"
 Le juste gît près du mauvais,
 Et les rois près de leurs sujets ;
 Ici l'épée et là le sceptre
 Devant la mort ne sont qu'un spectre ;
 Femmes, filles, débile ou fort,
 Dans la tombe ont un même sort :
 " La terre retourne à la terre,
 Et la poussière à la poussière ! "

Siècle sur siècle, âge sur âge,
 Par dessus l'humain alliage,
 Rouleront, rouleront nombreux
 Broyant ses cadavres osseux.
 Du ver incessante pâture,
 Dans leur humide sépulture,
 Ils pourriront loin du soleil,
 Et dans le froid d'un lourd sommeil.
 " La terre retourne à la terre,
 Et la poussière à la poussière ! "

Mais un grand jour s'approche, ô terre !
 Le jour de ton heure dernière.
 Il viendra ce jour de terreur,
 Semer l'épouvante et l'horreur ;
 Quand la trompette et le tonnerre,
 Le sang, le pillage et la guerre,
 Les trônes croulant en débris,
 Feront entendre en mille cris :
 " La terre retourne à la terre,
 Et la poussière à la poussière ! "

Alors dans ce jour de victoire
 Viendra Dieu le Père en sa gloire,
 Alors conduits par Gabriel,
 Sortant des portes d'or du ciel,
 Paraîtront tout-à-coup les anges,
 Les chérubins et les archanges ;
 Alors, de la tombe vainqueur,
 Il dira notre doux Sauveur :

“ Terre, va retourne à la terre,
Et toi poussière à la poussière ! ”

Comme une pierre précieuse
Laira ta tête radieuse,
Noble Jérusalem alors !—
Alors, saints seront nos transports ;
La terre, alors régénérée,
Semblable à la voûte éthérée,
De Dieu deviendra le jardin,
Où le bonheur sera sans fin.
“ Oh ! terre, retourne à la terre,
Et toi poussière à la poussière ! ”

L'EMIGRE IRLANDAIS.

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE LADY DUFFERIN.

Je suis assis sur le tertre, Marie,
Où, côte à côte, il y a bien long-temps,
Nouveaux époux, de l'épine fleurie
Nous savourions tous deux les plaisirs renaissants ;
Le jeune blé germait, verte était la prairie,
L'alouette, en chantant, s'élevait dans les airs,
Et tes lèvres, Marie,
Étaient boutons de rose, et tes yeux des éclairs.

Le lieu n'est pas beaucoup changé, Marie,
Le jour est beau comme il était alors,
Le blé verdoie, et fraîche est la prairie,
Et l'alouette au ciel monte, et dit ses accords :
Mais je ne trouve plus ta main, sa douce étreinte,
Ton haleine si chaude, et dont je m'énivrais,
Et la voix est éteinte
Que parlait à mon cœur celle que tant j'aimais !

Voilà l'église où le prêtre, Marie,
Au saint autel unit nos cœurs joyeux,
Là, le sentier qui coupe la prairie,
Et que, pour abréger, nous prenions tous les deux.
Mais avant d'arriver au porche, il faut, chérie,
Passer le cimetière où tu dors à jamais,
Et je craindrais, Marie,
Par le bruit de mes pas d'éveiller tes regrets.

Je suis bien seul maintenant, ô Marie !
 Bien seul, hélas ! le pauvre a peu d'amis,
 Mais quand il aime, il aime pour la vie,
 Tous ceux que le bon Dieu sur son chemin a mis.
 Toi seule était ma joie et mon orgueil, Marie,
 Mère du bel enfant qui repose en tes bras,
 Toi, mon fils, ma patrie,
 Serez mes seuls amours par de là le trépas !

Adieu, ma bonne et fidèle Marie,
 Adieu, mon fils, mes deux, mes seuls amours,
 Au sol natal, à Dieu je vous confie,
 Pour la terre d'exil, je pars et pour toujours.
 On dit que tout là bas chacun a de l'ouvrage,
 Que le soleil plus chaud y nourrit l'ouvrier,
 En fut-il davantage ? —
 Irlande ! ô mon pays ! Pourrais-je t'oublier !

Et bien souvent dans ces bois grandioses
 Assis pensif, je fermerai les yeux,
 Et vers l'endroit, Marie, où tu reposes
 Mon cœur s'élancera comme au jour des adieux.
 Et je croirai revoir ce doux tertre, où chérie,
 L'alouette en chantant s'élevait dans les airs,
 Quand tes lèvres, Marie,
 Étaient boutons de rose, et tes yeux des éclairs !

LE PREMIER CHAGRIN DE L'ENFANCE.

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE MRS. HEMANS.

“ Oh ! rappelez, mon frère, et qu'il vienne à ma voix,
 Comme il venait naguère ;
 Je ne puis jouer seul, sans l'ami de mon choix,
 Où donc est-il allé, mon frère ?

“ L'été nous rend enfin ses abeilles, ses fleurs ;
 Le papillon volage
 Aux rayons du soleil étale ses couleurs,
 Mais de le chasser n'ai courage.

“ Dans le jardin nos fleurs s'inclinent de sommeil
 Lentement vers la terre ;
 Notre vigne affaissée est brûlée au soleil,
 Oh, rappelez-le donc, mon frère ! ”

Et tous ces cœurs d'acier au courage orgueilleux,
Blémirent tout-à-coup sous son souffle fougueux ;
Il fit voler le mât en éclat—et du Phare
Berça les fondements au bruit de sa fanfare ;
Puis rugit dans sa gloire. . . . Est-il un Roi valant
Lui ! . . . Le Roi du Vent !

EPITAPHES.

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE ROBERT SNOW.

C'ÉTAIT par un beau jour dans le champ du repos,
L'enfant allait, venait, léger, vif et dispos,
Et s'amusait à lire en sa joyeuse allure
L'épithaphe du mort sur chaque sépulture.
Ces morts avaient été, disaient les monuments,
Pères, mères, époux, femmes, amis, parents—
L'enfant lut comme quoi modestes et sincères,
Tous ces ex-vivants, furent entr'eux des frères,
Des Chrétiens ne rêvant que des choses d'en haut,
Ayant force vertus, pas le moindre défaut,
Et tous ayant été si parfaits sur la terre
Qu'ils reposent en paix avec Dieu—notre Père !

Les yeux du jeune enfant rencontrèrent ici
Le regard maternel qui l'épiait aussi.
“ Mère, fit-il, j'ai lu de bien charmantes choses
Sur ces tombeaux ornés de cyprès et de roses ; ”
Et puis il s'arrêta comme à moitié craintif,
Puis reprenant courage, et d'un ton décisif :
“ Tu m'as dit, maintefois, n'est-ce pas, bonne mère,
Que les méchants, les bons, tous passent sur la terre ;
Que chacun doit mourir ;—Ces tombeaux, je le sais,
Sont tous peuplés de morts qui sont dans les cieux. Mais
Oh !—dis-moi donc, maman ? où se trouve la place,
Où dorment les méchants ? . . . je n'en vois pas de trace !

La mère caressant les cheveux de l'enfant
S'apprêtait à parler, lorsque soudain brisant
Sa tombe de cristal pour naître à la lumière,
Un brillant papillon sur son aile légère
S'élança dans l'espace. . . . Ardent à le chasser
L'enfant courut après pour le mieux terrasser,
Avant que la maman à sa naïve enquête ;
“ Où dorment les méchants ? ” eut eu réponse prête,
Ce qui ne parut pas du tout la courroucer !

JOHN ANDERSON.

TRADUIT DE L'ÉCOSSAIS DE BURNS.

JOHN Anderson, notre homme, oh ! quand nous nous con-
nûmes,
Tes cheveux étaient noirs, et ton front fait au tour ;
Mais maintenant ton front tout entouré de brumes
Est chauve. . . Et cependant béni soit notre amour !

John Anderson, notre homme, ensemble nous gravîmes
La colline escarpée, et gaillards et dispos ;
Maintenant il nous faut en descendre les cimes
L'un sur l'autre appuyés vers le champ du repos !

AVARICE.

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE GEORGE HERBERT.

Toi, fléau du bonheur ! toi, source du malheur !
Argent ! D'où viens-tu, dis, avec si fraîche mine ?
Orgueilleux parvenu, qui fais le grand seigneur !
L'homme t'a trouvé sale au fin fond d'une mine.

Tu fus d'abord si peu, malgré ton air flambant,
Pour ce royaume que maintenant tu gouvernes,
Que me souviens encor du jour où, pauvre argent !
Il te sortit chétif de tes sombres cavernes.

Et puis bien malgré toi, te façonnant au feu,
Il t'a rendu luisant et dur sur son enclume—
Fort comme un homme enfin,—il fait de toi son Dieu :
Car vrai, l'homme c'est toi—lui n'est que ton écume !

Lui, qui t'a rendu riche, il t'ôte son chapeau,
Et quand il te déterre, il creuse son tombeau !

LE VENT ET LA FEUILLE, OU L'ENLEVEMENT.

SONNET.

(Anonyme.)

MESDAMES, oyez moi, je vais en raccourci
 • Vous narrer un roman aussi vrai que l'histoire.

A la feuille le vent contait fleurette ainsi :
 Eveille-toi, ma chère, et sans t'en faire accroire,
 Viens de suite avec moi, j'ai passé, Dieu merci,
 Sans me laisser tenter, et c'est bien méritoire,
 Devant un vaste champ de roses dans leur gloire,
 Mais à toi j'ai pensé ;—viens donc sans nul souci !
 Tes sœurs, tes sombres sœurs dorment dans la rosée,
 Ne voudrais les frôler de mon aile alizée,
 Mais toi la belle, et moi friand de tes appas,
 Etions faits l'un pour l'autre—ainsi prenons la fuite.

La feuille consentit. Oyez la triste suite :
 Le lendemain la vit foulée aux pieds. . . Hélas !

SUR COWLEY.

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE SIR JOHN DENHAM.

POUR lui pas d'auteur inconnu,
 Cependant ce qu'il fit était sien, . . . c'est connu.
 Se faisait-il Virgile ou bien Horace ?
 Il en avait l'esprit, la majesté, la grâce ;
 Mais pour leur ressembler, à leurs habits jamais
 Il ne s'en prit ;—mais à leurs plus grands traits.

LES BEAUTES DE LA POESIE ANGLAISE will form two large volumes of about 500 pages. The text will be placed opposite to each translation.

The names of the subscribers will be received at Jeffs', Bookseller, 15, Burlington Arcade, Piccadilly ; and will be published in a list at the head of the first volume.

OUVRAGES DU CHEVALIER DE
CHATELAIN.

PUBLIES A LONDRES.

1842. LES GLORIEUSES, ou Nankin et Caboul : Chant de Victoire. Prix 1s. Published by Hearne, 81, Strand.

Opinion de la Presse.

“ Our gratitude—for the liberal feeling that prompts a foreigner to celebrate, in such beautiful language, the warlike achievements of English arms. We hope the English public will welcome the poems as they deserve.”—*Court Gazette, January 21.*

“ The poems are gracefully written—we wish them good success.”—*Bell's Life in London, January 28.*

“ We now subjoin the *Epilogue* of this poem (Nankin and Caboul), and cannot, in transcribing it, forbear the expression of a wish that the truly liberal sentiments which distinguish the writings of Mr. de Chatelain were shared by more of his countrymen.”—*Brighton Gazette, February 2.*

“ The versification is carefully modelled after J. B. Rousseau, Voltaire, and other French classics.—There is one quality, very rare among Frenchmen, which ought to secure a favourable reception for his literary efforts in this country, and that is his kindly feeling towards England, and the manly spirit in which he shows that he can appreciate her numberless claims to greatness.”—*Illustrated London News, Feb. 4.*

“ Those of our readers who are versed in the French language will be able fully to estimate the beauty of some of the verses, and the liberal and enthusiastic feeling expressed by a foreigner for the glory and success of British arms.”—*Cambridge Advertiser, February 15.*

“ The three poems under this collective title, *Les Glorieuses*, celebrate the three following subjects: Nankin and Caboul—The Polish Ball—and Lord Mayor's Day. As a matter of poetry, we perhaps prefer the second, which contains some charming verses, as airy almost as Taglioni's or Fanny Elsler's steps. As a matter of amusement—we confess that the correspondence between the Chevalier and the Lord Mayor (pre-

ceding the poem entitled Lord Mayor's day), exhibiting the latter in all the glories of Aldermanic stultification, has moved our risible faculties in no small degree. We sadly fear that his Lordship has 'written himself down an ass,' beyond recovery, and that he has a poor chance of coping with his *spirituel* antagonist. But as a matter of serious approbation we decidedly award the palm to Nankin and Caboul, as not only the subject comes home to our sympathies, but because we admire the liberal spirit with which a foreigner has struck the lyre to sound the praise of English conquest.—We will even go a step further, and leaving the narrow circle of national vanity, we hail with yet more pleasure those larger views of universal brotherhood amongst nations, which the author has touched upon with so much eloquence. 'Amen to that sweet prayer,' say we, and the sooner the people of the earth shall join such chorus—the better for them!'—*Salopian Journal*, February 15.

1843. **LA BIENFAISANCE**, poème dédié à la Société de Bienfaisance Française. Prix 1s. au profit des infortunés secourus par la Société. Baillière, No. 219, Regent Street.

1851. **RAMBLES THROUGH ROME**, dedicated to Henry Vallance, Esq. Price 10s. 6d. Hope and Co. Publishers, No. 16, Great Marlborough Street.

Opinions of the Press.

"It contains a variety of amusing anecdotes and information on many points not often touched upon in travels."—*The Sun*, December 1st, 1851.

"This book abounds in lightly-touched scenes, amusingly illustrative of the character and humours of the lower class and every day life of Rome."—*Weekly News and Chronicle*, 22nd November, 1851.

"The reader may spend some agreeable time in the company of the Chevalier de Chatelain."—*Athenæum*, 27th September, 1851.

"These Rambles are very interesting. They bring us acquainted with many facts, and they unfold to the reader, with many incidents of real life and many unquestionably authentic anecdotes, some narrations which, however true, read like and are fully as interesting as if they were pure romances.

"These Rambles describe the manners and customs of the capital of the Christian world; in them we feel that our conductor is a scholar and a gentleman; that he sees many things with a poet's eye, and details their most minute lines with the quickness of an artist's apprehension; and though we

may differ from him in some of his conclusions, still we cannot but respect him as a truthful and a candid critic."—*Morning Herald*, October 4th, 1851.

"With little knowledge of the classics, without which the wanderer in the Forum has pearls cast before him, the value of which he does not understand, the Chevalier flies to the ciceroni

"These travels are written in a pleasant vein enough, and though they are entitled to no further praise, many would purchase them as the latest news from Italy. Let such beware. Full many a year ago were these travels made, though the book may be a thing of yesterday. We have to complain of the romances introduced, though the Chevalier says they are from real life. They are obviously written to spin out the work into a volume, and are in themselves excessively dull; any man who has spent six months in Italy could deluge Paternoster Row with volumes of these stories.

"Considering that the Chevalier is a Frenchman, he writes the English language with fluency, though not with grace; but in a colloquial strain that, when it comes to be used in speaking of Italy, seems vulgar and unnatural. We would wish to part with the Chevalier de Chatelain in good humour, and we promise him that if he will try a less hackneyed theme, and dive amongst the Ansayrii, or seek adventure in the desert of Sahara, we will read his next work.—*Bentley's Miscellany*, November, 1851.

"Every one is familiar with the delightful gossip of Leigh Hunt's book about 'town,' its localities, associations, manners and people, whether obsolete or in active existence and working at the present day. Peter Cunningham's handbook of London, too, is of the same class, and contains very pleasant discursive reading, dip where you may. The volume under consideration belongs to the same category, and we could not possibly give it higher praise. With a taste for the antique, the arts, ancient or modern, a quick observant eye, and a felicitous diction, which gains upon the reader as he progresses. We never perused a work which makes us so familiar with Rome and the Romans as the present. It embraces every topic of interest within and without—internal and external. It is a Handbook of the Eternal City, in fact. And besides the numerous anecdotes—historical, individual, traditional, and local—with which it abounds, it describes the every-day life of the people with a vivacity and a truthfulness that one cannot for a moment question."—*Weekly Dispatch*, September 28th, 1851.

"All that he does relate serves to confirm, if further confirmation were necessary, the proofs already obtained of the utterly demoralised condition of the principal seat of

the Romish Hierarchy. Although it does not leave on the mind many new ideas, the work is pleasantly written, in a chatting familiar strain, and may serve to while away agreeably a wet afternoon. It will never take a permanent place in our literature, but it is a perfectly readable book, and better than nine tenths of its class."—*Critic*, October 1st, 1851.

"Here we have an author of unusual liveliness, almost too gay for many of the scenes which he describes, for he tells of the Carnival in the Corso, and high mass in Saint Peter's, in the same light *débonnaire* strain. On the spot we would choose a graver guide, but for fireside rambles the Chevalier's book is an acceptable companion."—*Literary Gazette*, October 18th, 1851.

". Voici par exemple, un voyageur qui a pris au sérieux une excursion en Italie et l'étude de la ville éternelle. Le chevalier de Chatelain ne prend ni la poste ni le bateau à vapeur de Marseille. Il part de Paris, comme partaient jadis les pèlerins, à pied, sac au dos, bourdon en main, tablettes dans la poche. Il traverse la France, franchit les Alpes, descend en Lombardie, suit les Apennins et arrive à Rome après avoir butiné sur son chemin comme butine une abeille laborieuse.

"Une fois dans la ville éternelle, notre touriste s'éprend de son sujet, et l'aborde avec ardeur. Ruines, monuments, places illustrées par l'histoire, palais, temples, églises, édifices anciens et modernes, villas des monsignori, prisons, hôpitaux, simples habitations du Transtevère, le chevalier de Chatelain examine, étudie, compulse tout. Egalement versé dans l'histoire ancienne et dans l'histoire moderne, il fait ressortir les mille contrastes des deux civilisations greffées l'une sur l'autre et encore aux prises après dix-huit siècles de lutte et de travail d'assimilation.

"Le passé ne l'éblouit pas à ce point de méconnaître la situation présente. Il voit Rome telle que l'a faite la domination des Papes; il indique les transformations morales et sociales dues à l'action du christianisme et du gouvernement théocratique; il trace enfin le tableau le plus exact et le plus véridique de la société romaine.

"Ni sécheresse, ni lyrisme dans le livre *Les promenades dans Rome*. Après avoir rappelé une reminiscence fameuse ou cité un fait illustre, le chevalier de Chatelain laisse courir sous sa plume l'anecdote ou le trait de mœurs, la description familière ou la narration simple et vraie de quelque épisode amusant. Enfin, son livre n'est pas seulement une œuvre consciencieuse, où l'esprit d'observation abonde, ou les peintures de mœurs ont le relief des maîtres, c'est encore le meilleur *vade mecum* du voyageur dans la ville éternelle."—*Courrier de l'Europe*, 1st November, 1851.

“Although M. de Chatelain’s rambles did not occur during the late most stirring and eventful period in the political history of Rome, we can nevertheless trace in the remarks he makes, and the anecdotes he relates, the germs of a coming crisis. As a literary work, M. de Chatelain’s “Rambles through Rome” is entitled to the highest commendation; his familiarity with our language, as a foreigner, is truly surprising; and the whole style of his book evidences the author to be a person of enlightened mind, much discrimination, and considerable knowledge of character. The work now before us is an admirable description of Rome under the rule of Pope Leo XII. and will form a valuable addition to historic literature.”—*Reynolds’s Newspaper*, 14th September, 1851.

“The book, in fact, is one of ‘Life in Italy,’ drawn in a series of sketchy, racy, dashing, and, now and then, coarse and clumsy details, which, nevertheless, strike for their truth, and perhaps for their smell—rank as the garlic, and faint as the melons that load the air of Italian popular assemblies. ‘Rambles through Rome’ will attract attention, and gratify curiosity at the present period, when every eye is directed thither in anxious expectation of the next outburst of popular indignation, and the next effort of the friends of liberty.”—*The Morning Advertiser*, 11th September, 1851.

“The opening chapter of this volume is sufficient to fix the attention of the reader, and to induce him to read on to its completion. A more earnest and painful history of the spiritual bondage of the Roman people has scarcely ever been written, and the succeeding description of the social, political, and ecclesiastical condition of the city and its inhabitants, thoroughly fulfils the promise of these introductory pages. Whilst the Church of Rome is making such violent efforts to regain her lost ascendancy in this land, and too many—seduced by the ‘lies she speaks in hypocrisy’—are inclined to lend an ear to her blandishments, a work like this is most serviceable, for it opens the secrets of the delusions which are practised to gain an end, and tells the fearful tale truly and honestly how tyranny prevails, and grinds down the spirits of all it tramples upon, wherever the Papal system predominates.”—*Bell’s Weekly Messenger*, 13th September, 1851.

“The Chevalier de Chatelain has undertaken a difficult task, but he has performed it well. He has added a fresh interest, by the novelty of his mode of description, to the scenes of immortal grandeur which we have delighted in traversing with Corinne and Lord Nelvil, and to which Byron has eternally allied the glory of his genius. The romance in real life with which these rambles commence is exquisitely

told, and contains a harrowing instance of the tyranny, villainy, and hypocrisy of the Romish priesthood. The history of the banker, Torlonia, is almost without a parallel, and will be read with marvellous avidity. . . . The inconsistencies of the midnight mass are severely reprehended, and Easter Sunday in Rome is magnificently described. The faithfulness of the details, the interest of the narrative which runs through the whole work, and the impartiality of the Chevalier's judgment, render his *Rambles through Rome* the best handbook for pilgrims to the Eternal City."—*The Britannia*, 6th September, 1851.

PROMENADES A TRAVERS ROME.

Il est de ces noms qu'on ne peut prononcer sans faire vibrer au fond de l'âme les fibres les plus délicates. Pleins d'une puissance magique, ils réveillent les idées assoupies, donnent du courage, de la force, élèvent l'âme et l'ennoblissent.

Les souvenirs qu'ils rappellent reviennent à la pensée, se pressent en foule, se heurtent, se dressent l'un contre l'autre, et se déroulent pleins d'entraînement et de puissance.

L'un de ces noms, le plus puissant peut-être, se trouve inscrit au commencement de cet article : Rome ! à ce nom sacré qui peut rester insensible ! Le poète prend sa lyre, qui sous ses doigts rend des sons harmonieux ; le guerrier saisit son glaive et sent le génie des batailles enflammer son cœur ; l'artiste a des pensées plus grandes, plus élevées, sa main est plus sûre, son pinceau plus habile, son ciseau plus heureux. Et tous, poètes, guerriers, artistes, sentent à ce nom sacré une nouvelle ardeur, une noble inspiration.

Dejà bien souvent on nous a parlé de la cité reine ; car, maintenant, qui n'a pas fait le voyage d'Italie ? Et chacun, en revenant, se croit obligé de raconter ses impressions (c'est le terme consacré, ô Alexandre Dumas !); quelques-uns même vont plus loin : sans quitter leurs pénates, ils racontent les merveilles de la *terre classique des beaux arts* ; ils s'épanouissent, comme un lézard au soleil, devant le macaroni ; demeurent comme un mouton au pied de l'obélisque, en regardant le Capitole ; donnent la hauteur de Saint-Pierre, le nombre de degrés qu'il faut monter pour arriver au sommet, la nature de la pierre, la largeur exacte en pieds, pouces et lignes du Tibre, la couleur de ses eaux, les poissons qu'on y trouve, ce qui les amène, par une transition aussi heureuse qu'habile, à nous initier aux secrets des restaurants de l'endroit . . . ô honte ! ô misère ! . . . Est-ce donc là tout ce que vous avez à nous dire de la ville des Romulus, des Tarquins, des consuls, des Cicéron, des César, des Néron, des empereurs !

Quoi ! ces grandes et vastes ruines ne parlent pas à votre âme ! vous n'êtes pas ému ! vous comptez combien il y a de toises de pierre . . . mais interrogez chacune de ces ruines sur lesquelles la lime du temps s'est usée, et les noms les plus illustres retentiront à votre oreille, et vous retrouverez la trace des actions les plus nobles . . .

La terre que vous foulez a porté César . . . et vous restez insensible ! . . . le marbre sur lequel vous êtes assis a entendu Cicéron . . . et vous êtes muet ! . . . Le tombeau qui est devant vous est celui de Lucrece . . . et vos yeux ne pleurent pas ! Ces murs sont encore rouges du sang répandu par Néron . . . et vous ne tremblez pas ! Sur ce morceau d'airain étaient inscrites les lois de Rome . . . et vous le repoussez du pied ! Ce rocher qui s'élève couvert de ronces . . . c'est la roche Tarpéienne . . . et vous dédaignez de le regarder ! . . . Arrière, maudit ! . . . profanateur impie . . . arrière !

Mais hâtons-nous de quitter l'ornière et arrivons à l'ouvrage de M. le Chevalier de Chatelain. *Les Promenades dans Rome* contiennent les souvenirs d'un voyage que fit l'auteur il y a quelques années. Cette œuvre est empreinte d'un sentiment de vérité qu'on trouve bien rarement. On sent que chacune de ses pages est l'expression de ce qu'il a vu, de ce qu'il a senti.

Rome doit être considérée sous deux points de vue différents, la ville païenne, la ville chrétienne. Grande par ce qu'elle fut, grande par ce qu'elle est encore, sous chacune de ces deux faces elle présente un intérêt puissant.

M. de Chatelain a mieux compris que personne cette double position. Sa vaste érudition et sa science profonde de l'histoire lui ont permis de répandre sur son travail les détails les plus curieux et les plus intéressants.

Il ne voit pas une ruine qu'il n'évoque les souvenirs du temps passé, et sous sa plume habile on voit revivre tous ces grands noms ; on se trouve au réveil de toutes ces gloires de l'ancienne Rome. On assiste aux délibérations du sénat, à la pompe des triomphateurs, à l'élection des consuls, aux luttes du forum, aux discussions sanglantes des tribuns ; on s'incline devant les licteurs chargés de leurs faisceaux ; la pourpre des consuls, les sacrifices des prêtres, les cérémonies des vestales, enfin on voit Rome . . . la ville dont le nom fit trembler le monde . . . Rome avec ses aigles et ses légions . . . Rome enfin, la fille des dieux !

Puis, toute cette gloire pâlit, s'efface et disparaît : les temples s'écroulent, et sur leurs ruines les églises se dressent avec leurs coupes dorées, leurs pompes, leurs cérémonies ; les légions ne sont plus, mais voici les carabiniers du pape, essayant à force de brutalité et d'insolence de paraître re-

doutables : les consuls, les sénateurs ont disparu, mais regardez le pape et ses cardinaux ; eux aussi ils portent la pourpre, et chacun s'incline en voyant leur voiture : les saturnales ont seulement changé de nom, car voici le carnaval avec ses joies, ses folies, son délire, ses danses lascives, ses déguisemens bouffons, ses intrigues d'amour, ses vengeances cruelles, ses satires mordantes et ses orgies.

Pour avoir une idée générale des mœurs d'un peuple, il faut le surprendre dans ses réunions, dans ses fêtes ; aussi, dans de charmantes pages, esquisses gracieuses où le bon goût, la grâce et la finesse s'allient à la vérité, M. de Chatelain nous montre-t-il les mœurs des Romains. Le Corso, cette promenade tant vantée, il nous la fait voir à travers le nuage de poussière qui l'enveloppe, triste, fatigante, ennuyeuse ; puis les courses, la joute, les spectacles, les cérémonies religieuses, etc.

Cà et là, on se prend à pleurer en lisant quelques récits touchans, pleins de fraîcheur et de poésie. Mais bientôt, s'emparant de l'esprit de Pasquin, l'auteur des *Promenades à Rome* met en action quelques-uns de ces croquis de Charlet, appropriés au ciel de l'Italie, et dans lesquels il égale, s'il ne surpasse pas, les plus habiles en ce genre. La révolte des Capucins, entre autres, semble un feuillet arraché au Lutrín.

Le livre de M. de Chatelain est un de ceux qu'on ne peut quitter qu'à la dernière page, et encore éprouve-t-on un regret, c'est d'avoir fini.

En résumé, le style est large, élégant, facile, simple et harmonieux ; les récits sont gracieux, attachans, les observations judicieuses.

C'est une lecture pleine d'attrait et un excellent remède contre le dégoût qu'inspire la littérature épileptique, fantastique, galvanique et enragée, qui se complait au milieu des incestes et des adultères, s'abreuve de sang, et se nourrit de cadavres.—GUSTAVE DES ESSARDS (*Petit Courrier des Dames*).

PROMENADES DANS ROME.

..... Je suppose que M. le Chevalier de Chatelain observateur philosophe d'une population qui a subi toutes les vicissitudes humaines, a voulu annoncer par ce titre qu'il parle de Rome, telle que le temps l'a réduite, vénérable et majestueuse dans ses ruines, ignoble et bizarre dans son état présent ; cette Rome enfin, jetée de la main terrible des Césars à la dextre bénite des héritiers du pêcheur Céphas. L'ingénieux et spirituel narrateur a banni le ton grave et trop souvent emphatique de ses nombreux prédécesseurs, qui crurent devoir grossir leur voix pour nous parler de la ville *éternelle*. M. de Chatelain, tout en rappelant les pompeuses merveilles

de la Rome morte, qu'il oppose avec adresse à la mesquinerie monacale de la Rome vivante, sait retracer d'un pinceau vif et pittoresque les contrastes qui ajoutent du charme aux plaisirs de l'étude. Ecrivain habitué à captiver les suffrages du public, il a compris qu'une froide méthode historique n'était point exigée dans les descriptions des ruines, des restes épars d'une civilisation éteinte, que l'imagination rassemble à son gré pour recomposer le passé. En cela, gardons-nous d'exiger du narrateur une sèche exactitude, trop commune à la plupart de ses devanciers, et félicitons-le de se hasarder dans une route nouvelle, et de féconder, du moins en partie un champ tant de fois moissonné. Quelle que soit la puissance de la pensée, on ne décrit bien que ce qu'on a bien vu. Aussi M. de Chatelain, avant de songer à composer son ouvrage, avait longtemps parcouru l'immense sépulture où toutes les pompes de la terre et de Rome elle-même se sont ensevelies. Il n'a d'abord poursuivi ses habiles investigations qu'avec la ferveur d'un ami des arts, sans autre but que le plaisir de surprendre les secrets de l'antiquité, et de suivre, sur le théâtre même des plus grands événements, la chaîne surprenante qui rattache le passé au présent. Quand le philosophe, l'archéologue ont été complètement satisfaits, l'historien a pris la plume afin de mettre le public dans sa confiance. Pour attirer l'attention et mériter la reconnaissance de cet arbitre capricieux, il faut beaucoup d'art et de bonheur ; l'auteur ne l'ignorait pas, et il s'est armé contre les périls de l'entreprise ; s'il ne les a point tous évités, il a presque toujours fait preuve d'adresse, il a senti que de longues descriptions amèneraient bientôt l'ennui si elles n'étaient entremêlées d'anecdotes variées, tantôt graves, tantôt plaisantes, et toujours instructives et habilement liées au sujet. C'est ainsi qu'il a trouvé le moyen de rappeler des faits historiques, et de peindre les mœurs, les lois, les usages, les vices, les vertus des tristes descendants des maîtres du monde ; enfin, il a su mettre ses remarques en action. Je citerai un passage qui expliquera ma pensée et donnera une idée favorable de sa narration vive, simple et vraie.

* * * * *

Je le répète, on sent que l'auteur a vu et parfaitement exploré tout ce qu'il retrace ; mais je dois avouer que parfois, se complaisant trop dans ses souvenirs, il devient prolix, et lasse l'attention du lecteur. Les petits sujets et les grands sont traités souvent avec une égale profusion de détails, en sorte que l'ouvrage, manquant de proportions, n'offre pas l'intérêt qu'il pourrait acquérir si l'auteur le retouchait avec sévérité. Le principal défaut de l'ouvrage est dans l'excès même des richesses ; et cependant l'absence de mesure, l'es-pèce de confusion de son ensemble, quoique n'étant pas dues

à l'artifice du narrateur, ne laissent pas de reproduire quelque chose des émotions brusques et variées qu'il éprouva lui-même, et qu'il communique au lecteur avec un style original dans son abandon, parfois trop négligé, mais toujours naturel; la conviction de l'auteur est communicative, et la lecture de son livre est un véritable voyage à Rome. Ruines, monumens, mœurs antiques, usages nouveaux, héros, poètes, législateurs, artistes, mendiants, princes, moines et pontifes sont peints avec un esprit dégagé de tout système et de tout préjugé. L'observateur n'a fait que peu d'omissions, et, ce qui vaut mieux encore, il n'a rien emprunté à la complaisance de son imagination; on sent que tous ses modèles ont posé devant lui; enfin il fait éprouver à la fois le désir de voir Rome et la satisfaction d'être né ailleurs. Ces sentimens sont une garantie de succès; lors même que le lecteur n'est qu'à demi satisfait, il ne reste point indifférent.

DE PONGERVILLE.

de L'ACADEMIE FRANCAISE.

Extrait du Constitutionnel.

Forthcoming Works by the same Author:

RAMBLES THROUGH PARIS, 1 vol. in 8vo.

FABLES ORIGINALES, 1 vol.

